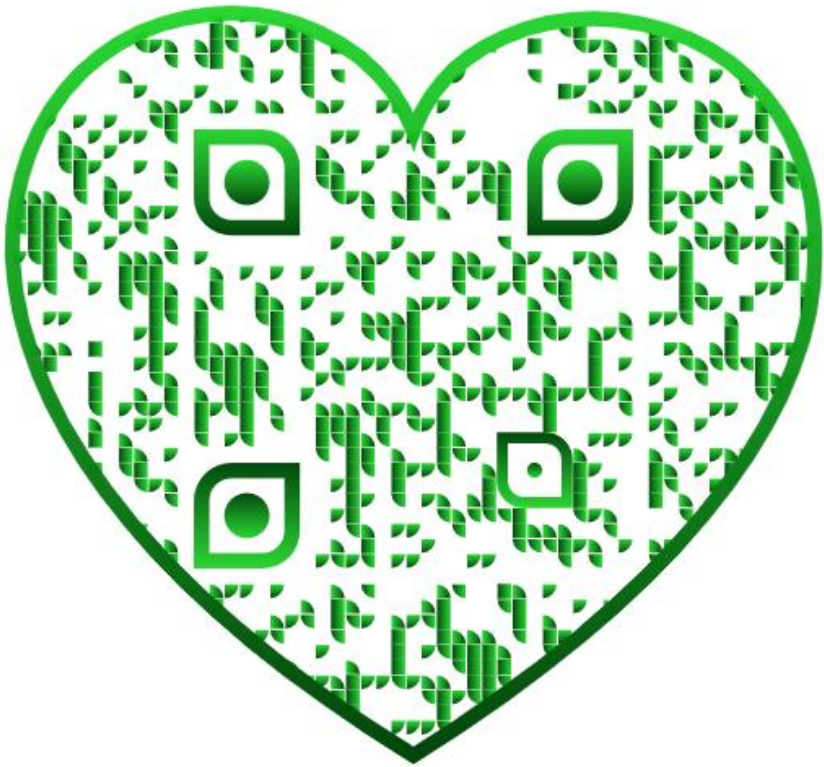
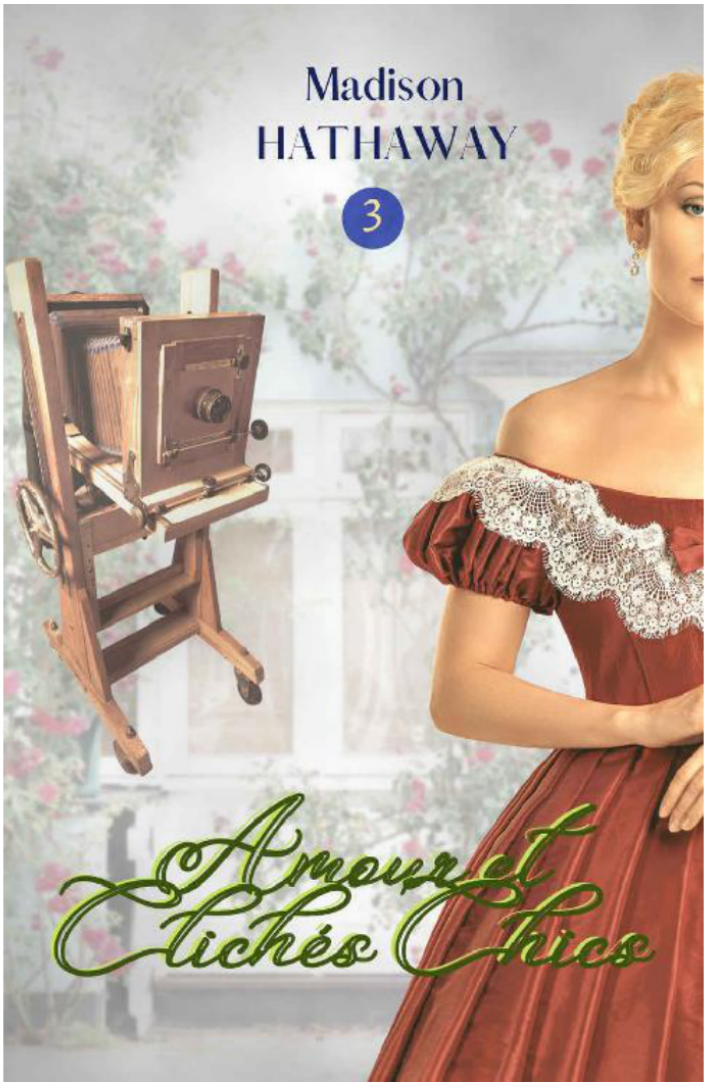
Madison
HATHAWAY

3

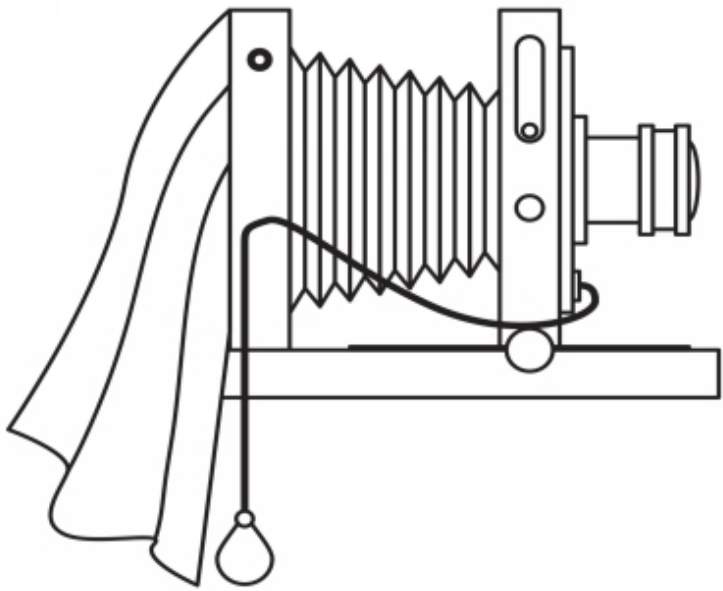
Amour et Clichés Chics




Madison
HATHAWAY
3
Amour & Clichés Chics

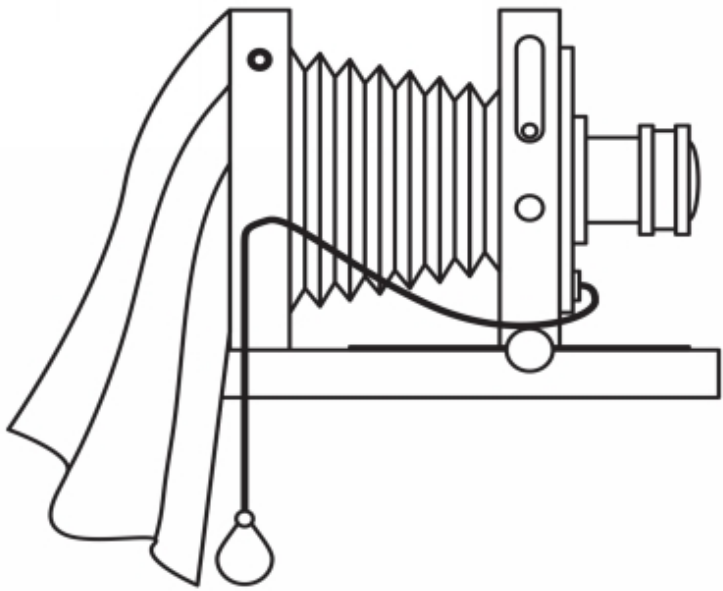
DÉDICACE

AMOUR ET
CLICHÉS CHICS



Madison HATHAWAY

AMOUR ET CLICHÉS CHICS



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2 ° et 3 ° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou

reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Impression à la demande
—

Dépôt légal auprès de la BNF :
mai 2022

ISBN : 979-8-8158-7705-4

Toute ressemblance avec des personnages et/ou des évènements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Remerciements

À tous mes proches, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À l'homme de ma vie.

À ma correctrice, pour son travail toujours aussi précis.

À Marie-Cécile, pour ses précieux conseils éclairés sur la riche période victorienne.

Pour me contacter :

Instagram : madisonhathaway_auteure
Facebook : madisonhathaway.auteure
madisonhathaway.auteure@gmail.com

À ceux qui ne changent jamais d'opinion, il incombe particulièrement de bien juger du premier coup.

Jane Austen – *Orgueil et Préjugés* —

CHAPITRE 1

Londres 1884

- Andrew Bellamy -

Encore une belle journée qui s'annonce, je regarde les écureuils qui se poursuivent, sur une des grosses branches du chêne séculaire qui trône près de l'hôtel particulier abritant notre cabinet. Bien que je peste souvent contre l'ombre projetée par cet arbre majestueux, je suis bien content de bénéficier de la fraîcheur que cela apporte à nos bureaux, lors des étés étouffants qui sévissent à Londres.

Aujourd'hui est l'une de ces journées, chaude et humide. Je sens les effluves nauséabonds qui remontent de la Tamise et je referme les fenêtres, renonçant à profiter des courants d'air, trop écœurants.

Je sors le dossier qui va m'occuper une bonne partie de la journée, attendant l'arrivée de clients dont mon père s'occupait jusqu'à son départ, après sa longue carrière de notaire. J'ai repris la majorité de sa clientèle, et dans quelques instants, je vais recevoir la famille Sinclair, de retour des Amériques depuis une petite année, et qui souhaite organiser le mariage de leur fille.

Je ne connais pas encore le dossier dans sa totalité. Mon père a quitté Ascot, où il s'est installé, depuis plus d'un mois. Nouvellement marié, il visite l'Écosse avec son épouse, et sera encore absent pendant quelques jours. J'espère ne pas passer à côté d'un élément important dans l'histoire de cette famille. Mon métier consiste à gérer les biens, mais aussi à conseiller mes clients dans les moments les plus importants de leur vie. En l'occurrence, il s'agit du mariage de leur fille.

En les accueillant dans le salon attenant à mon bureau, j'observe le couple Sinclair dont les vêtements élégants, mais usés, me laissent deviner des finances peu florissantes.

Je propose à leur fille de nous attendre dans le salon, et la confie à ma secrétaire le temps de mon entretien avec ses parents. L'air renfrogné qu'elle affiche m'incite à penser que ce qui va suivre ne sera pas à mon goût.

Monsieur Sinclair s'installe dans un fauteuil, de même que son épouse, et je perçois leur gêne. Je les mets à l'aise en leur proposant du thé et des gâteaux, et en commentant le décalage qu'ils doivent subir depuis leur retour en Angleterre. Ces Américains sont si différents de nous… Grâce ces bavardages l'ambiance ne tarde pas à se détendre.

— Comme je vous l'ai écrit, cher Maître, commence Monsieur Sinclair en reposant sa tasse de thé, nous souhaitons organiser l'union de notre fille, Eleanor. Elle aura vingt-et-un ans dans quelques jours, ce qui est un âge assez avancé pour un mariage.

— Et le choix de son futur époux est-il arrêté ?

Monsieur Sinclair tousse un peu avant de me répondre, comme s'il était mal à l'aise.

— Oui, il s'agit de Lord Kingsley, le Duc de Vermouth.

Un silence accueille cette annonce. Je suis atterré par cette nouvelle.

— Connaissez-vous bien Lord Kingsley ? osé-je demander, en regardant fixement Madame Sinclair.

— J'ai quelques affaires avec lui. Mon épouse et ma fille ont eu l'honneur de le rencontrer lors de la présentation de notre fille à la Cour. C'est un homme très puissant qui s'est immédiatement intéressé à notre Eleanor, me répond Monsieur Sinclair.

Lord Kingsley… Un homme puissant et extrêmement riche, mais beaucoup plus âgé que Mademoiselle Sinclair, et surtout, entouré par un halo de rumeurs qui contribuent à faire de lui un personnage très sulfureux et dangereux. Tout Londres bruisse des scandales où son nom est régulièrement évoqué sans jamais être inquiété.

— Il sera nécessaire d'établir un contrat pour arrêter les conditions de ce mariage, reprend Monsieur Sinclair en s'agitant sur le fauteuil en cuir, pourtant très confortable.

Je hoche doucement la tête, je me désole de devoir organiser le naufrage d'une vie bien jeune. L'union de leur fille avec un personnage beaucoup trop âgé pour elle, et dont les rumeurs concernant sa perversité sont récurrentes, sera sans aucun doute tragique.

Je ne connais pas le Duc de Vermouth personnellement. Je sais que ses précédents mariages ne lui ont malheureusement pas donné d'héritiers. Il y a une vingtaine d'années, la première épouse de ce sinistre personnage a été retrouvée morte, noyée dans l'étang d'une de leurs propriétés. L'enquête avait conclu à un accident, mais un méchant bruit courait concernant les mauvais traitements que le Duc aurait infligés à la malheureuse, sans toutefois être confirmés, et qui l'auraient conduite au suicide.

Le décès en couches de sa deuxième épouse, et celui de leur bébé peu de temps après, a soulevé une vague de sympathie à son égard, mais là encore, il se disait que le Duc traitait sa femme avec violence, ce qui aurait provoqué cette terrible issue.

Ce dont je suis sûr, c'est que le Duc est un habitué des maisons qui pullulent dans les quartiers mal famés de Londres, où bon nombre de *gentlemen* ont coutume de se débaucher dans la plus parfaite impunité.

Le comportement malsain et violent de Lord Kingsley est souvent évoqué, mais il sévit depuis toujours dans la plus parfaite et scandaleuse impunité.

Malheureusement, nul ne songerait à critiquer ouvertement un pair du Royaume, et encore moins lui reprocher sa façon de traiter les femmes, et notamment la sienne.

Aujourd'hui, le seul héritier de cet homme de cinquante-huit ans est son neveu, pour qui il éprouve un mépris et une détestation connus de tous dans notre société londonienne. Son désir de se remarier est sans doute motivé, l'âge avançant, par sa haine pour cet unique bénéficiaire, qu'il souhaite évincer de son héritage. Et il semble qu'il ait trouvé une jeune femme susceptible de lui donner un héritier.

Je ne peux m'empêcher d'avoir pitié du destin que ces parents préparent à cette innocente jeune femme. J'ignore s'ils savent quel être vicieux et cruel est le vieil homme qu'ils ont choisi pour elle.

— Lord Kingsley, auprès de qui j'ai quelques créances, s'engagera à n'en pas réclamer le remboursement …

J'écoute néanmoins avec attention les précisions de Monsieur Sinclair, qui s'apparentent malheureusement à l'éternel marchandage qui me révolte.

— Compte tenu de leur grande différence d'âge, je vous conseille de négocier un douaire avec Lord Kingsley, afin de mettre votre fille à l'abri financièrement au décès de son époux.

Je jette un regard rapide à Madame Sinclair, qui semble étrangère à cette conversation. Est-elle d'accord pour livrer sa fille à un très vieil homme, fut-il duc ?

— Il est de mon devoir de vous donner toutes les informations dont je dispose, et je me dois de mentionner la réputation… controversée, de Lord Kingsley.

— N'est-ce pas là plutôt des rumeurs, que la jalousie propage, quand un homme est bien né et qu'il connaît une aussi belle réussite dans ses affaires ? rétorque Monsieur Sinclair, visiblement agacé. Beaucoup de grands de ce monde font l'objet de fausses informations visant à ternir leur réputation.

— Certes, Monsieur Sinclair. J'attire toutefois votre attention sur des faits irréfutables concernant Lord Kingsley. Votre fille est très belle. Et j'ai cru deviner qu'elle était aussi très décidée, et dotée d'un fort caractère. Le Duc est réputé pour ne pas être… tendre… envers les jeunes femmes, dont le caractère …

— Je vous remercie de votre inquiétude, me coupe le père, en fronçant les sourcils. Il va sans dire que je serai très vigilant, et à l'écoute de ma fille.

Je soupire, que pourra-t-il faire si sa fille est violentée, abusée, trahie ? Les comportements des maris font très rarement l'objet de

récriminations ou de poursuites. La situation sociale de Lord Kingsley lui assurera une impunité certaine.

— Très bien, Monsieur Sinclair.

Je note donc les conditions que ce couple souhaite obtenir pour valider le mariage de leur fille. Je sais par expérience que bien peu de parents renoncent à marier leurs enfants quand ils retirent de cette union des subsides souvent énormes et vitaux pour eux.

Je sais aussi que, quoi que je puisse dire pour les mettre en garde, le père et la mère devant moi, sont trop émerveillés de pouvoir unir leur fille à l'un des personnages les plus riches et les plus en vue de la noblesse anglaise.

J'obtiens toutefois de pouvoir m'entretenir avec la jeune Eleanor Sinclair. Je dois savoir si elle s'engage de son plein gré, et en connaissant celui qui sera son époux. Je me refuse à organiser et faciliter les mariages forcés dont j'ai trop souvent vu l'issue tragique. Je prétends vouloir présenter à Mademoiselle Sinclair la fortune et la fonction de son futur époux. Elle va devenir Duchesse et aura à seconder son époux dans la gestion de son domaine et de ses propriétés.

Mes motivations réelles sont pourtant bien différentes, mais je ne peux en aucun cas les dévoiler à Monsieur et Madame Sinclair.

CHAPITRE 2

- Roy[1] -

Comme il est agréable de fêter son anniversaire en famille !

Père et Mère sont à chaque fois si émus de voir leurs enfants prendre une année de plus. Ils adorent en même temps ces occasions de nous avoir avec eux, réunis autour de leur table, comme à l'époque où nous vivions tous ensemble sous leur toit.

Ce repas de fête, c'était il y a un mois, et j'y pense encore : je revois notre douce Pearl, apportant avec précaution le gâteau, habillé de ses vingt-deux bougies. Notre adorable cuisinière l'avait associée à la confection du dessert, sans en parler à Mère. Pearl s'était montrée tout excitée, battant des mains de plaisir dès que je m'étais penché vers le gâteau pour en souffler les bougies.

Virginia et Will étaient là eux aussi. J'adore ma belle-sœur ! Une femme prodigieuse ! Elle aurait bien voulu prendre la tête de la maison de couture que Minnie[2] a laissée lorsqu'elle a décidé de cesser son activité. Celle-ci est partie s'installer en France, où elle pourra vivre une vie paisible grâce au petit pécule qu'elle a su mettre de côté.

Malgré tout, Virginia ne manque pas d'idées pour innover et rester bien en vue dans ce monde de la mode et de la couture, où la concurrence est rude. Et elle aime à partager ces idées avec Mary, qui a repris les rênes de l'atelier. Elles ont souvent des séances de travail, qui sont d'une grande aide pour Mary.

Tout cela ne l'empêche pas de gérer son ménage avec une *maestria* incroyable. Et avec ça, elle est d'une douceur et d'une gentillesse avec notre Pearl, qui pourrait la faire croire sa sœur.

Le mariage de Will et Virginia avait été un moment magique. J'étais encore un gamin à l'époque, tout juste dix-huit ans. Et tel un jeune chien fou, tout était pour moi une occasion de découverte et d'excitation.

Et ce jour-là, le personnage qui m'avait vraiment intéressé n'était autre que le photographe, qui s'occupait de fixer ces moments sur ses plaques photographiques.

Je l'avais suivi au cours de toute la journée du mariage – ce qui me fut reproché plus tard par Mère – voulant en savoir davantage sur la magie de cette pratique. Ses explications m'avaient littéralement séduit. Il m'avait parlé chimie et optique, me racontant son séjour en France, auprès de monsieur Daguerre.

Incroyable tout de même ! Ce brave monsieur Dickens, vieil irlandais discret et benoît, un brin bourru, avait assisté monsieur Daguerre[3] dans certains de ses travaux, et non des moindres ! Il continuait à remercier intérieurement cet homme, même s'il avait été reconnu depuis que seul Nicéphore Niepce[4] pouvait être reconnu comme l'inventeur de la photographie.

Lorsque je fis la connaissance de monsieur Dickens, cet art me subjuguait déjà, mais les échanges avec cet homme avaient achevé de me convaincre qu'il y avait là de quoi voir l'avenir autrement. J'étais bien décidé à me lancer dans la pratique de cette activité, où les connaissances scientifiques nécessaires laissaient pourtant la part belle à l'aspect artistique...

Mes parents ne voient pas toujours cette passion d'un très bon œil, craignant que je délaisse mes études au profit de cette lubie, qui ne serait pas selon eux d'une rassurante longévité...

Mère, pourtant, écoute souvent avec intérêt mes explications, car elle commence à s'intéresser de près à une nouveauté qui fait beaucoup parler d'elle : le photo-montage ou photocollage. Apanage, semble-t-il, des femmes bien nées et non moins créatives, les albums qui en résultent pouvant devenir de véritables petits bijoux. Ils remplacent parfois les heures de tricot ou de crochet au cours des salons que tiennent les Clubs caritatifs.

Ce matin-là, pourtant, je me dirige vers l'atelier de monsieur Dickens, car je dois en apprendre un peu plus sur le développement des photographies. *Voilà une chimie*, me dis-je, *qui vaut bien toutes les alchimies du monde* !

Pendant plusieurs mois, monsieur Dickens m'a permis de le suivre dans tous ses déplacements, où je me contentais au départ de l'observer dans son travail.

Selon son humeur, il m'expliquait plus ou moins la technique ou me laissait toucher une partie de son matériel, lui tendant parfois une plaque, d'autres fois un simple objet ou un de ces fils de magnésium[5] qui permettent de produire un éclair d'une lumière aveuglante en cas de besoin. Pour ces derniers c'était le signe qu'il m'impliquait davantage, qu'il m'accordait sa confiance.

Au fil des mois, j'ai été autorisé à apprendre l'usage de l'appareil et à faire des clichés, que ce soit à l'atelier ou en nous déplaçant chez les clients.

Il y a bien eu un frein à mon engouement pour cette pratique de la photographie. Ce fut ce jour mémorable où Père et Mère découvrirent mon manque d'assiduité pour mes cours, au profit des moments passés en compagnie de monsieur Dickens.

Ce ne fut qu'après une conversation animée avec Mère que je pus retourner auprès de mon *professeur*, mais avec des conditions horaires strictes. Mère sut convaincre son époux de me laisser ces quelques heures hebdomadaires de loisir.

Et puis je dois avouer que par cette conversation, le ver était dans le fruit du côté de Mère. Je lui avais montré quelques-unes de mes réalisations et elle était tombée sous le charme de la magie photographique.

Déjà intéressée par les photocollages, elle en confectionne depuis, sans le dire à Père. Ils sont de plus en plus élaborés et d'un grand romantisme. Elle me réclame depuis peu des clichés de Pearl. Je ne sais trop ce qu'elle a en tête, mais j'ai compris qu'elle a très envie de montrer ses futurs travaux à Père...

J'en suis là de mes réflexions, marchant d'un pas altier, lorsque je heurte presque une charmante jeune femme qui sort de l'atelier de mon mentor. Elle file bien vite tout en baissant la tête, mais je la suis du regard, tant sa blondeur diaphane a pénétré mon regard.

— Ah ! Te voilà, mon garçon ! Je vais avoir besoin de toi, je suis bien content que tu ne sois pas en retard.

— Et pourtant... vous ne deviez pas vous ennuyer !

— Que veux-tu dire ?

— Cette gracieuse jeune femme qui sort d'ici peut engendrer bien des pensées, mais aucune qui ne soit synonyme d'ennui...

— De quoi parles-tu, mon garçon ?

— De la jeune femme que j'ai bien failli faire tomber en arrivant ici. D'une blondeur d'ange...

— Une jeune femme blonde ? Je ne vois pas.

— Mais enfin, monsieur Dickens, elle sortait forcément d'ici !

— Tu dois te tromper, mon garçon.

— Je ne crois pas, non. Je... enfin... Vraiment, vous ne la connaissez pas ?

— Écoute, mon garçon, jusqu'à ce que tu arrives, j'étais seul dans cet atelier. Tiens-le-toi pour dit, nous sommes d'accord ?

— Eh bien... si vous le dites, je ne veux en aucun cas être désagréable, monsieur Dickens.

— Alors nous sommes d'accord.

Je finis par me taire. Je ne comprends pas pourquoi il refuse à ce point de reconnaître que cette jeune femme sortait de son atelier. À moins que...

Mon Dieu, non ! Avec cette recrudescence de photographes professionnels, nous avons tous entendu parler de séances peu recommandables avec des jeunes filles en tenues légères et

affriolantes. Nombre de clichés obscènes circulent sous le manteau, prêts à satisfaire des hommes lubriques dans leurs besoins de voyeurisme.

Si je devais découvrir que monsieur Dickens fait ce genre de chose pour s'assurer des fins de mois plus confortables, je crois que j'en abandonnerais aussitôt la pratique de la photographie !

CHAPITRE 3

- Virginia -

Je me sens encore nauséeuse ce matin. Je me remets difficilement d'une congestion que j'ai attrapée au retour d'un séjour en France. Comme il me tarde de retourner là-bas et de retrouver mon grand-père et ma chère Minnie.

Depuis qu'elle a décidé d'arrêter de travailler dans son atelier de couture, Minnie est partie s'installer en Normandie, non loin de la propriété de mon grand-père, à Trouville-sur-Mer. Cet endroit est superbe, avec ses vallées verdoyantes et cette plage où nous adorons nous promener toutes les deux.

Depuis quelques années, bon nombre de Français viennent prendre ce qu'ils appellent des *bains de mer* sur cette plage magnifique, et je dois bien avouer que cette pratique est des plus agréables.

Je découvre avec enchantement la Normandie, et j'apprends à connaître mon grand-père. C'est un vieil homme charmant et très dynamique, qui habite un château étonnant, tout ce qu'il y a de plus médiéval, au sud de Trouville.

C'est là un endroit merveilleux que mes enfants adorent. Je sais que Will aussi aime beaucoup nos séjours chez mon grand-père, avec qui il a noué des liens d'amitié profonds.

Le fait que Minnie ait décidé de s'installer elle aussi dans cette région rajoute à l'attrait que cet endroit exerce sur moi. L'air y est tellement plus frais et bénéfique, surtout pour mes petits Francis et Charles. Constamment dehors, ils affichent une mine resplendissante et hâlée, qu'ils perdent vite malheureusement à leur retour à Londres.

Je referme mon livre et regarde le soleil qui inonde le jardin. Il fait déjà très chaud, ce qui n'empêche pas mes fils de courir partout en poussant des cris effrayants. Je les appelle pour leur demander de se calmer et je les envoie se rafraîchir dans la cuisine. Il est presque dix heures, et ce sera bientôt l'heure pour eux de suivre leurs leçons, pas question qu'ils soient encore suants et excités par leurs jeux.

Je ne peux m'empêcher de soupirer en imaginant mes amies couturières qui doivent, en ce moment, faire une pause et rire autour d'une bonne tasse de thé et des gâteaux confectionnés par ma chère Rose. Même si je suis parfaitement heureuse auprès de ma belle-famille, ces moments où nous cancanions autour des lubies de nos riches clientes me manquent beaucoup.

Il me tarde d'aller retrouver mes chères amies, pour partager

comme chaque mercredi, les gâteaux de Rose, cuisinière attitrée de l'atelier de couture. Parfois, aux détours d'une plaisanterie, je surprends des échanges de regards gênés, comme si mon mariage avec William Wentworth m'avait exclue de leurs vies. Heureusement, pour celles qui m'ont connue avant mon mariage, il n'en est rien, et nous partageons encore une belle complicité.

Il fut un temps envisagé que je succède à Minnie à la tête de son atelier de couture. Mes beaux-parents, bien qu'ils ne soient pas enchantés que leur belle-fille travaille comme le ferait une femme du commun, avaient pourtant soutenu mon projet. Mes grossesses difficiles et les naissances rapprochées de Francis puis de Charles ont rapidement mis un terme à ce projet. Mary avait alors accepté de reprendre les rênes de l'atelier de couture et assurait brillamment la relève de Minnie.

Dix heures passées, j'entends les discussions de mes fils, qui attendent dans la salle d'étude pour prendre leur leçon de français. Je vais peut-être assister à leur cours, même si je sais que cela agace prodigieusement leur vieille et tyrannique professeure de français.

Si cela ne tenait qu'à moi, j'aurais choisi une jeune femme plus douce et moins académique. Je crains que le caractère froid et ennuyeux de Madame Stone ne dégoute mes fils d'une langue pourtant si riche et passionnante. Elle n'est même pas française, mais se targue de parler un français impeccable depuis les études qu'elle a faites à Paris.

Je crains toutefois que ces études ne soient par trop lointaines, mon grand-père m'ayant assuré que l'accent et le vocabulaire de mes fils étaient effroyables.

Mais le choix de cette professeure a été fait par ma belle-mère, sur les conseils d'une amie proche de la Princesse de Galle, il va sans dire que ce choix était donc sans appel.

Alors que je m'apprête à sortir du salon pour rejoindre mes fils, ma jeune belle-sœur, Pearl, surgit brusquement et se précipite dans mes bras.

— Roy vient ce soir à la maison ! Pearl est tellement heureuse ! s'exclame-t-elle en riant.

Sa bonne humeur est communicative et je ne peux m'empêcher de lui sourire en la serrant dans mes bras. J'aime énormément ma petite Pearl. C'est une jeune fille magnifique, mais qui est malheureusement atteinte d'un handicap mental depuis sa naissance. Elle restera à jamais une enfant de huit ou neuf ans dans ses capacités, au grand désespoir de notre famille.

Nous sommes rejointes par ma belle-mère, dont le visage préoccupé ne laisse présager rien de bon.

— Pearl vous a dit pour ce soir ? me demande-t-elle de but en blanc.

J’ai demandé à Roy de nous rejoindre pour dîner. Je compte le présenter à Lord et Lady Price. Vous vous souvenez d’eux, n’est-ce pas ma chère ? Ils sont déjà venus avec leur charmante fille, la jeune Lady Abigaël, qui vient d’être présentée à la cour…

Je ne peux réprimer un sourire, car, connaissant le caractère fantasque et indépendant de Roy, le résultat espéré par ma belle-mère sera sans doute bien différent de ce qu’elle en attend.

Depuis plus d’une année, Edith organise régulièrement des rencontres avec des jeunes filles bien nées, en espérant pouvoir marier son deuxième fils et le voir ainsi mener enfin une vie plus stable et plus *convenable* à ses yeux.

Malheureusement, sa mine renfrognée me laisse deviner qu’elle en sait déjà l’issue, mais elle continue inlassablement à organiser des rencontres entre son fils, et les plus beaux partis féminins de la haute société.

Je ne peux m’empêcher de ressentir une appréhension dès qu’il s’agit de rencontrer ses amies.

Depuis mon mariage avec William, je fais de mon mieux pour combler l’écart qui me sépare de son monde. Je n’étais qu’une simple couturière quand nous nous sommes rencontrés, et si je fus accueillie avec une grande bienveillance par ma belle-famille, il n’en reste pas moins que je ne maîtrisais absolument pas les codes de conduite de cette haute société dans laquelle je fus propulsée.

J’en ai rapidement conçu un sentiment d’infériorité qu'Edith a combattu en m’enseignant patiemment les règles de son milieu, convenant avec moi que bon nombre d’entre elles étaient beaucoup plus contraignantes pour les femmes.

J’ai une profonde admiration pour cette femme, qui a su faire face à bon nombre de préjugés en m’accueillant à bras ouverts dans sa famille.

Elle combat aussi chaque jour les jugements concernant sa fille Pearl, dont le handicap la condamne à être cachée et à être envoyée dans ces effroyables asiles pour aliénés.

Je frissonne d’angoisse à l’idée de voir cette chère enfant internée dans un de ces endroits cauchemardesques.

Toute la famille fait front pour protéger Pearl du jugement de la société. Ce soir encore, il faudra affronter le regard cruel que l’on pose souvent sur cette jeune fille.

La famille Wentworth jouit néanmoins d’une très bonne réputation, notamment en raison de sa fortune et de sa proximité avec l’entourage immédiat de la famille royale, mettant ainsi un terme à toute critique trop acerbe.

Ce soir, le dîner promet d’être des plus amusants, je ne doute pas que mon beau-frère Roy fera son possible pour saboter les projets de

mariage que sa mère projette pour lui.

J'écoute néanmoins sagement ses instructions quant à la préparation de cette soirée, anticipant cruellement les frasques de Roy, que je ne pourrai m'empêcher de trouver amusantes. Mais je ferai mon possible pour aider ma belle-mère à organiser cette rencontre entre Roy et la jeune femme qu'elle lui destine, et dont je ne doute pas qu'elle soit charmante.

Je ne peux m'empêcher de souhaiter, pour Edith, que son deuxième fils fasse un très beau mariage, dont elle puisse être fière. Contrairement à son frère aîné, dont l'union avec moi est, quoi qu'on en dise, considérée comme une mésalliance par cette haute société. Un seul suffit !

Je m'en veux un peu de penser cela, car ma belle-famille m'a accueillie avec tellement de gentillesse et de bienveillance, sans jamais me faire sentir notre différence de classe. Cela n'est malheureusement pas le cas de nombre de leurs amis et relations, qui ne peuvent s'empêcher de me traiter avec condescendance, voire mépris, pour certaines des jeunes personnes qui avaient espéré épouser mon William.

L'organisation de cette soirée s'annonce malgré mes appréhensions, très amusante, et je me fais une joie de m'assurer que nos tenues soient les plus belles et remarquables possibles.

Là, mes relations et mes anciennes compétences sont bien appréciées des amies de ma belle-mère, elles ne se privent pas de faire appel à moi pour que mes amies couturières leur confectionnent les robes les plus luxueuses qui soient.

Elles ne seront toutefois jamais aussi belles et originales que celles que je réserve à ma famille.

CHAPITRE 4

- Samuel Dickens -

Ah ! Ce jeune Roy Wentworth... Sacré gamin et bien belle famille que la sienne ! Elle n'est pas sans me rappeler la chaleur des foyers irlandais où j'ai grandi.

J'ai adoré m'occuper des photographies du jeune couple Virginia-William. Depuis, j'ai été sollicité pour faire quelques clichés de leurs deux jeunes bambins. Roy trépignait, partagé entre le plaisir de poser avec sa famille et l'envie de se tenir de l'autre côté de l'appareil !

Il avait finalement pu s'occuper du cadrage et de la prise de vue des clichés centrés sur chaque enfant et leurs parents. Son impatience et sa fougue me rappellent un certain irlandais, arrivé il y a quelques décennies sur le sol anglais !

En 1847, après cette *grande faim*[6] qui a tué des milliers de mes compatriotes, tous les membres de ma famille sont partis, pour certains au Canada et pour d'autres vers l'Amérique. J'ai été le seul à ne pas vouloir faire le voyage jusque là-bas, choisissant de rester à portée de navire des terres françaises, où j'avais tous mes contacts en ce qui concerne la technique photographique. Et c'est au grand dam de mes frères et sœurs que je me suis installé en Angleterre, eux qui voyaient la Couronne Anglaise comme responsable de tous ces morts et de ces expatriations[7].

La dernière lettre que je reçus d'eux fut un faire-part qui m'annonçait la mort de ma mère, décédée selon leurs mots « sur une terre étrangère par la faute des Anglais et précocement par ta faute, Samuel, du fait de ta trahison ». Après cela, et malgré mes nombreuses lettres, je n'eus plus jamais de leurs nouvelles...

Aujourd'hui, et comme si les Anglais qui m'entourent voulaient se racheter de l'aide que la Couronne ne nous a pas apportée au moment de cette famine, je suis vraiment bien installé et nombreux sont ceux qui font appel à mes qualités de photographe.

Et puis, Dickens, voilà un nom irlandais... sans l'être trop...

Ce matin, j'ai reçu une de ces jeunes personnes qui viennent ici faire quelques photos, en toute tranquillité d'esprit. Je pratique ces séances depuis quelques mois et j'ai réussi jusqu'à ce jour à échapper aux enquêteurs de la police royale. Si l'on m'avait dit par le passé que tout ce temps utilisé à me former en pratique de la photographie aboutirait un jour à cela, je ne l'aurais jamais cru !

Certes, ces suppléments me permettent de gagner un peu plus

d'argent, mais pas tant que cela finalement. Et ce n'est pas là ce qui me motive le plus. Je dois avouer que parvenir à *officier* ainsi au nez et à la barbe des *policemen* me procure un certain plaisir !

Mais cette fois-ci, Roy, arrivé très en avance, a bien failli rencontrer la jeune fille avec qui je venais juste d'en finir. Je vais devoir à l'avenir choisir un peu mieux les horaires de mes petites *séances secrètes*. Ce gamin est toujours très empressé pour venir travailler avec moi, ce que je ne peux lui reprocher.

Je le regarde qui prépare tout le matériel pour aller s'occuper d'une séance à l'extérieur de l'atelier et qui promet d'être assez longue. C'est très bien ainsi, je pourrai m'occuper du développement des derniers clichés faits avec les trois jeunes filles qui sont venues chez moi hier et aujourd'hui.

Je vais pouvoir préparer en toute tranquillité le contenu de ces trois commandes, sans risquer de me faire démasquer par Roy.

— Monsieur Dickens !

— Oui, jeune homme ?

— J'ai tout préparé. Pouvez-vous vérifier s'il manque des choses ?

— Absolument ! Mais je serais tenté de te faire confiance. Je sais que tu as déjà vérifié et re vérifié la liste que je t'ai laissée.

Je regarde les objets qu'il a réunis, mi-amusé mi-fier de mon élève.

— C'est parfait, gamin. Peut-être juste reprendre quelques filaments de magnésium. Il suffit que ces messieurs et dames te demandent quelques clichés supplémentaires pour je ne sais quelle raison, ce serait dommage de devoir renoncer à une augmentation de la facture !

— Oui ! s'exclame-t-il. Voilà bien un réflexe que je n'ai pas !

— Il va falloir penser à tout, si tu veux en vivre un jour.

— Ce qui n'est pas fait...

Je sais bien que ses parents voient sa passion pour la photographie comme un hobby et non comme un métier potentiel.

Ce qui ne les empêche pas de prendre au sérieux le travail que je fais et de comprendre que cela demande des connaissances qui ne sont pas accessibles à tous.

— Monsieur Dickens, est-ce que je peux vous demander une faveur ?

— Bien sûr !

— Ce soir, je dois dîner avec toute ma famille chez mes parents. Si vous êtes d'accord, je pourrai m'y rendre directement après la séance et déposer votre matériel chez eux, au lieu de repasser par ici. Cela me ferait gagner du temps.

— Comme tu veux, mon grand.

— Je vous remercie ! Et je ramènerai tout ici demain matin, promis.

— Très bien. Tu as le double des clés, tu passes quand tu veux. Pour

ma part, je vais veiller un peu tard ce soir. J'ai du travail en retard. Demain, je ne viendrai pas à l'atelier avant l'après-midi.

— C'est gentil, monsieur Dickens. J'apprécie beaucoup la confiance que vous m'accordez.

— Tu le mérites amplement, mon garçon. Même si tu es tout feu tout flamme, tu as malgré tout du plomb dans la tête. J'espère que tes parents s'en rendent compte ?

— Pas sûr, monsieur Dickens, pas sûr.

Le fiacre que j'ai pris le soin de commander arrive enfin et son conducteur, habitué à nos séances à travers Londres, aide un Roy bien empressé et tout excité à ranger le matériel dans sa voiture.

Je les regarde partir et réponds à Roy qui me fait un signe de la main par la fenêtre de la voiture.

Il me plaît bien ce gamin. Une vie à construire, des choses à découvrir. Tout ça avec une énergie bouillonnante.

Décidément, il me rappelle mes vingt ans...

CHAPITRE 5

- Edith Wentworth -

Comme à son habitude, Roy est en retard.

Je fais de mon mieux pour dissimuler mon mécontentement, chiffonnant entre mes mains mon mouchoir en dentelle. Heureusement que ma chère Virginia est là pour me seconder.

Non loin de nous, William et son père s'entretiennent avec Lord Price de la politique étrangère du Royaume avec beaucoup de sérieux. Le teint de plus en plus congestionné de mon époux me laisse penser que leur discussion n'est pas des plus agréables. Peut-être est-il temps de passer à table pour couper court à cette conversation, mais il n'est pas encore l'heure de nous installer.

J'ai demandé à notre gouvernante de garder auprès d'elle ma petite Pearl, dont l'enthousiasme serait sans aucun doute mal reçu par nos invités. Malgré ses énormes progrès dans sa façon de se comporter, elle ne peut pas participer à nos soirées quand nos invités ne sont pas au fait de son handicap. Beaucoup estiment d'ailleurs que sa place devrait être dans un institut spécialisé, et non auprès de nous.

J'observe discrètement la jeune Lady Abigaël, venue avec ses parents, et dont j'espère qu'elle pourra séduire mon fils. Âgée de dix-huit ans, c'est une jeune fille menue, dont la blondeur charmante et le doux sourire lui donnent un air angélique.

Elle me semble être une jeune personne très réservée, n'ayant pas ouvert la bouche depuis son arrivée, contrairement à sa mère, très volubile. Serait-elle une bonne épouse pour mon fils si remuant ?

Si seulement je pouvais trouver une jeune femme qui saurait calmer son impétuosité et le rendre heureux, à l'image de Virginia pour William !

Contre toute attente, ce mariage pourtant décrié par beaucoup de nos proches est très réussi. Nul ne pourrait imaginer que cette jeune et belle femme n'était encore, il y a quatre ans, qu'une simple couturière, certes de grand talent, mais tellement loin de notre monde. Ma jeune bru a fait de grands efforts pour s'intégrer à notre famille, et la voir discuter et sourire avec une telle aisance et un tel charme me rend très heureuse.

— Je me demandais si vous pourriez conseiller ma fille sur ses tenues pour les différents bals qui s'annoncent. Vous savez comme les toilettes sont importantes pour singulariser nos filles dans notre société. Et je sais votre expertise en ce domaine.

Je perçois, dans cette simple phrase, la perfidie de Lady Price, qui

ne peut s'empêcher de ramener Virginia à ses origines et à son ancienne profession.

William me lance un regard noir tandis que je triture nerveusement mon mouchoir. J'espère qu'il ne va rien rétorquer de vexant ou agressif, ce qui gâcherait définitivement la soirée.

— Une robe dans les tons bleu pastel ferait ressortir la couleur de vos yeux et la délicatesse de votre teint, ma chère Abigaël, répond Virginia avec gentillesse, en se tournant vers la jeune fille.

Gênée, la jeune lady lui sourit timidement, mais ne répond pas. Sa mère en revanche, prend le contrepied du conseil de Virginia, rejetant l'utilisation de couleurs trop pâles.

Pauvre Virginia, la voilà prisonnière d'un discours qu'elle doit écouter, alors que j'en profite pour aller m'enquérir de l'avancée de la préparation du repas, et de la présence de Roy, *toujours pas rentré*, comme me le précise mon majordome à voix basse.

Alors que vingt heures résonnent à la pendulette posée sur le manteau de la cheminée du salon, j'invite nos invités à passer dans la salle à manger, et à nous installer autour de la table dressée.

— Votre cher fils va-t-il se joindre à nous ? me demande Lord Price, avec un sourire crispé.

— Il ne saurait tarder, dis-je en maudissant intérieurement l'inélégance de mon cadet. Ses cours l'occupent énormément et malheureusement il arrive fréquemment qu'il perde la notion du temps.

Alors que je termine ma phrase, des pas précipités claquent sur le carrelage en marbre de notre vestibule, et je vois surgir mon fils, échevelé et en sueur, à la porte de la salle à manger.

Il affiche alors un large sourire, qui d'ordinaire fait fondre mes griefs à son encontre, mais cette fois, ce n'est pas le cas.

Je lui lance un regard furieux, mais je suis devancée par mon époux qui lui demande sèchement de se changer rapidement et de nous rejoindre dans une tenue appropriée.

Je vois Lord Price dodeliner de la tête, affichant un air de désapprobation que ne manque pas de m'agacer. Mais a-t-il tort de relever la désinvolture coupable de mon fils, qui ne fait même pas l'effort d'être à l'heure pour rencontrer la famille de celle que nous envisageons de lui destiner ?

Virginia, avec beaucoup de tact, relance alors la discussion, et l'ambiance se détend enfin.

— Savez-vous, Lady Price, que mon cher beau-frère réalise des portraits de famille de très grande qualité avec un appareil photographique très complexe ? Nous avons pu, William et moi, admirer la photographie de la famille de Lord Dunham, que Roy a réalisée lui-même !

Lord Price lève alors un sourcil surpris.

— Lord Dunham ? répète-t-il étonné. Le ministre de Sa Majesté ?

— Absolument, dis-je en lançant un regard plein de gratitude à Virginia. Son épouse est une femme charmante, elle a souhaité immortaliser un moment familial, et a fait appel à Roy, qu'elle connaît depuis qu'il est enfant.

La conversation reprend alors autour de la famille Dunham, et des difficultés à obtenir un portrait fidèle quand on fait appel à un peintre. Les meilleurs étant très souvent submergés de demandes et bien peu disponibles.

— L'avenir est à la photographie, assène soudain mon époux, à mon grand étonnement.

Car enfin, n'est-ce pas lui qui critique sans cesse la nouvelle activité de Roy, qu'il considère comme un amusement bien peu sérieux.

— Et vous, ma chère enfant ? Vous intéressez-vous à cette nouvelle technique ? demandé-je à Abigaël, qui garde le silence depuis le début de la soirée.

La jeune fille rougit violemment en plongeant son regard dans son assiette.

— Je ne connais rien à la photographie, malheureusement, Madame…

— Cela ne l'empêchera pas de s'y intéresser bien sûr, coupe brusquement sa mère. Ma fille sera incontestablement passionnée par cette nouvelle technique, n'est-ce pas ma chérie ?

— Bien sûr, Mère.

— Abigaël est une jeune fille certes timide, mais qui saura sans aucun doute tenir un foyer. Je ne manque pas une occasion de lui montrer comment tenir une maison et se comporter avec des domestiques qui ne donneraient pas le meilleur, et ne feraient pas parfaitement leur travail. Une trop grande indulgence conduit à la paresse et au manque de respect. Comme je le dis toujours, pour être respectée dans sa maison, il convient d'être intransigeante. Il est si difficile aujourd'hui d'avoir des gens de confiance !

Malgré mon enthousiasme initial, je commence à craindre que mon choix de compagne pour mon fils ne soit entaché par la personnalité écrasante de son éventuelle future belle-mère.

J'ai conscience qu'en raison de notre fortune et de nos relations sociales et politiques, mon fils représente un parti extrêmement intéressant pour bon nombre de familles. Et c'est manifestement ce qui guide prioritairement Lady Price, dont l'étouffante personnalité semble avoir muselé celle de sa fille.

— Et n'ayez crainte, continue-t-elle à voix basse alors que mon majordome remplit à nouveau son verre de vin, Abigaël est issue d'une lignée dont les femmes sont très fertiles ! Moi-même voyez-vous,

j'ai eu quatre enfants en parfaite santé, et si Lord Price n'avait pas eu la délicatesse de déserter ma couche afin de nous éviter une descendance trop nombreuse, nous aurions pu avoir une dizaine de rejetons !

Je souris poliment, évitant de regarder Virginia que j'ai entendue s'étrangler en buvant son verre d'eau. Je fais discrètement un signe à mon majordome, lui enjoignant de ne plus remplir le verre de vin de Lady Price.

Je ne peux m'empêcher d'éprouver une infinie sympathie pour Abigaël, à qui je souhaite de trouver rapidement chaussure à son pied pour quitter des parents aussi peu sympathiques.

— Ma fille est sans aucun doute impatiente de rencontrer votre cher fils.

Je soupire et hoche doucement la tête, priant soudain pour que Roy ne tombe pas amoureux de la jeune Abigaël.

Vivement la fin de cette pénible soirée, on ne me reprendra pas de sitôt à en organiser une nouvelle !

CHAPITRE 6

- Roy -

Quelle histoire que cette séance photo d'hier !

Pour commencer, monsieur Dickens a eu bien raison de me suggérer l'ajout de quelques fils de magnésium, car la famille qui me recevait avait convié un couple d'amis à assister à cette séance. Ils avaient eux-mêmes deux enfants et ont insisté pour que je fasse des portraits des uns et des autres. Je leur ai bien expliqué, comme monsieur Dickens me l'avait recommandé, que cela représenterait un surcoût.

Mais qu'à cela ne tienne, tout le monde voulait se faire photographier ! Jusqu'à la grand-mère qui ne bougeait plus de son fauteuil depuis son attaque, et que ses enfants avaient affirmé voir sourire lorsque j'avais fait un cliché de cette pauvre femme.

L'engouement pour la photographie était si impressionnant que les gens fortunés auraient dépensé des sommes ahurissantes pour faire des clichés des choses les plus incroyables.

Un commerce particulier et très lucratif s'est d'ailleurs rapidement répandu. Il s'agit des photographies des morts. Certaines familles en ont des albums entiers !

Mais monsieur Dickens n'a jamais voulu répondre à de telles demandes. Cela lui semble malsain, il préfère feuilleter des albums de personnes bien vivantes.

Ce jour-là, à part la grand-mère immobile, tout le monde était tout ce qu'il y a de plus vivant. Peut-être un peu trop. Réunir en un lieu précis tous les enfants et leurs parents, pendant une durée suffisante pour respecter le temps de pose, fut une véritable prouesse. Les enfants ne semblaient décidés à obéir à aucun des adultes présents.

Mais après plusieurs essais, nous y sommes enfin parvenus. Après quoi les bambins reprirent leur indépendance et se mirent à vouloir jouer avec mon matériel. Je ne sais trop comment je suis parvenu à garder mon calme. Sans doute le désir de satisfaire monsieur Dickens et de ne pas courir le risque de lui faire perdre un client.

Après cette séance tumultueuse, je pus enfin rejoindre ma famille qui m’attendait avec impatience pour un de ces dîner qu’organise ma mère en vue de me présenter une jeune femme qu’elle souhaiterait me voir épouser. Mais au cours de cette soirée, je n'avais qu'une seule chose en tête : la matinée du lendemain, où je pourrai déposer le matériel à l'atelier et en profiter pour essayer d'en savoir un peu plus sur les activités de monsieur Dickens.

Et voilà, ce matin je suis en route pour son atelier et j'espère vraiment y découvrir autre chose que ces horreurs qui défraient les chroniques !

Selon ma découverte, je demanderai conseil à ma mère sur la décision à prendre.

— Voulez-vous que je vous aide à tout porter à l'intérieur ? me demande le cocher.

— Je veux bien, merci.

Une fois dedans, il regarde partout avec une curiosité de gamin.

— Je n'ai jamais vu l'intérieur d'un atelier de photographe, commente-t-il.

— Je vois ça !

— C'est étonnant ! Et... à quoi servent tous ces rouleaux attachés là-haut, devant ce mur ?

— Ce sont des bâches peintes, représentant différents lieux, en extérieur ou en intérieur. Les gens posent devant. Nous appelons cela des fonds. Il y a aussi un fond neutre.

— Comme les décors de théâtre ?

— Exactement ! Bien des idées sont empruntées au théâtre, y compris pour l'éclairage. D'ailleurs, monsieur Daguerre créait des décors de théâtre avant de s'adonner à la photographie.

— C'est toujours dans le noir, ici ?

— Oui. Toute la technique de la photographie repose sur la lumière, et pourtant l'excès de lumière est notre ennemi.

— C'est un univers un peu magique, tout ça.

— Vous n'avez pas tout vu ! La vraie magie, elle se trouve... ici ! dis-je en désignant la chambre noire.

— Cette porte ? Un truc de magicien où une belle fille apparaît dans un nuage de fumée ?

— Ah... pas loin !

— Alors, je suis preneur ! dit-il en éclatant de rire.

J'ouvre la porte et lui montre rapidement le contenu de la pièce.

— C'est là que les images se révèlent sur le papier pour rester visibles pour l'éternité.

— Eh ben, moi, je trouve ça beaucoup moins magique !

— C'est normal. Et pourtant...

Je le raccompagne à la sortie.

— Et si l'envie vous prend de venir faire une séance, je pense que monsieur Dickens fera un effort sur le prix.

— Oh la ! Ne m'en parlez pas ! La dernière fois que j'ai vu un photographe en action, c'était pour les clichés de mes grands-parents morts dans leur sommeil, à cause d'émanations de gaz. Ça ne m'a pas encouragé à poser devant un appareil...

Je retourne vers la chambre de développement. Je me rappelle les paroles de monsieur Dickens. *Si jamais tu es seul ici et qu'un incendie se déclenche, souviens-toi qu'il y a trois choses à sauver : les deux appareils photographiques et cette boîte en métal.*

Il avait alors entre ses mains une grosse boîte pesante et dotée d'une serrure. Celle-là même devant laquelle je me tiens à l'instant...

— Bien, dis-je à voix haute, s'il y a des secrets ici, ils se trouvent là-dedans. Maintenant, où peut bien être la clé ?

Je me penche vers la serrure.

— Et si...

Je revois l'image d'un ami avec qui je partage le banc de mes cours. En voilà un qui a plus d'un tour dans son sac. Il m'avait expliqué et montré comment forcer gentiment une serrure avec une épingle à chapeau. Je n'ai pas voulu savoir à quoi cela avait bien pu lui servir, mais le principe m'avait amusé. Je n'ai jamais essayé depuis, mais pourquoi pas ?

Je n'ai pas d'épingle à chapeau, toutefois... une épingle à cravate devrait faire l'affaire. Je m'y attelle aussitôt. Et là, miracle ! Un clic prometteur vient de se faire entendre.

Je soulève le couvercle, anxieux de ce que je peux découvrir. Dieu fasse que je ne me sois pas fourvoyé sur le compte de mon professeur !

Et... je découvre des enveloppes. Chacune portant un prénom et un nom. Tous de consonance très irlandaise. Jusque-là rien d'exceptionnel.

Maintenant que le plus gros est fait, je décide d'aller jusqu'au bout de ma curiosité.

Première enveloppe : elle contient deux photographies, les portraits d'une jeune femme, l'un de près et l'autre en pied. Il y a aussi un certificat de naissance étonnamment neuf, rempli au nom qui se trouve sur l'enveloppe. Et une photographie en représentant un autre, quasiment identique, seuls les noms et prénoms diffèrent.

Deuxième enveloppe, même contenu, avec un autre visage.

Troisième enveloppe : même chose. Mais là, ma surprise s'intensifie. Il s'agit clairement de la jeune fille croisée la veille. Je retourne l'enveloppe : *Rosie Mc Allister*.

Je relève la tête et essaie de réunir toutes les informations dont je dispose. Seule conclusion possible : monsieur Dickens réalise de faux certificats de naissance ! Incroyable !

Une telle nouvelle m'aurait terrassé il y a seulement deux jours ! Mais là, je suis heureux ! Heureux de constater que ce cher monsieur Dickens ne profite pas de jeunes filles dans le besoin pour faire des photographies lubriques !

Pour quelle raison ces jeunes filles ont-elles besoin de fausses identités ? La réponse est au fond de la boîte : trois billets pour un

voyage vers le Canada ou l'Amérique, sur des transatlantiques, aux noms des trois jeunes femmes. Tous trois en deuxième classe...

Quels peuvent donc être leurs vrais noms ? Qui sont-elles et... que vont-elles chercher si loin ?

Et maintenant, que dois-je faire ?

Une seule solution m'apparaît : demander conseil à ma mère.

Je remets tout en ordre, sors de là et file chez moi, hélant le premier fiacre qui passe.

Lorsque j'arrive chez nous, j'entends Mère qui papote dans le salon avec je ne sais qui. Je vais juste passer la tête par la porte et lui dire que je dois lui parler dès qu'elle sera libre. Si cela peut hâter le départ de ces dames...

— Mère, excusez-moi de vous déranger, mais j'aurai besoin de vos lumières dès que vous serez libre.

Une femme est debout face à ma mère, sans doute une amie, que je ne connais pas. Une jeune femme se tient derrière elle. Parfait ! Elles semblent prêtes à prendre congé.

— Venez ici, mon fils, que je vous présente mon amie, Madame Sinclair. Ou plutôt que je vous la rappelle à votre mémoire. Vous étiez tout jeune lorsqu'ils sont partis pour l'Amérique pour les affaires de son époux. Et les voilà de retour depuis maintenant une petite année !

Je me penche et lui fais un baise-main.

— Je suis enchanté, Madame. Il est vrai que je n'ai aucun souvenir de cette époque !

— Et sa fille, Eleanor, qui est aussi ma filleule. Mais elle aussi, elle a dû sortir de votre mémoire. Vous étiez des enfants.

Alors que la jeune femme se tourne vers moi, je la reconnais aussitôt : Rosie Mc Allister ! Ou Eleanor Sinclair ? Elle aussi me reconnaît et son visage s'empourpre légèrement.

Fort heureusement sa mère n'en voit rien, occupée qu'elle est à discuter avec la mienne. Je m'en réjouis, elle aurait pu se méprendre.

— Vous aurez des choses à leur expliquer, elles sont toutes deux très intéressées par les photocollages et l'art de la photographie en général.

— Je n'en doute pas, dis-je en déposant un baise-main sur la main tendue de Rosie/Eleanor, et en lui lançant un regard amusé.

Mère me précise que son amie va rester encore un peu, alors que sa fille partira sous peu en compagnie de son frère. Lui aussi, il semble que je l'ai connu alors que nous marchions à peine.

— Nous avons bien du retard à rattraper avec mon amie Margaret, dit ma mère.

Elle s'adresse à elle en quelques mots.

— Je dois échanger un court instant avec mon chenapan de fils, ma chère.

— Mais bien sûr, faites comme bon vous semble !

Mère se tourne alors vers moi et me prend par le bras pour m'entraîner dans le petit salon attenant.

— Qu'aviez-vous donc de si important à me dire, mon fils ?

— Oh ! Rien de bien urgent, ma chère Maman. D'ailleurs, j'ai déjà oublié !

— Grands Dieux, ces jeunes et leurs cervelles de moineau ! Dans ce cas, je vais rejoindre mes invitées.

— Et moi je vais aider Pearl à choisir sa tenue pour les photographies que nous ferons d'elle en fin de semaine.

— Excellente idée ! À plus tard, mon fils. Vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Mère. Et puis, je dois me pencher sur mes cours, les examens approchent.

— Oh ! Comme j'aime entendre ce genre de chose... Au moins, vous ne dites pas cela juste pour me faire plaisir ?

— Oh non !

— Ah, me voilà rassurée.

— C'est aussi pour que vous me laissiez tranquille.

Mère me regarde, interloquée, puis éclate de rire.

— Fichez-moi le camp d'ici ! dit-elle en faisant mine de me chasser. Allez donc retrouver votre sœur, elle vous attend dans la cuisine.

Pearl s'est découvert une passion pour les arts culinaires. Et d'après notre cuisinière, elle semble très douée.

De mon côté, je me demande comment m'y prendre pour avoir une conversation avec cette jeune femme, sans que pour autant elle se méprenne sur mes intentions. Je ne sais pas dans quoi elle va se retrouver impliquée, mais je crains que ce ne soit un peu dangereux.

Pour noyer le poisson, je pourrais peut-être proposer à ma mère et ses amies d'organiser des séances pour les aider dans la confection de leurs albums.

Je vais attendre un peu et je lui en parlerai.

CHAPITRE 7

- Eleanor -

Allongée sur mon lit, je serre contre moi mon petit Snowball. Mon père m'a offert cette adorable boule de poils blancs il y a deux jours et je l'adore déjà. Pourrai-je l'emmener avec moi si je me marie ?

La dernière fois que mon père m'avait offert un cadeau aussi formidable (une superbe parure en émeraudes !), c'est quand nous avons quitté *Boston*. Je laissais derrière moi toutes mes amies, pour revenir dans un pays que j'avais oublié et où je ne connais personne. Ce départ a été pour moi un vrai déchirement, bien que je n'aie jamais beaucoup aimé Boston, une ville que j'ai toujours trouvée grouillante et anarchique.

Je suis arrivée en Angleterre bien décidée à ne pas me laisser charmer par le pays que mes parents me présentaient comme notre véritable patrie, foyer de notre famille et que je devais forcément préférer à l'Amérique.

Malgré moi, notre arrivée à Liverpool a commencé à m'émerveiller, et je dois bien admettre que Londres est une ville formidable. Je ne me lasse pas de découvrir tous ses édifices monumentaux.

Mon frère tente parfois de calmer mon enthousiasme en me décrivant la pauvreté des quartiers populaires que je n'ai pas encore vus, et je me demande bien comment lui les connaît.

Snowball commence à s'agiter et à japper. Je me lève pour le laisser courir dans ma chambre, et je m'installe près de la fenêtre. La chaleur commence a être étouffante, pas un souffle de vent ne vient me rafraîchir alors que j'ouvre la fenêtre. Je la referme bien vite avant d'agiter mon éventail devant mon visage.

Le premier bal auquel j'ai assisté m'avait enthousiasmée. Beaucoup de jeunes gens, très élégants et, pour certains, assez séduisants, se sont inscrits sur ma liste de bal. J'ai été terriblement flattée et émoustillée à l'idée de les revoir, peut-être, après cette soirée. J'étais comme sur un nuage. Mais l'arrivée de ce vieil homme si intimidant a tout arrêté.

Bien que je sois encore une jeune *écervelée* comme se plaît parfois à le dire mon frère, j'ai immédiatement compris ce que ce Lord a éprouvé pour moi. Son regard qui me fouillait m'a profondément troublée, mais bien différemment de ce que j'ai ressenti sous le regard des jeunes hommes qui m'avaient approchée. Je me suis sentie très mal à l'aise.

Lord Kingsley a quelque chose d'effrayant, comme un animal sauvage, dont on ne connaît pas les réactions. Mais il s'agit sans doute

là de la différence de comportement entre les Américains, auxquels je suis plus habituée, et les Anglais.

J'ai entendu ma mère parler de lui avec sa femme de chambre, elle semble trouver que c'est un bel homme. Pour moi, il n'est qu'un homme qui a l'âge de mon père, peut-être même est-il plus âgé, et me regarde d'une façon qui me gêne profondément.

Je ne suis pas stupide, et j'ai bien compris qu'elles sont les intentions de ce vieil homme. Et aussi, qu'elle est la décision de mon père… Snowball est un cadeau empoisonné, le symbole du sacrifice que je dois accepter.

Je sais que mon père a perdu beaucoup d'argent en Amérique. L'usine qu'il avait contribué à construire a brûlé, avec tout son stock et son matériel. C'est ce qui nous a obligés à revenir en Angleterre, et pour l'heure Père est loin d'avoir remboursé tout l'argent qu'il devait à ses fournisseurs. Si j'épouse Lord Kingsley, tous nos problèmes d'argent seront sans doute réglés, et mes parents n'auront plus de craintes à avoir pour l'avenir. Je les ai entendus en parler dans le jardin d'hiver. J'étais lovée dans un des grands fauteuils en osier, ils ne m'ont pas vue et j'ai pris garde de ne pas faire de bruit.

Il est de mon devoir d'accepter ce mariage. Quelle que soit ma répugnance à l'idée de devenir l'épouse d'un homme aussi vieux… Je sais que mes parents m'aiment et ne feraient rien qui puisse me rendre malheureuse. Mon père veut le meilleur pour moi, et j'ai conscience de la chance que représente une union avec un Duc aussi riche. Mais il est si vieux ! Et si peu séduisant, du moins à mes yeux !

Je n'ai personne à qui me confier pour savoir ce que je dois faire. Si je me confie à ma mère et lui dévoile que cet homme me fait peur, et que jamais je ne pourrai l'aimer, elle sera sans aucun doute chagrinée et peut-être déçue par mon égoïsme.

Je me sens prise au piège, et mon entretien avec Maître Bellamy n'a fait que confirmer mon intuition et amplifier mes craintes.

Sans entrer dans les détails, le notaire me dévoile la noirceur et la violence de celui que mes parents me destinent.

Quand je vois leur enthousiasme autour de ce mariage, je crains malheureusement que mes parents ne croient pas ce qu'ils vont considérer comme des rumeurs infamantes à l'encontre de Lord Kingsley. N'est-il pas un très proche de la famille royale ? Cette proximité est comme un saint sacrement, rien ne pourrait entacher la réputation de cet homme.

Et pourtant, grâce à son métier et aux confidences qu'il reçoit, Maître Bellamy est au fait des secrets les plus intimes de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Il ne fait aucun doute pour lui que Lord Kingsley est un homme mauvais.

Je ne peux m'empêcher de m'interroger sur l'intérêt qu'un Duc illustre peut avoir à épouser une femme comme moi, sans titre et dont la fortune a été grandement amputée. Les familles de petite noblesse auraient sans doute accordé la main de leur fille pour s'élever dans l'aristocratie, alors pourquoi vouloir m'épouser moi ?

Maître Bellamy a semblé étonné par ma question, il est resté songeur quelques instants et a promis d'essayer d'en savoir plus sur les motivations de mon prétendant.

Le but principal de cette union sera d'offrir un héritier au Duc. Et la seule idée de devoir partager la couche de ce vieil homme, soupçonné de surcroît d'avoir maltraité affreusement ses précédentes épouses, me répugne et m'effraie au plus haut point.

Maître Bellamy me promet de faire son possible pour faire changer d'avis mes parents, mais dans le cas où cela ne serait pas possible, ce brave homme me propose une échappatoire. Grâce à lui, j'ai la possibilité de refuser l'avenir mortifère que me prépare sans le savoir mon père.

Mais il me faudrait trahir ma famille, et la quitter définitivement. Il me faudrait repartir en Amérique, en Louisiane cette fois, et je devrais changer d'identité et trouver refuge auprès d'une communauté qu'il connaît et en qui il a toute confiance.

Je suis déchirée entre la peur et le chagrin, la peur de vivre auprès d'un monstre, et le chagrin de quitter ceux que j'aime.

Que dois-je faire ? Si seulement je pouvais prendre conseil auprès de quelqu'un, mais qui ? Je suis ici depuis une courte année et je ne connais personne, à part quelques jeunes filles de bonne famille, qui ne pensent que toilettes, bals et sorties mondaines. Ce sont à peine des fréquentations, certainement pas des confidentes.

Mon pauvre Snowball, dis-je à mon nouveau compagnon*, tu ne connais pas ce genre de turpitudes…*

Quel que soit mon choix, le sacrifice sera terrible…

CHAPITRE 8

- Margaret Sinclair -

Comme j'apprécie ce retour sur notre terre natale ! Je me sentais si perdue là-bas, en Amérique, n'ayant pu créer de réelle amitié, même avec d'autres femmes expatriées. Tous les Américains qui viennent d'Europe et d'ailleurs semblent avoir totalement oublié qui ils sont et d'où ils viennent.

Mon Bannister avait la certitude qu'il pourrait développer en Amérique une branche importante de son activité et que nous reviendrions en Angleterre cousus d'or.

Mais cela ne s'est malheureusement pas passé comme il le prévoyait. Alors que son usine venait d'être inaugurée, avec des machines haut de gamme et très modernes, une explosion dont l'origine n'a pas pu être identifiée a tout pulvérisé, ainsi que les entrepôts qui contenaient tous les stocks de matières premières et outillages. Une véritable catastrophe, mon mari ayant tout perdu, nous n'avions d'autre choix que de revenir en Angleterre.

Je ne connais pas les détails des différentes activités de mon mari, mais cet échec a profondément ébranlé nos finances.

Heureusement, il nous restait quelques investissements en Angleterre. Et maintenant, il lui faut relancer ses affaires ici. Mon pauvre mari, qui avait déjà le moral bien bas, a toutefois découvert que son associé lui avait envoyé de faux états de compte, voulant lui laisser croire que les activités ici étaient florissantes.

Quelle déception lorsqu'il a découvert le pot aux roses ! En allant chercher les renseignements où il le fallait, il se morfondait un peu plus à chaque témoignage !

Une année après notre retour, il m'a affirmé être parvenu à équilibrer nos finances, mais cela reste à son goût bien trop fragile.

— Comme le monde avance vite, ma chère Édith ! Jusqu'où irons-nous ainsi, en courant après le *toujours plus et toujours mieux* ?

— Vous avez entièrement raison, Maggy. Et pourtant, nos hommes n'ont d'autre choix, pour maintenir à flot l'entretien de leurs familles, que de suivre le mouvement. Avez-vous une solution pour ces dettes dont vous me parliez ?

— Je dois avouer que la seule solution serait d'unir Eleanor avec l'homme qui pourra nous sortir de l'ornière où nous nous trouvons.

Un silence gêné s'installe. Édith, avec tact, oriente la discussion sur un autre sujet.

— Dites-moi, Maggy, parlez-moi donc des souvenirs que vous rapportez d'Amérique.

— Oh ! Tant de choses ! Surtout une ambiance si différente d'ici.

— Votre mari et vous, avez-vous apprécié votre vie là-bas ?

— Le plaisir de la découverte, ma chère ! Par contre, mon Bannister n'apprécie guère ces mouvements de suffragettes, très présents en Amérique et dont on entend parler de plus en plus. Et il trouve parfois à notre Eleanor des façons de nous répondre qui lui font craindre qu'elle ne rejoigne un jour les rangs de ces femmes. Sans doute le résultat de notre séjour.

— Oh ! C'est fâcheux. Surtout pour leur relation. Eleanor a toujours été si proche de son père. Mais, ma chère, ces mouvements sont-ils si mauvais pour notre avenir ?

— Je n'en sais rien... Et puis, il y a notre Brewster. Toujours aussi provocateur avec son père, celui-là ! Il adore le faire enrager et le voir partir sur ses grands chevaux à propos de politique ou de quoi que ce soit d'autre. Et il y parvient fort bien ! Bannister démarre à la moindre provocation de son fils.

— Il est vrai qu'il ressemble beaucoup à notre Roy ! S'ils s'étaient fréquentés plus longuement dans leur jeunesse, leurs frasques auraient pu être difficiles à contrôler.

— À qui le dites-vous ! Vous souvenez-vous de cette nurse terriblement revêche que nous avions à une époque ? Et comment Brewster, Eleanor et Roy ont réussi, à force de courses folles, à la faire tomber à la renverse dans le bassin de notre maison à Ascot ? Vous étiez venue avec votre époux nous rendre visite juste avant notre départ pour les Amériques.

— Grands dieux, oui ! J'avais totalement oublié cette histoire ! Il faut dire que vous aviez là des jumeaux diablement éveillés ! Ce jour-là, j'avais eu une envie irrépressible d'éclater de rire !

— Moi aussi ! Comment avons-nous réussi à gronder nos garnements et à les punir, après une telle image sous les yeux ? Je n'en sais rien, mais nous y sommes parvenues, dis-je pour conclure.

Ces souvenirs sont si doux et si intensément présents que nous en perdons la parole quelques instants.

— Et cette nurse nous a quittés une heure plus tard, valises en main, en pestant contre la Terre entière et en tapant du pied sur le gravier.

— Oui ! Et ce bruit de *floc floc* dans ses souliers ! Vous souvenez-vous ?

— Mon Dieu, oui ! Vous m'en faites pleurer de rire, Édith ! D'ailleurs, encore aujourd'hui, depuis notre retour, lorsque je passe près de ce bassin, autant dire chaque jour que Dieu fait lorsque nous sommes là-bas, je sens monter en moi une envie d'éclater de rire !

— Ah... Que de souvenirs ! Que ferions-nous sans nos enfants ?

— Je suis tout à fait d'accord. Et d'ailleurs, à ce sujet, que devient votre adorable petite Pearl ?

— Eh bien, figurez-vous que contre toute attente, elle fait ces derniers temps des progrès incroyables !

— Voyez-vous cela !

— Depuis qu'elle fréquente trois fois par semaine cet établissement qu'on nous a chaudement recommandé, nous allons de surprise en surprise.

— Mais c'est inespéré, Édith !

— Oui, vous savez, Maggy, notre Pearl est comme un de ces boutons de rose tardifs, qui s'épanouissent en plein cœur de l'automne, alors que toutes les autres fleurs sont fanées depuis des lustres....

— C'est pourtant vrai... La patience trouve toujours récompense, n'est-ce pas ?

Je regarde Édith et la trouve toujours aussi belle.

— Vous n'avez pas pris une ride, ma chère.

— Et vous, vous avez rajeuni ! L'Amérique recèle-t-elle des passes magiques dans ce domaine ?

— Quelle flatteuse vous faites !

— Je vous trouve pourtant resplendissante, malgré tous vos soucis. D'ailleurs, à ce sujet, avez-vous un bon conseil pour vos affaires ? Après cette longue absence...

— Oh oui ! Notre notaire, Stanton Bellamy, a laissé son fils Andrew reprendre ses affaires. Nous l'avons rencontré et il a écouté avec beaucoup d'intérêt nos besoins pour le contrat de mariage d'Eleanor.

— Oui, j'ai entendu le plus grand bien du travail de ces hommes.

— Il a même reçu Eleanor seule, afin de s'assurer qu'elle comprenait bien les tenants et aboutissants d'un tel contrat. Il a pris le temps de tout lui expliquer et de s'assurer qu'elle avait compris ses explications.

— Oh ! C'est vraiment prévenant de sa part !

— Tout à fait !

— En sortant de cet entretien, elle était d'humeur moins sombre. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, mais elle semblait soulagée de quelque chose.

— Voilà qui est rassurant pour vous.

— Sans doute, oui...

Je ne sais pas pourquoi, mais ce changement d'état d'esprit de ma fille m'inquiète un peu. Nos enfants ont tant de ressources.

Quelle surprise ma douce Eleanor me réserve-t-elle ?

CHAPITRE 9

- Samuel Dickens -

Encore une journée à photographier des morts. À l'heure actuelle, on n'y échappe pas ! Pour tout l'or du monde, je ne laisserais Roy s'occuper de ces séances. Pour le protéger, je lui ai dit que je refusais ce type de travail. Il aurait été capable de vouloir m'aider.

Je vais devoir tout développer dans la foulée des prises de vue et ensuite stocker ça chez moi. Je vais en profiter pour emporter le contenu de ma boîte. Si la police découvre ça ici, Roy pourrait être soupçonné tout autant que moi.

La première famille à laquelle je rends visite avait déjà fait appel à mes services pour leur grand-mère puis pour un frère, mort au cours d'un accident de fiacre. Aujourd'hui, c'est leur nouveau-né qui est au centre de mon travail.

Quelle impression étrange face à cette scène : deux êtres qui s'aiment, assis sur un canapé, leur enfant entre leurs bras réunis, semblant dormir d'un sommeil paisible... On s'attendrait à le voir téter le sein de sa mère.

Ce sont des gens charmants, pour qui j'éprouve vraiment de la peine. Je comprends qu'ils veuillent conserver une ultime image de leur enfant chéri. Il a à peine une semaine et aucun cliché n'a été fait de lui de son vivant.

La deuxième famille m'a mis beaucoup plus mal à l'aise. Ils aiment allier les clichés de morts et le photomontage. Ils ont un album entier de montages, où ils incrustent les photographies de leurs morts dans des clichés de leurs jardins ou de leur intérieur. C'est assez... désarçonnant...

De retour à l'atelier, je m'occupe des clichés du jour, puis je réunis toutes les pièces plus ou moins compromettantes que je dois emporter à mon domicile. Mon ami, James O'Connor, cocher de son état, doit me retrouver ici et m'aider à tout charger dans son fiacre.

— Oh là ! Oh là ! Il y a du monde, ici ?

— Par-là, James. Je viens d'en finir avec les clichés de ma journée de travail. Tout est prêt.

— Une petite bière de chez nous, ça te dit ?

— Après l'effort, si tu veux bien.

— Laisse-toi faire ! Je nous ai apporté deux bouteilles qui ne demandent qu'à vider leurs ventres dans les nôtres !

— Tu as toujours les bons arguments et en plus je sais que tu ne lâcheras pas.

— On est irlandais ou on ne l'est pas !

— Je vais céder tout de suite, dans ce cas. Nous gagnerons du temps !

Les deux bouteilles sont vite ouvertes.

— Une Kilkenny[8] ! Tu me prends vraiment par les sentiments !

Nous prenons notre temps pour déguster notre breuvage magique.

— Tu vas tout planquer chez toi ? me demande James.

— Une autre idée ?

— Dépose tout ça à mon domicile. Franchement, qui aura l'idée de venir là ?

— Pas bête...

— C'est de bon cœur, tu le sais. Et puis, c'est sécurisé. Avec un gendre policeman...

— Ça se défend !

— Alors, marché conclu ?

— C'est parti !

James est un ami sincère, et il n'a pas froid aux yeux. Nous avons pris ensemble la décision de venir nous installer sur le sol anglais et lui aussi a ensuite été battu froid par sa famille.

Depuis mon arrivée ici, tout comme mon ami, je n'ai de cesse de tenter de racheter ma trahison envers les miens. Et j'ai trouvé la solution pour cela. Ou plutôt, elle m'a été apportée par une rencontre fortuite avec un jeune notaire : il était venu me proposer de faire des photographies de plusieurs jeunes filles, *en toute discrétion*, et il se chargerait du paiement des factures.

Je m'étais contenté de faire ce qu'il me demandait, sans poser aucune question.

C'est sans doute cela qui l'avait encouragé à aller plus loin dans ses demandes. Il m'a un jour demandé s'il m'arrivait de faire des clichés de certificats de décès, pour les familles en deuil... ou de certificats de naissance.

J'avais compris à demi-mot de quoi il avait besoin. Et c'est ainsi que notre collaboration avait vu le jour.

Il aidait des jeunes filles qui souhaitaient fuir un mariage forcé à partir à l'étranger, avec une nouvelle identité, en envoyant au préalable des clichés aux personnes qui devaient les accueillir de l'autre côté de l'océan.

Ces jeunes personnes n'avaient pas d'autre solution pour échapper à un mariage arrangé, auquel elles ne pouvaient pas s'opposer tant qu'elles seraient sur le sol anglais.

L'avantage c'est que je sais mieux que quiconque manier le papier. Fabriquer de faux certificats n'est pas chose très compliquée. J'ai

réussi à appliquer l'émulsion qui me permet de développer sur la feuille le tampon officiel de la ville de naissance. Je veille à choisir une ville différente pour chaque jeune fille.

Je n'ai plus ensuite qu'à prendre ma plus belle plume et à imiter l'écriture et la signature de l'officier d'état civil, à chaque fois différentes.

Je vieillis ensuite artificiellement le papier. Là encore, ce n'est pas très compliqué.

Le plus long dans ce processus, c'est de me procurer les certificats avec des tampons différents. J'essaie toujours d'avoir de l'avance.

Aujourd'hui, nous sommes bien rodés. Ce jeune notaire, Andrew Bellamy, rencontre les jeunes filles, amenées par leurs parents à son office notarial pour arranger un mariage dont elles ne veulent pas. Il contacte ensuite ses connaissances à l'étranger et avance l'argent pour financer le voyage ; mon ami James, véhicule les demoiselles et garde le secret absolu à leur sujet, il se charge aussi de l'achat des billets pour la traversée ; et moi-même, au poste *falsification*...

Tout cela fonctionne bien. Mais le jeune Andrew risque gros. Il serait bon qu'il trouve un collègue pour prendre le relai...

Pour l'heure, deux jeunes filles sont parties et trois autres *dossiers* sont en cours. Nous devons faire terriblement attention. Certaines jeunes filles sont surveillées en permanence par leurs parents. Pour la dernière en date, la jeune Rosie, James a réussi à repérer un détective qui la suivait à son insu, sans doute engagé par son père, au mieux pour la protéger, au pire pour la surveiller. Même lorsqu'elle sort en compagnie de son frère, l'individu est à pied d'œuvre !

Avec l'aide de James, elle a pu échapper à sa surveillance, mais il ne faudra pas renouveler cela une autre fois, si ce n'est le jour du départ.

— Allez ! Hardis les braves !

— Tu ne pouvais pas vivre ailleurs qu'au quatrième étage ? Mes vieilles articulations demandent pitié.

— Toi, ce qu'il te faudrait, c'est une gentille rombière qui te masserait le soir après ta journée de labeur.

— Que veux-tu que je fasse d'une régulière ? C'est bon pour les embrouilles !

— Tes vieux jours approchent, mon grand ! Tu devrais y réfléchir.

James est veuf depuis longtemps, et jamais il n'a évoqué l'idée d'un second mariage.

— Et toi, alors ?

— Eh bien, justement...

— Ne me dis pas que tu vas te remarier ? Traître !

— N'exagérons rien. Mais on va peut-être y venir...

— Et elle s'appelle comment, cette belle inconsciente ?

— Patty. Patty O'Hara. Une lavandière. Elle a de ces bras, mon garçon ! C'est elle qui me jette dans le lit, et pas l'inverse !

— Voyez-vous ça, une lavandière ! Et elle te tapote ton petit fessier à coup de battoir ?

— C'est malin ! Quoique, tu me donnes des idées, tout à coup...

— Oh là ! Je ne veux pas en savoir plus !

— Ne t'inquiète pas. Mais je te la présenterai, elle est vraiment très gentille. Le cœur sur la main. Et puis, elle a des copines plutôt girondes et pas farouches.

— Arrête, tu me mets l'eau à la bouche. Mais bon, je dois repartir maintenant. Je passerai demain pour reprendre les clichés que je vais livrer aux familles des défunts.

— À demain, Samy. T'es sûr, tu veux pas attendre Patty ? Elle va pas tarder.

— Une autre fois, mon grand. Et puis, je me ferai un peu plus présentable pour l'occasion. Et j'apporterai quelques fleurs, tu crois pas ?

— D'accord.

Ah ! Ce James ! Une lavandière ! Il doit pas s'ennuyer tous les jours, elles ont de la gouaille, ces femmes-là !

CHAPITRE 10

- Margaret Sinclair -

— Mon cher ! Pouvez-vous me rejoindre dans le jardin d'hiver ?

— Excellente idée, ma douce. Nous ne profitons pas suffisamment de ces dépendances que nous avons fait aménager.

J'adore ce jardin d'hiver ! Il y règne une douceur végétale qui m'aide à prendre des décisions. La nature, rien de tel pour y voir clair...

Et puis, ce jardin ouvre sur une serre tropicale, où notre jardinier parvient à faire pousser des plantes incroyables. Il y a même introduit récemment des orchidées d'une finesse qui n'est pas sans me rappeler notre précieuse *porcelaine d'os*[9], et ses chapelets de fleurs ou de paysages aux couleurs incroyablement naturelles.

Mon Bannister aime à me dire, lorsque je lui demande ainsi de me rejoindre, que je le *convoque*, et qu'il craint un peu le sujet de cette convocation. Je dois avouer qu'en général je lui demande de me retrouver dans notre jardin d'hiver pour parler de sujets préoccupants.

Il dépose avec précautions un châle sur mes épaules.

— Cette humidité n'a rien de bon pour vos douleurs. N'oubliez pas ce que notre médecin vous a dit.

— Bannister, le soin que vous prenez de mes articulations est tout à votre honneur, mais je crains fort que nos soucis ne viennent d'ailleurs.

— C'est-à-dire, ma chère ?

— Si je ne devais dire qu'un mot, ce serait celui-ci : Eleanor.

— Quoi, Eleanor ? Cette enfant est une bénédiction, et de plus elle ne nous contredit jamais ! Vous me disiez tantôt qu'elle avait faite sienne l'idée de cette union, qui semblait lui déplaire tout d'abord.

— Eh bien, justement, ce revirement soudain me pose question.

— Et donc ?

— Je voulais votre avis.

— Eh bien, à mon sens, toutes les femmes, jeunes ou plus mûres, sont des oiseaux charmants, qui un jour chantent et le lendemain font silence, sans que l'on sache pourquoi. Donc pour moi, rien d'exceptionnel dans tout cela.

— Et bien moi, je sens quelque chose qui ne me plaît guère.

— Je vais vous faire confiance, ma mie. Car enfin, qui mieux qu'une femme peut comprendre une autre femme ? Pour ma part, j'y ai renoncé depuis fort longtemps !

— Mon cher, vous êtes décidément bien en dehors de toutes ces

finesses.

— Je plaide coupable ! Et même plus : je vous donne carte blanche pour décider de la conduite à tenir ! Tenez-moi simplement au courant si quoi que ce soit de fâcheux venait à votre connaissance.

— Si fait, mon ami ! Je viendrai donc au rapport en temps voulu.

— Exactement ! Convoquez-moi et j'accoure !

Et le voilà qui repart. La légèreté avec laquelle il considère l'éducation de nos enfants m'a toujours sidérée. Il se contente de me regarder faire !

Décidément, hommes et femmes ne voient pas les mêmes priorités dans la vie qu'ils partagent... Ou alors, pas sous le même angle.

Bien. Je vais donc faire comme à mon habitude : mener ma petite enquête, puis exposer mes trouvailles à mon époux.

Le comportement d'Eleanor m'inquiète et je sais que je vais devoir me débrouiller seule pour y voir plus clair. Le détective engagé par Bannister n'est qu'un bon à rien, qui passe plus de temps au pub que sur les talons de notre enfant. Elle pourrait échapper à sa surveillance une journée entière qu'il ne nous le dirait pas !

Je vais voir du côté du personnel de maison. Ces gens-là sont toujours au courant de bien plus de choses que ce que l'on pourrait croire.

Je commence par Betty, la jeune bonne qui s'occupe d'Eleanor. Et la récolte est bonne ! Elle a mis de côté tout ce qu'elle a trouvé dans les poches de ma fille.

— Mademoiselle oublie toujours une foule de choses dans ses poches et les replis de ses jupes ou de ses manches !

— Laissez-moi tout cela, Betty. Je vais lui rapporter et en même temps lui faire la leçon. Après tout, je ne vous paie pas pour que vous passiez votre temps à vider les poches de ma fille !

— Comme vous voudrez, madame. Je vous laisse ce pochon dans lequel je range tous ces objets avant de le lui apporter.

— Je vous remercie, Betty.

Il est encore tôt, tout juste huit heures, et mes enfants ne déjeuneront pas avant une trentaine de minutes. Je m'installe donc dans le petit salon afin d'examiner le contenu du pochon de ma fille.

Je souris en reconnaissant le minuscule soulier de la poupée fétiche de son enfance. Je revois avec tendresse ce jour où son frère avait jeté la poupée au fond d'un puits, sous le coup de la colère. Il n'était resté à Eleanor que cette chaussure tombée au sol... Même adultes, nos enfants sont toujours des enfants.

Je poursuis mon inventaire. Un bouton, qui doit manquer sur un vêtement. Une broche qui devrait être dans son coffret à bijoux.

Quelle enfant brouillonne ! Un gant... où est le deuxième ? Et puis... un billet, plié en deux. Qu'est-ce donc ?

Je déplie le papier et découvre les quelques mots tracés dessus. Je ne comprends rien à ce que je vois. Un nom et un prénom, une adresse...

Ma fille, vous allez devoir me donner des explications !

Je ne vais certainement pas attendre que la demoiselle daigne se montrer, le nez bien poudré et les plis de sa robe bien lissés. Et Bannister qui me disait il y a tout juste dix minutes que cette enfant était une bénédiction !

J'entre dans sa chambre sans même avoir frappé à la porte. Il y fait encore noir. Je file vers les rideaux et les ouvre en grand d'un geste rageur.

— Mais enfin Mère ! bougonne-t-elle de sous ses édredons. Que se passe-t-il ? Y aurait-il le feu ?

— Je ne sais pas, c'est vous qui allez me le dire, ma fille !

Je suis vraiment remontée et prête à tout, sauf à l'indulgence, pour connaître la vérité. Alors qu'elle se redresse dans son lit, je lui jette le billet et lui demande de s'expliquer. Elle regarde le papier, lève les yeux vers moi, pose la feuille près d'elle et se lève.

Contre toute attente, elle se jette dans mes bras et se met à sangloter.

— Mais enfin, ma fille, allez-vous m'expliquer ?

Je me détache d'elle et tiens bon, malgré mon envie de la consoler.

— Calmez-vous maintenant et dites-moi ce qu'il en est ! J'attends !

Elle renifle tout en prenant enfin la parole.

— Il s’agit d’un... d'une personne qui... oh ! Je le savais ! Je savais que je ne devais pas accepter cette mission !

Et la voilà qui repart en larmes.

— Ma fille, asseyez-vous, reprenez votre souffle, buvez un verre d'eau et expliquez-moi. Je suis certaine qu'il n'y a rien là de bien grave.

Mes paroles semblent la rassurer et elle fait ce que je lui demande.

— Eh bien, c'est Maître Bellamy qui m'a demandé un service pour un de ses amis qui s'était exilé en Amérique. Il est maintenant âgé et seul et désire revenir sur le sol de ses ancêtres pour ses vieux jours. N'ayant plus aucun bien ici, il a demandé à Maître Bellamy de lui trouver une demeure, selon certains critères.

Elle sanglote encore un peu, mais semble plus calme. Je l'encourage à poursuivre, de ma main posée sur son épaule.

— Notre notaire m'a donc proposé de visiter les biens qu'il trouvera afin de lui donner quelques idées de décoration et surtout un avis féminin, car ce monsieur n'a ni épouse ni sœur qui pourrait l'y aider.

Elle me regarde.

— Voilà. C'est tout.

— Et pourquoi son adresse, dans ce cas ?

— Pour correspondre avec lui et lui donner mon avis sur les biens éventuels.

— Mais, grands dieux ! Pourquoi donc ne m'avez-vous rien dit ?

— Je craignais que vous ne refusiez... avoue-t-elle dans un reniflement.

— C'est certain, je ne vous aurais jamais autorisée à communiquer avec un étranger, un homme célibataire qui plus est !

Je la regarde.

— Et pour quelle raison avez-vous accepté une chose pareille ?

— Eh bien... Je m'ennuie un peu... Et puis, je trouvais cela amusant. Et de plus, j'y voyais aussi l'occasion de me préparer à la tenue de mon futur foyer...

Elle me regarde avec ses yeux de biche effrayée, dont elle a toujours su faire usage, avec son père en particulier. *Après tout,* me dis-je, *mon époux avait peut-être raison...*

— Il n'en reste pas moins, lui dis-je, que je vais devoir avoir une petite discussion avec Maître Bellamy. Vous n'êtes pas encore majeure et de plus en passe de vous marier. Il aurait dû en parler à votre père et moi-même avant toute chose !

— C'est vrai, Mère. Mais par pitié, ne le blâmez pas, je me suis montrée tellement enthousiaste devant sa proposition, qu'il a accepté de ne pas vous en parler pour le moment.

— Vous lui avez servi votre regard de biche aux abois ?

— Sans doute, oui.

— Pauvre petit homme faible...

La pauvre, elle me brise le cœur. Je lui tends les bras, où elle vient volontiers se lover.

— Allez, venez-là, mon enfant. Vous nous ferez toujours de sacrées surprises. Mais c'est là le lot de tous les enfants, paraît-il...

Me voilà finalement rassurée. Je craignais tellement de découvrir un terrible secret. Mais comme le dirait mon époux, les mélodrames n'existent que dans les livres, la vraie vie est bien plus simple.

Et si je proposais à Eleanor de l'accompagner dans ses visites ?

Quoique... non ! Je dois lui faire confiance et la laisser rêvasser à son propre intérieur de future épouse. Et puis, dans quelques semaines à peine, elle sera majeure. Majeure et responsable...

Je vais tout de même convoquer ce détective et lui demander de se montrer plus assidu, en exigeant de lui un compte rendu pour chaque journée.

CHAPITRE 11

- Eleanor -

Je me sens encore toute fébrile après l'irruption de ma mère dans ma chambre ce matin. Sa question concernant le papier qu'elle a découvert je ne sais où m'a prise au dépourvu et j'ai dû rapidement concocter un mensonge bien peu crédible.

Mes parents ne pouvaient bien évidemment pas accepter que j'entretienne une correspondance avec un homme, mais je ne m'attendais pas à être interrogée au pied du lit.

Quel manque d'imagination et surtout quelle idiote je suis ! Comment ai-je pu être aussi imprudente en laissant traîner ce papier ? Je tape du pied, agacée par ma désinvolture qui frise la bêtise.

— Je vous ai fait mal, Mademoiselle Eleanor ? me demande alors Betty, ma jeune bonne. Elle est en train de coiffer ma longue chevelure blonde dont je suis très fière. *Orgueilleuse,* même, d'après ma mère.

Betty a un don pour me coiffer et arranger de superbes chignons sophistiqués. C'est une jeune femme très gentille, nous sommes à peu près du même âge, peut-être pourrais-je me confier à elle ? J'ai tellement besoin de parler.

— Non, n'aies crainte ma chère Betty, je suis simplement agacée d'avoir laissé traîner un papier…

Les joues de Betty rosissent soudain, je le vois nettement dans le miroir dans lequel je l'observe me coiffer.

Mais bien sûr ! Je me souviens ! Le papier ne traînait pas, mais était dans les poches de mes jupons de la veille.

— C'est toi qui as donné ce papier à ma mère ! dis-je en me tournant vers elle avec colère.

— J'ignorais que c'était à ce point important, Mademoiselle Eleanor, j'ai simplement donné à votre mère ce que contenaient vos poches, c'est elle qui me l'a demandé. Je suis désolée, Mademoiselle… je ne savais pas…

Je suis abasourdie. Par l'indiscrétion de ma mère, et par ce que cela implique. Se doute-t-elle de quelque chose ? Je fais pourtant mon possible pour ne rien laisser paraître. Maître Bellamy a été très clair, je ne dois parler de ce qu'il m'a dit à personne.

— Ce n'est rien, Betty. Cela n'a aucune importance, j'ai tout expliqué à ma mère, et tout va bien.

Je soupire en secouant doucement la tête, tandis que Betty reprend le coiffage de mes longs cheveux. Je ne peux pas me confier à elle, je

ne peux me confier à personne, et je vais devoir prendre ma décision seule.

Je me sens déprimée et je retiens difficilement les larmes qui me montent aux yeux. Je ne dois rien laisser paraître… Je me concentre sur la séance d'essayage que ma mère a organisée pour moi ce matin. Je vais avoir une nouvelle robe et rencontrer des amis de mes parents, je dois donc faire bonne figure.

— Ma mère m'a dit que je vais découvrir des robes de toute beauté ce matin ! Je suis tellement impatiente.

— La belle-fille de Madame Wentworth était une couturière de grand talent dit-on. Il paraît que les Wentworth sont toujours les plus élégantes. Vous avez beaucoup de chance de pouvoir être vêtue par les couturières de l'ancien atelier de Madame Virginia.

— Oui, j'ai beaucoup de chance…

Betty suspend son geste et me regarde dans le miroir.

— Vous allez devenir une grande Lady, Mademoiselle. Épouser un Duc est le rêve de toutes les femmes du Royaume-Uni. Et vous avez été choisie.

J'affiche un sourire dont j'espère qu'il ne semble pas forcé.

— Oui, j'ai beaucoup de chance, dis-je à nouveau.

— Non, Mademoiselle. C'est lui qui a de la chance d'épouser une femme aussi belle et intelligente que vous.

Je serre sa main en réprimant une nouvelle envie de fondre en larmes, et me concentre sur ma séance d'essayage à venir.

Virginia Wentworth est adorable. Elle est d'une simplicité et d'une gentillesse déroutante. Je découvre, émerveillée, l'atelier de couture où elle a travaillé et où elle a rencontré celui qui est devenu son mari. Son histoire ressemble au conte de fées dont toutes les femmes rêvent. Loin de ce que je vais sans doute vivre si je me résigne à faire ce que mes parents ont décidé pour moi.

Nous sommes accueillies entre rires et plaisanteries. Virginia est accompagnée d'une personne troublante, Pearl. Je comprends vite que cette jeune fille n'est pas comme les autres. Virginia m'explique que sa jeune belle-sœur gardera à jamais l'esprit d'une enfant de huit ans.

Leur proximité et l'affection qui les lie sont touchantes. Très vite je me sens à l'aise et rends volontiers les câlins et gestes tendres à Pearl. Son innocence et sa tendresse me réconfortent, et je me surprends à parfois l'enlacer, comme pour trouver une consolation auprès d'elle.

— Eleanor est triste, me dit-elle soudain, en prenant mon visage entre ses mains et en m'embrassant.

Je me sens au bord des larmes.

Virginia me sourit alors doucement.

— Vous êtes ici avec des amies, ma douce Eleanor, et nous allons

vous rendre le sourire.

Effectivement, après avoir dégusté d'excellents gâteaux avec du thé, nous passons dans une petite pièce remplie de rouleaux de tissu dont les couleurs chatoyantes m'enchantent. Virginia me les présente, me demandant ce que j'aime. Elle m'aide à choisir les matières et les couleurs, et nous passons ensuite dans le salon d'essayage.

Debout sur une petite estrade, je suis entourée de jeunes filles qui prennent mes mensurations et plaisantent gaiement. Certaines plaisanteries sont parfois très osées, mais elles me font pourtant beaucoup rire. Jamais je n'avais connu une telle ambiance de joyeuse amitié. Pour la première fois depuis plusieurs jours, j'oublie mes soucis et je m'amuse comme une folle.

Vêtue d'un peignoir, j'attends d'essayer quelques tenues qui seront ajustées sur moi. Virginia virevolte, épingles dans la bouche, et tissus sur l'épaule.

— Je vais faire de vous la plus belle des jeunes filles à marier ! Toutes les têtes vont se retourner sur vous.

Mon avenir me revient alors en plein visage.

— Mon destin est déjà scellé, malheureusement.

Virginia me regarde alors fixement, en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Mes parents ont déjà choisi celui que je vais épouser.

— Oh, je vois. Et ce choix vous convient-il ?

— Il conviendrait à toutes les jeunes femmes en âge d'être mariées.

Je ne souhaite en dire plus. Malgré l'affection que j'éprouve déjà pour Virginia, nous ne nous connaissons pas encore assez pour que je lui confie mon désespoir. Elle me regarde sans rien dire et hoche doucement la tête. J'ai l'impression qu'elle me devine, qu'elle lit en moi ma détresse. Je baisse les yeux et serre les pans du peignoir autour de moi.

— Je pense que vous pouvez vous rhabiller, d'autant que ma belle-mère ne va pas tarder à nous rejoindre pour partager notre déjeuner. Elle vient pour choisir de nouveaux tissus pour sa garde-robe.

CHAPITRE 12

- Virginia -

Revenir dans cet atelier est à chaque fois un véritable bonheur pour moi. Je retrouve ma chère Mary, ma petite Rose et toutes les jeunes apprenties couturières, dont beaucoup sont nouvelles. L'ombre de Minnie est présente dans chaque recoin, et je sens de nouveau le besoin de retrouver celle qui m'a tout appris.

Depuis le départ de Minnie, c'est Mary qui a repris la direction de l'atelier. Il m'arrive parfois de revenir pour créer avec elle de nouvelles tenues, ou inventer des accessoires qu'elle proposera à ses clientes.

Je n'éprouve pas de nostalgie, mais il m'arrive de me rappeler avec plaisir de mon passé. C'est ici que pour la première fois, j'ai rencontré William. Si nous ne nous étions pas connus, je serais à la place de Mary. Même si j'ai beaucoup aimé mon métier, rien n'aurait pu me rendre plus heureuse que de vivre chaque jour avec mon tendre William.

Exceptionnellement, j'ai demandé une faveur à Mary. Compte tenu de l'excellente réputation de son atelier, je sais que depuis peu, elle ne prend plus de nouvelles clientes. Je lui ai pourtant demandé d'accepter d'habiller la fille d'une des vieilles amies de ma belle-mère, qui a besoin d'étoffer sa garde-robe.

Édith me demande très rarement ce genre de chose, et je ne pouvais donc pas le lui refuser.

Nous nous retrouvons directement à l'atelier, où je me rends avec Pearl. Mademoiselle Sinclair est une jeune personne très séduisante. Élancée, ses cheveux sont d'un blond rayonnant et ses yeux d'un bleu pâle, m'évoquant ces personnages féeriques qui peuplent nos histoires enfantines. Son air mélancolique ajoute à son charme un côté mystérieux qui doit sans aucun doute beaucoup plaire à la gent masculine.

Aussi bien dotée par la nature, elle aurait pu être prétentieuse, mais il n'en est rien. C'est au contraire une jeune femme douce et attentive à ce qui se passe autour d'elle.

Elle s'est merveilleusement comportée avec Pearl, qui l'a immédiatement adoptée. Pearl, dans son innocence, ne se trompe jamais sur le caractère réel des personnes qu'elle rencontre. Quand elle n'aime pas quelqu'un, elle se met en retrait et ignore totalement celui ou celle qui lui déplaît.

Avec Eleanor, c'est tout le contraire, je me sens même obligée de

calmer un peu son enthousiasme de peur qu'elle ne finisse par l'indisposer, mais il n'en est rien.

Pearl décèle avant moi la faille dans l'attitude d'Eleanor. Ma belle-sœur commence à la cajoler, comme pour la consoler d'un chagrin qu'elle devine. Cette petite est un ange, elle est dotée d'une empathie tout enfantine, que nous autres adultes avons fini par enfouir au fond de nous, comme pour nous protéger du malheur des autres.

Eleanor Sinclair donne le change, et affiche une humeur joyeuse, mais comme Pearl, je décèle dans son regard des moments de tristesse, voire de détresse. Qu'est-ce qui peut bien peiner une jeune fille aussi belle et attachante qu'elle ?

Les essayages se déroulent dans la plus grande gaieté, entre fous rires et plaisanteries de plus ou moins bon goût. Les traditionnelles plaisanteries sur les futures jeunes mariées finissent même par amuser Eleanor, qui rit de bon cœur avec les petites cousettes.

— Madame Virginia, racontez-nous encore la nuit de noces de Lady Ascroft ! me demande en riant une jeune couturière au visage parsemé de taches de rousseur.

— Je ne connais pas cette histoire, dit une autre.

— Alors tu dois la raconter, renchérit Mary avec un sourire malicieux, je suis sûre que ce récit va vous amuser, Mademoiselle Eleanor !

— Lady Ascroft ? Ce n'était pas cette petite chipie qui a fait travailler cinq d'entre nous comme des esclaves pendant toute une semaine ? demande une jolie blonde au sourire creusé par des fossettes.

— Oui ! Une horreur ! J'en ai eu des crampes pendant des jours !

— Très bien, je vous raconte, dis-je en montant sur l'estrade. Rose, viens nous faire ton imitation de cette petite pimbêche.

Tandis que Rose adopte une démarche très balancée, la tête ridiculement haute et un regard dédaigneux, je commence mon histoire.

— Cette jeune Lady est la fille d'un Comte, honteusement riche, qui a décidé que sa robe de mariée serait boutonnée de la tête aux pieds, de perles…

— …deux cent quatre-vingt-trois perles, précise Mary.

— Pas une de plus, ni de moins. Mais je les vaux bien, s'exclame Rose, avec l'accent exagérément pompeux de l'aristocratie, qui nous fait toutes rire aux éclats. Et je vérifierai qu'il n'en manque pas une seule ! Vous m'entendez, pauvres petites cousettes ?

Je reprends mon récit, en m'adressant à Eleanor que j'ai envie d'amuser.

— Nous avons donc dû trouver une astuce pour pouvoir transformer

ces perles en bouton, en les enveloppant individuellement dans de fines dentelles. Et ensuite, les coudre une par une. Vous n'imaginez pas le travail que cela nous a demandé ! Des nuits sans sommeil, mais le résultat était époustouflant !

Pearl me regarde en applaudissant et en riant.

— Le travail terminé, nous ne sommes pas trop de trois, avec Minnie Crawford et Mary, pour habiller la mariée le jour du mariage et surtout boutonner cette robe. La tenue de la mariée fait son petit effet, et beaucoup s'extasient devant son originalité. Le père de la mariée ne manque pas une occasion de préciser que chaque bouton est unique et que l'ensemble vaut terriblement cher.

Là encore, nous rions toutes devant l'imitation que nous fait Rose de l'attitude de Lord Ascroft.

— Seulement voilà, lors de la nuit de noces, quand il s'est agi de déshabiller la mariée… je m'interromps le temps que les cris et rires des filles s'arrêtent à l'évocation de ce moment.

— Donc, je reprends, le jeune marié avait évidemment abusé de la boisson, et n'était pas vraiment en état de déboutonner deux cents…

— Deux cent quatre-vingt-trois me rappelle Mary

— Pas une de plus, ni de moins ! se moque encore Rose avec son accent ridicule.

— …déboutonner deux cent quatre-vingt-trois boutons de perle, quand on est saoul comme un cochon, et qu'on a interdiction absolue de les arracher, je peux vous dire que la soirée n'a pas été des plus romantiques.

— Mais comment savez-vous ça ? me demande Eleanor en hoquetant de rire.

— Rien n'échappe aux femmes de chambre, vous le savez bien.

— Le marié s'est endormi avant de pouvoir déshabiller la mariée, et depuis personne ne nous demande plus de réaliser une robe aussi spectaculaire, conclut Mary.

Tandis que nous continuons à nous moquer et à rire, nous terminons les dernières mesures et le choix des étoffes, jusqu'à l'arrivée de ma belle-mère.

— Mon Dieu ! Mais il me semble que l'on rit beaucoup ici, dit-elle en enlaçant sa fille qui s'est jetée dans ses bras.

Édith n'est pas venue seule, je découvre que Roy la suit, encombré de sacs, de tubes et de boîtes.

— Bonjour ma chère belle-sœur, me dit-il en déposant un baiser léger sur ma joue. Votre ancien atelier est l'endroit idéal pour faire de jolies photographies en clair-obscur. Je me suis donc invité parmi vous, j'espère que cela ne gêne personne ?

Une dizaine de gloussements accueillent son petit discours. Avec son humour, son sourire et sa décontraction, Roy est la coqueluche de

toutes les jeunes apprenties, et même Rose, pourtant souvent bougonne avec les messieurs, lui adresse son plus beau sourire.

— Allez mesdemoiselles ! C'est parti pour une séance de …

Il s'interrompt soudain en découvrant la présence d'Eleanor. Son sourire se fige et pour la première fois, il rougit et je le vois perdre un peu de sa contenance. Cela ne dure pas.

— Mademoiselle Sinclair, dit-il avec entrain. J'ignorais que je vous retrouverais ici !

Eleanor, après avoir violemment rougi, s'est reprise elle aussi et lui sourit gentiment.

— Je suis venue pour faire quelques essayages.

— Malheureusement terminés… chuchote-t-il en lui lançant un regard espiègle.

— Roy, s'il-te plaît, n'importune pas cette jeune fille ! le tance sa mère en le bousculant un peu avant d'entrer dans le salon d'essayage. Vous êtes autorisée à éconduire cet individu bien mal éduqué, ma chère Eleanor.

Édith sourit à la jeune femme et se dirige dans l'atelier. Elle se sent décidément comme chez elle ici, ce qui ne manque pas de m'amuser.

— Ma chère Mary, j'ai adoré la robe couleur lie de vin que vous m'avez confectionnée pour cet hiver, et j'en aimerai une plus fleurie, mais avec une coupe aussi avantageuse pour cet été.

Tandis que je suis ma belle-mère dans l'atelier, je surprends le regard troublé de mon jeune beau-frère.

Si seulement Eleanor n'était pas déjà engagée…

CHAPITRE 13

- Roy -

Mère a accepté de lancer une invitation aux Sinclair mère et fille, afin de travailler sur la confection de leurs photomontages. Je trouverai bien un moyen d'en savoir un peu plus sur ce qui pousse Eleanor à quitter le sol anglais, et les raisons pour lesquelles cela reste manifestement caché à ses parents.

En dehors de ma curiosité pour les projets de celle-ci et du plaisir de travailler sur des clichés, je pense que nous allons passer des moments agréables à écouter nos mères respectives nous raconter les bêtises communes de notre petite enfance. Les mères adorent faire ce genre de choses !

D'ailleurs, hier soir, Mère a passé du temps avec moi, dans notre patio, me racontant nos frasques à Brewster et moi-même, alors que nous marchions à peine. Selon elle, Eleanor n'était pas en reste non plus !

— Roy !

Voilà Pearl. Elle sait que nous allons avoir de la visite et elle attend avec impatience l'arrivée de nos invitées. Elle aussi fait des montages, dans un album que Virginia lui a offert. Celui-ci est recouvert de fleurs séchées qu'elle a disposées à sa façon, comme une jeune enfant, qui privilégie l'accumulation à l'esthétique. Pour autant, elle se montre opiniâtre et appliquée dans ses travaux.

— Regarde, Roy. Francis, tu as vu ? Il est sur la fleur.

— Oui, je vois ça.

Elle a incrusté avec précision le visage de notre jeune neveu dans le calice d'une tulipe.

— Et Charles, où est-il ?

— Tu cherches !

Et elle éclate de rire. Et là, je dois avouer que je ne le trouve pas.

— Tu ne l'as pas encore mis, c'est ça ?

— Si si, Pearl a mis Charles aussi. Charles bébé.

— Charles bébé ! Voyons... Non, je ne trouve rien. Allez, montre-moi, ma belle. Je donne ma langue au chat.

Elle tape des mains, puis saute sur l'album et pointe du doigt le coffre à jouets de notre enfance. Je me penche alors et me rends compte que le couvercle est en partie découpé. Lorsqu'on le soulève, apparaît alors un *bébé Charles* souriant.

— Eh bien, Pearl, bravo !

Elle a parfois des idées très subtiles, auxquelles nul ne s'attend. La

Pearl d'aujourd'hui est décidément bien surprenante.

— Tu as montré à Mère ?

— Non, pas encore ! Vais voir maman !

Et elle part en courant, serrant contre elle son album du plus fort qu'elle peut.

La cloche sonne à ce moment-là, et lorsque j'arrive dans le hall, notre majordome a déjà fait entrer nos invitées.

Madame Sinclair me gratifie d'un immense sourire tout en me détaillant de la tête aux pieds.

— Comme il est loin le temps où vous faisiez bisquer notre nurse !

— Je pense que j'en serais encore capable, Madame ! dis-je alors qu'elle prend ma main entre les deux siennes.

— Je n'en doute pas un instant !

Mère arrive et accapare alors toute l'attention de son amie. J'en profite pour glisser un regard vers Eleanor. Elle est vraiment jolie !

Elle me regarde et rougit, puis baisse les yeux vers le sol. Pearl nous interrompt, en mettant son album sous le nez d'Eleanor, qui lui sourit et se montre attentive à ses paroles.

Nous passons ensuite deux bonnes heures autour des explications que je leur apporte à propos des techniques de la photographie, et de la façon dont je pourrais ensuite faire un cliché des montages, pour obtenir une nouvelle photographie.

Cela les enchante et je me retrouve avec plusieurs commandes qui vont dans ce sens.

— Savez-vous ma chère, dit Mère, que certains hommes n'hésitent pas à utiliser ces montages pour déclarer leur flamme à une femme, et même pour leur donner un rendez-vous ?

— On m'a dit cela, oui. Je préfère ne pas y penser...

— Vous avez raison, tant de choses sont détournées de leur usage premier pour répondre aux envies de certains.

— Mais dites-moi, les fleurs qui se trouvent sur l'album de votre Pearl viennent-elles de votre jardin ?

— Absolument ! Voulez-vous que nous allions l'arpenter ? Cela nous fera digérer les délicieux petits fours de notre cuisinière.

— Avec plaisir !

Les deux femmes se tournent vers Eleanor et moi.

— Pouvons-nous vous confier Pearl, jeunes gens ?

— Avec plaisir, Mère, répond Eleanor.

Les deux femmes se dirigent déjà vers la porte-fenêtre qui mène au jardin.

— En plein Londres ! Comment faites-vous pour avoir un tel jardin ?

— Je me suis laissé dire que vous-même avez un jardin d'hiver et

une serre qui font des jaloux.

— Il est vrai que c'est un grand plaisir de pouvoir s'y ressourcer.

— Vous y auriez des orchidées, c'est bien cela ?

— Tout à fait ! Vous me ferez le plaisir de venir les voir, bien sûr ?

— Sans hésitation !

Eleanor et moi les regardons s'éloigner alors que leurs papotages s'éteignent peu à peu.

— Se sont-elles toujours aussi bien entendues ? me demande Eleanor.

— Il semblerait, oui.

Nous gardons le silence et posons nos regards sur Pearl, installée dans un fauteuil confortable. Elle commence à piquer du nez. Encore quelques secondes et il émane d'elle de légers ronflements.

Eleanor pouffe et met sa main devant sa bouche pour barrer la route à un éclat de rire.

— Elle ne manque pas d'énergie, mais sombre dans le sommeil tout aussi facilement, dirait-on.

— C'est vrai.

Cette fois-ci, c'est un silence gêné qui s'immisce entre nous, qu'Eleanor rompt la première, à ma grande surprise.

— Vous me semblez être un homme de confiance. Dites-moi si je me trompe.

— Je pense que vous ne vous trompez pas.

— Alors je vais vous expliquer.

— Expliquer quoi ?

— Vous le savez très bien. Ce que je faisais chez monsieur Dickens.

— Oh ! Alors, je vous écoute.

— Eh bien voilà. Père et Mère, pour arranger leurs affaires, ont décidé d'accepter la demande en mariage d'un homme fortuné qui a trois fois mon âge ! Il peut fort bien être un homme adorable, ou tout l'inverse. En fait, je le connais à peine.

Elle s'arrête un instant, visiblement très émue, puis elle poursuit.

— Pour le cas où il serait un mauvais homme, comme certaines rumeurs semblent vouloir le montrer, je veux être prête à partir au loin, car ce serait alors la seule solution pour échapper à ce mariage. Pour cela, je suis aidée par monsieur Dickens, entre autres. Un contact en Amérique, des photographies à lui envoyer, un nouveau nom, un faux certificat de naissance et un billet sur un paquebot transatlantique, en deuxième classe.

— Pourquoi sur le deuxième pont ?

— Parce que les premier et deuxième ponts permettent d'accéder directement au sol américain.

— Oh !

— Et quand on vient du troisième et du quatrième, on est mis en quarantaine et il faut parfois attendre des semaines avant de rentrer pour de bon en Amérique[10]. Et c'est bien dommage, car ce sont les ponts les plus discrets.

— Je vois que vous avez tout préparé.

— C'est vrai. Mais avant tout, je voudrais pouvoir rester sur ma terre natale, près des miens. Ma famille est tout pour moi. Sans parler des liens entre jumeaux... J'ai préparé mon départ en prévision de la plus mauvaise hypothèse. J'attends d'avoir fait connaissance avec celui à qui je suis promise, au cours du dîner qui est prévu pour demain soir, chez nous. Je l'ai déjà vu au bal où j'ai été présentée à la cour, mais ce fut bien bref.

— Je vois... Vous voulez réunir toutes les informations pour prendre votre décision, mais vous êtes surtout très déterminée.

— Oui, déterminée à avoir une vie heureuse.

J'avoue que j'admire chaque facette de cette jeune femme que je découvre.

— Et votre frère ? Est-il au courant de vos projets ?

— Pas le moins du monde. Je ne veux pas qu'il se fasse du souci.

Je hoche la tête.

— Puis-je vous aider à quoi que ce soit ?

— Oui. En vous taisant sur tout cela.

— Cela va de soi ! dis-je.

— Ou en me trouvant un mari plus jeune ! ajoute-t-elle dans un éclat de rire. Mais attention, il faudra qu'il soit en mesure d'aider l'entreprise de mon père.

Il n'y a plus grand-chose à ajouter. Nous gardons le silence et nous contentons de regarder dormir Pearl. Elle marmonne dans son sommeil, tout en serrant son album contre elle comme elle le ferait d'une peluche.

De mon côté, je ressens bien qu'Eleanor est à cent lieues de ce que peut être la jeune Abigaël Price. J'ai toujours ressenti le plus complet désintérêt pour les jeunes filles de mon âge : trop superficielles, sans passion avérée, obéissantes, transparentes, sans personnalité. Je me suis toujours tenu à distance de ces jeunes femmes jolies et élégantes comme des poupées de porcelaine. Et ici en Angleterre, elles sont légion ! Bien plus encore qu'en Amérique, a priori, où les femmes commencent à prendre de plus en plus d'importance dans la société.

Eleanor, elle au moins a du caractère. Être avec elle et discuter, c'est comme être d'égal à égale.

La cloche d'entrée retentit ! Qui arrive à cette heure-ci ? Et Mère qui est perdue dans sa jungle londonienne !

Je vais m'enquérir de l'identité du nouveau venu, à qui le

majordome a ouvert la porte. Eleanor est sur mes pas.

Je ne reconnais aucun des deux hommes qui se tiennent devant moi. Eleanor se précipite alors dans les bras du plus jeune et se saisit de la main de l'homme plus âgé.

— Brewster ! Père ! Mais... que faites-vous là ?

— C'est une surprise, ma fille. Lady Wentworth a proposé que nous soupions tous ensemble, comme au bon vieux temps, lorsque vous étiez enfants.

— Eh bien, dit-elle en se tournant vers moi, voici Roy. Les autres membres de la famille sont... un peu partout dans la maison, ou absents...

Décidément, cette jeune fille est un vrai rayon de soleil !

— Il est vrai que nous arrivons un peu en avance, dit Lord Sinclair. J'ai fait l'erreur de prêter l'oreille à l'impatience de mon fils. Vous m'en voyez désolé.

— Rassurez-vous, dis-je, Père ne va pas tarder et je pense que Mère va écourter sa visite chirurgicale du jardin. Elle a forcément entendu la cloche.

Les voix qui se précisent dans mon dos me confirment que j'ai raison.

— Nous avons trouvé notre Pearl endormie en revenant du jardin, clame ma mère.

— Oui, complète Lady Sinclair, et elle dort toujours !

Eleanor et moi nous regardons et aussitôt un sourire de connivence éclaire nos deux visages. Puis nous assistons aux retrouvailles de ces adultes que sont nos parents et qui semblent si bien s'entendre.

Au milieu de ces effusions qui ne font que redoubler lorsque Père arrive, je me demande de plus en plus comment éviter à Eleanor de quitter les siens, sans pour autant convoler avec un homme qui lui déplairait.

CHAPITRE 14

- Margaret Sinclair -

Le repas de ce soir se déroule en toute simplicité et c'est très bien ainsi.

Avant de passer à table, Bannister et Walter Wentworth n'en finissent plus de parler affaires et d'échanger à propos de leurs expériences respectives. Ils y vont fort tout de même ! Les verres de whisky s'enchaînent et je vois Brewster et Roy s'essayer à suivre leurs pères. Fort heureusement, *ce que femme veut*... Édith et moi-même avons pu les arrêter dans leur élan avant qu'ils ne soient en piètre état.

Et puis, la sympathique cuisinière de mes amis a su d'un grattement de gorge conduire ces messieurs vers la table. Pas tout à fait en ligne droite, mais il n'y avait que quelques mètres à tenir.

— Vous avez vu, Mère ? me dit mon fils dans le creux de l'oreille. Ils *tirent des bords*. Comme quoi, la pratique de la navigation peut servir en toutes circonstances !

— Brewster ! Seriez-vous vous aussi sous l'emprise de l'alcool ?

— Juste ce qu'il faut, Mère.

Édith indique à chacun sa place.

— J'ai revu mon plan de table, dit-elle. Ces deux messieurs seront côte à côte, au bout. Vous et moi, ma chère, nous serons face à face, en milieu de table. Suffisamment loin pour ne pas être noyées sous le flot de leurs paroles enfiévrées et assez près pour les avoir à l'œil.

— Et nos enfants ?

— À l'autre extrémité de la tablée. Ils pourront refaire connaissance et se raconter leurs petits secrets sans que nos oreilles les entendent.

— Parfait !

— Pearl ira se coucher un peu plus tôt.

— Oh ! Mais elle ne nous gêne absolument pas !

— Je le sais bien. Mais elle se fatigue vite et a besoin de beaucoup de sommeil. Encore plus quand elle ressent des émotions vives. Et la joie en fait partie !

— Je vois.

Nous avons à l'œil nos deux maris et surtout, Édith est allée faire un tour en cuisine, afin que le majordome ne soit pas trop généreux en vin avec eux.

Jeunes mariées, nous nous entendions vraiment bien, et ce jour-là nous retrouvons en quelques heures une foule de points communs.

Pour ma part, je garde mes sens en éveil afin de suivre autant que

possible ce qu'il se passe du côté des jeunes gens.

Brewster et Roy échangent comme s'ils ne s'étaient jamais perdus de vue. Je les trouve tous deux toujours aussi taquins et si semblables dans leurs blagues et leurs jeux de mots.

Eleanor ne perd pas une miette de ce qui se dit. Je n'ai pas vu un seul instant son sourire quitter ses traits. C'est avec un plaisir qui me serre le cœur que je vois revenir ses charmantes fossettes, qui ornaient ses joues en permanence dans son enfance.

Roy la fait éclater de rire à plusieurs reprises, elle s'en tient les côtes tellement elle rit et finit par manquer d'air.

Pearl n'est pas en reste, et même si elle ne comprend pas toutes les finesses des jeux de mots, elle exulte à chaque éclat de rire de l'un ou de l'autre.

— Maggy ? Je vais m'occuper du coucher de Pearl. Voulez-vous m'accompagner ?

— Je ne veux pas vous gêner.

— Ne vous inquiétez pas, elle vous apprécie beaucoup et cela lui fera du bien de partager des moments avec d'autres personnes que le cercle familial. Elle est déjà dans sa chambre et apprêtée pour la nuit.

— Dans ce cas...

Leur petite Pearl restera une jeune enfant pour toujours. Elle me demande de feuilleter avec elle son album de photocollages, ce que je fais volontiers. Elle câline en même temps sa poupée de chiffons, après l'avoir brossée pour la nuit. Elle finit par s'endormir sans que je m'en rende compte.

Lorsque nous revenons dans le salon, où les jeunes se sont installés, je vois mon Eleanor qui n'a d'yeux que pour Roy. Celui-ci raconte des anecdotes à propos de ses études. Elle rit, sourit, pose des questions, renchérit. Je vois qu'elle est vraiment épanouie avec des personnes de son âge, je la trouve lumineuse...

— Vous êtes pensive, Maggy, me demande Édith. Rien de grave j'espère ?

— Non, au contraire ! Je me disais que nos enfants sont vraiment beaux et épanouis.

— Vous avez raison, nous avons bien œuvré !

Je dois finalement sortir un peu mes griffes, afin que nous rendions à nos hôtes adorables leur quiétude familiale. Je commence par mon Bannister, que j'attrape par la manche, sitôt terminé son énième cigare.

— Mon ami, sauriez-vous par le plus grand des hasards où se trouvent nos enfants ?

— Pas le moins du monde, très chère.

— Et cela semble terriblement vous chagriner.

Il se tourne vers Walter, lui demandant tacitement son aide. Ce dernier sort de son fauteuil.

— Suivez-moi, je les ai vus partir vers la jungle de ma femme.

En allant vers la porte-fenêtre, nous croisons Brewster qui vient chercher un verre d'eau pour sa sœur.

— Il y a un problème ? demande Édith.

— Ely a fait un de ces légers malaises dont elle a le secret, avoue Brewster. À force d'exploser de rire aux blagues de Roy, elle a fini par manquer d'air et a eu un étourdissement.

Je me précipite et trouve mon Eleanor allongée sur une balancelle, Roy à son chevet, lui tapotant le front d'un mouchoir qu'il a trempé à la pompe du jardin.

— Mon enfant !

— Mère, tout va bien. Je sens déjà les forces me revenir.

Édith vient à mes côtés. Elle s'inquiète pour ma fille et pour moi.

— Cela lui arrive souvent ?

— Elle se nourrit mal ! Elle mange du bout des lèvres, semble ne trouver de goût à rien.

— Pourtant ce soir elle a fait honneur à nos plats !

— Oui ! J'en étais la première étonnée !

— Des soucis dans sa vie ?

— Ma chère Édith, vous l'avez compris, la situation est très difficile et à plusieurs titres.

Nous nous éloignons afin de conserver la discrétion de nos échanges.

— Ma chère Édith, nous avons pris la décision d'accepter la demande en mariage de Lord Kingsley, pour notre fille. Nous n'avons pas d'autre choix.

— Lord Kingsley ? Serait-ce le neveu de celui que je connais ?

— Oh non ! Il s'agit de Lord Kingsley lui-même, il n'a aucun héritier de son premier lit.

— Mais, Maggy, il est âgé d'au moins cinquante-cinq ans !

— Plus près de soixante, en fait.

— Et qu'en dit votre charmante Eleanor ?

— Elle ne dit rien. Et puis, pour son âge, il est terriblement gaillard ; il monte à cheval tous les jours ! Et il pratique même quotidiennement le golf ou l'aviron. Ce qui n'est pas le cas de nombre de jeunes gens !

— Certes... Mais... et pour les relations intimes, ma chère ?

— Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il saura rendre ma fille heureuse !

— Tout de même...

— Bannister ne tarit pas d'éloges sur la grande valeur de cet

homme. Et puis, lorsque mon mari prend une décision, je ne peux que le suivre. Il a sacrifié tant de choses pour nous !

— Mais il aura pour gendre un homme plus âgé que lui...

Je baisse un peu la tête. Il est vrai que je ne voyais pas les choses ainsi, avant la remarque de ma chère Édith.

— Lorsque nous avons parlé de la nécessité de ce mariage avec Eleanor, elle n'a eu aucune réaction particulière. Et puis, jamais elle n'oserait s'opposer à son père.

— En êtes-vous bien certaine ?

— Elle déteste le chagriner. Elle ne supporte pas de le voir triste ou soucieux.

— Eh bien, dans ce cas...

— Et puis, d'après Bannister, nous sommes dans une situation financière vraiment difficile.

Je vois bien que mon amie m'observe et je ne peux discerner la nature de ses sentiments, sans doute de la peine, mais peut-être aussi de la réprobation. Il est vrai qu'en général je suis toujours mon mari dans ses décisions, parfois sans même essayer de me faire mon propre avis.

Quant à mes enfants, ce sont mes deux trésors et je ne pense qu'à une chose pour eux : les voir à l'abri du besoin.

Nous finissons par prendre congé de nos hôtes.

Moins de trente minutes plus tard, nous sommes de retour chez nous et mes enfants vont rapidement se coucher. Dans quelques instants, j'irai voir si Eleanor va bien. Mais avant cela, je demande à Bannister de me rejoindre dans notre jardin d'hiver. Lorsqu'il me retrouve, je suis déconfite.

— Qu'y a-t-il ma douce ? Vous semblez effrayée !

Je me blottis dans ses bras et ne peux retenir mes larmes.

— Mon époux, mon cher époux ! N'avons-nous pas mis nos enfants au monde pour qu'ils soient heureux ?

— Bien évidemment ! Mais enfin, de quoi avez-vous peur ?

— Notre Eleanor ! Notre chère petite ! Si douce, si joyeuse, si pétillante. J'ai pu voir ce soir combien elle est à sa place parmi ceux de son âge. Dites-moi, mon cher, que nous ne faisons pas une erreur en la promettant à Lord Kingsley.

Mais mon époux reste silencieux.

— Me répondrez-vous pour finir ?

— Je ne sais pas, Maggy, je ne sais plus. Laissons le temps au temps et nous verrons alors ce qui nous semble le plus juste.

— Je vous fais confiance, vous le savez.

— Je le sais, mais je sais aussi que je ne vois guère d'autre opportunité pour faire sortir mon entreprise de ce mauvais pas.

— N'évoquiez-vous pas des opportunités de développement avec votre ami, ce soir ?

— Absolument. Mais je crains que ce ne soit pas pour le court terme. Et puis, rien n'est sûr.

— Je comprends, mon cher, je comprends...

Ce soir-là, en allant me coucher, je passe par la chambre de ma fille. Elle dort du sommeil du juste et un sourire tout en douceur habille son visage d'ange.

Comme elle est belle !

CHAPITRE 15

- Edith Wentworth -

Assise derrière ma coiffeuse, je retire lentement mes boucles d'oreilles en diamants. Walter me les a offertes pour mon anniversaire, je sais qu'elles valent une fortune. J'ai bien observé Margaret ce soir, ainsi que Bannister et leurs enfants. Une vague de tristesse me submerge, je connais l'orgueil de Bannister, et jamais je ne me permettrais d'aborder le sujet avec Margaret, mais leurs problèmes d'argent me semblent évidents.

Les hommes portaient des vêtements usés tandis que la mère et la fille avaient manifestement recyclé leur robe, en en modifiant la coupe et en les accessoirisant différemment. Virginia saurait me confirmer cela, mais je crois ne pas me tromper, malheureusement.

En ma qualité de marraine d'Eleanor, j'ai insisté pour offrir à ma filleule une nouvelle robe qui serait confectionnée par le meilleur atelier de couture de tout Londres, et je m'en félicite. Il me semble que les actuels problèmes d'argent de mes amis les auraient mis dans l'embarras, ils n'auraient probablement pu s'autoriser une telle dépense.

Mais, quelles que soient ces difficultés financières justifient-elles leur projet insensé de marier leur adorable fille à ce vieil homme pervers qu'est Kingsley ? Je frissonne de dégoût en imaginant cette enfant avec ce… les mots me manquent pour exprimer la répugnance qu'il m'inspire. Mon Dieu, que puis-je faire pour empêcher une telle ignominie ?

Eleanor est tellement jolie, tellement fraîche, elle est si gentille… entre les mains de Kingsley, son sort serait effroyable.

— Que vous arrive-t-il ma douce ? me demande mon mari. Vous tremblez ?

Il est entré dans ma chambre sans que je l'entende. Il se poste derrière moi, pose ses mains chaudes sur mes épaules et me regarde intensément dans le miroir de ma coiffeuse.

— Êtes-vous souffrante ? poursuit-il en fronçant les sourcils.

— Oh, Walter ! Je suis malade de dégoût…

— Mais enfin, pourquoi ? N'avons-nous pas passé une soirée formidable avec nos vieux amis ? Je vous ai pourtant vue vous amuser grandement !

— Walter, avez-vous parlé avec Bannister de sa situation financière ?

Mon mari s'éloigne et va s'assoir dans le fauteuil en tissu fleuri, près

de ma coiffeuse.

— Ce genre de choses ne concerne pas les femmes, vous le savez bien, ma douce.

— Quand il s'agit de l'avenir de nos enfants, les femmes devraient être mises dans la confidence.

— Que voulez-vous dire enfin ?

— Je pense que les Sinclair sont dans une très très mauvaise situation financière, en raison d'investissements hasardeux qu'ils ont faits en Amérique.

Je regarde mon mari, attendant une confirmation de sa part, mais il se contente de m'observer en penchant doucement la tête de côté.

— N'avez-vous pas remarqué la qualité de leurs vêtements ?

— Je n'ai rien remarqué, les Sinclair m'ont tous semblés élégants.

— Bien sûr, mais la veste de Bannister, ainsi que celle de Brewster, étaient élimées aux poignets et aux coudes.

— Ils viennent directement de leur Club, ils n'auront sans doute pas pensé à rentrer chez eux pour se changer.

— Walter, cessez de me contredire. Connaissez-vous oui ou non l'étendue de leur problème ?

Mon mari soupire et se lève, il s'approche de la fenêtre et soulève un pan de rideau. La nuit est complète et le jardin est plongé dans une obscurité totale. Il se retourne enfin vers moi, le visage inquiet.

— Vous avez tout à fait raison, ma chère. Sinclair a investi une somme énorme pour lancer dans la région de Boston une entreprise de filature. Il avait le projet d'importer au Royaume-Uni du coton issu des plantations du sud de l'Amérique. Malheureusement, l'usine et les deux entrepôts ont pris feu. Tout a brûlé, et Sinclair a perdu une somme considérable en quelques heures.

— Mon Dieu…il avait investi toute leur fortune ?

— Non, il avait reçu un financement très important d'un investisseur anglais, en plus de sa propre part. Il a toutes les peines du monde à honorer ses créances. S'il devait tout rembourser en une fois, il serait ruiné.

— Ce créancier, ne serait-ce pas Lord Kingsley ?

Mon mari me lance un regard surpris.

— Comment savez-vous cela ? C'est Margaret qui vous l'a dit ? Je pensais qu'elle n'en savait rien.

— Nous n'avons pas parlé de cela. Mais voilà qui expliquerait le projet insensé de marier Eleanor à Lord Kingsley.

Walter me regarde les yeux ronds.

— Que dites-vous ? Eleanor et Kingsley? C'est impossible !

— Vous ne savez donc pas que les Sinclair ont en projet d'unir leur fille à ce dépravé ?

— Non, je l'ignorais. Sinclair a fait allusion à une solution qu'il

aurait trouvée pour éviter la faillite, mais nous n'avons pas eu l'occasion d'en discuter. Je dois absolument l'avertir du danger d'une telle option.

— C'est plus qu'une option, mon ami. Ils reçoivent Kingsley demain soir à souper, et ont déjà pris contact avec Maître Bellamy pour régler les modalités du mariage.

— Je crains que leur décision ne soit définitive en ce cas.

— Oh, Walter ! Nous ne pouvons pas rester sans rien faire ! Ne pouvez-vous pas l'aider, financièrement ?

— Cela ne serait pas suffisant. Leurs pertes sont considérables, et il ne s'agirait pas d'investir, mais de donner cet argent sans espoir de retour. Je vais toutefois en discuter avec Sinclair. Il doit pouvoir trouver un arrangement avec Kingsley.

— Autre que celui de lui livrer sa fille, dis-je en soupirant.

Walter se penche alors vers moi et me dépose un tendre baiser dans le cou.

— J'ai toujours aimé votre humanisme et vos emportements devant les injustices. Je suis étonné que vous ne soyez pas parmi ces femmes qui réclament le droit de vote.

— Et qui vous dit que je n'en fais pas partie ?

Walter se redresse brusquement et m'observe dans le miroir, puis sourit.

— Vous en seriez tout à fait capable. Mais toutes les femmes ne sont pas à votre image, et bien peu comprennent les subtilités de l'action politique. Voter nécessite de comprendre et …

— Tant que les hommes considèreront les femmes comme des êtres sans cervelle, dont ils peuvent disposer à leur guise, ce monde ira de mal en pis. Mais là n'est pas la question, dis-je soudain agacée. Vous avez sans doute remarqué que Roy portait une attention particulière à Eleanor.

— Cette jeune femme est fort jolie, cela n'a rien d'étonnant.

— Dès qu'il connaîtra le projet de mariage entre Eleanor et Kingsley, je crains que son impulsivité ne le conduise à faire quelque bêtise.

— Une bêtise ? À quoi songez-vous ?

— Je ne sais pas, j'ignore qu'elle est la profondeur de ses sentiments pour Eleanor. Mais il est tout à fait capable de tout faire pour empêcher cette union.

— Vous avez sans doute raison. Mais que faire ? me demande Walter.

— Je crains que nous ne puissions rien faire pour le moment. Si ce n'est surveiller notre fils.

— Je vais essayer de faire entendre raison à Sinclair. Ne connaît-il pas l'homme à qui il veut livrer sa fille ?

— Eleanor n'est pas notre fille, mais nous la connaissons depuis sa petite enfance, et je ne peux me résoudre à ce qu'elle soit entre les mains d'une telle brute sans réagir. Je vous en prie mon ami, vous devez raisonner son père.

— Mais quelle autre solution puis-je lui proposer ? Il faut pourtant bien trouver autre chose qui puisse le sortir de ses difficultés ! Margaret ne peut-elle pas s'opposer à ce mariage ?

— Je crains que non, mais peut-être ne connaît-elle pas la réputation de Kingsley ? Nous devons leur faire entendre raison avant qu'il ne soit trop tard.

CHAPITRE 16

- Eleanor Sinclair -

La soirée a été délicieuse, j'ai pu oublier pour quelques heures le sombre destin qui m'est promis.

— Tu as l'air bien gaie, sœurette, me glisse Brewster alors que le cabriolet des Wentworth nous ramène chez nous. Ça me fait plaisir de te voir enfin sourire.

— N'as-tu pas passé toi aussi une excellente soirée ?

— Si, bien sûr, et j'ai retrouvé avec un immense bonheur mon meilleur ami d'enfance. Roy est resté tel que dans mes souvenirs.

— C'est un garçon très drôle, cela ne m'étonne pas que vous soyez encore aujourd'hui de bons amis.

J'observe mes parents qui, assis face à nous, gardent le silence tout le long du trajet. Sans doute pensent-ils au projet de mariage qu'ils me réservent.

Le trajet est court et silencieux. Même mon frère semble s'enfermer dans un silence pesant.

Je suis soulagée de me retrouver dans ma chambre. Betty me rejoint et délace mon corset, je respire enfin normalement.

— Mademoiselle a encore eu un malaise lors de la soirée ? me demande-t-elle.

— Oui, comment le sais-tu ?

— Votre mère s'en est inquiétée auprès de Dorsey.

Me revient alors en mémoire la phrase de Virginia lors de l'essayage. *Rien n'échappe aux femmes de chambre*. Et la femme de chambre de ma mère semble savoir beaucoup de choses.

— Et que se dit-il à l'office ?

Betty ne répond pas, je me tourne vers elle et répète ma question en la regardant dans les yeux.

— Que dit-on à l'office ?

— Eh bien, tout le monde est inquiet à propos du projet de mariage de Mademoiselle.

— Pourquoi sont-ils inquiets ?

— Parce que vous allez épouser un homme beaucoup plus âgé que vous…

— Cela n'est pas rare, malheureusement.

—Non, mais dans votre cas, l'écart d'âge est anormal.

—Et que dit-on encore ?

Betty me regarde dans le miroir, et je la vois hésiter.

—Betty ? Que dit-on encore ?

— Sawyer dit que le Duc serait un dépravé.

— Dépravé ? Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas trop Mademoiselle, mais c'est le majordome qui a utilisé ce mot, et tout le monde semblait d'accord et très inquiet.

— Très bien, merci, Betty, je vais me débrouiller pour la suite.

J'ai hâte de me retrouver seule pour réfléchir. Pourquoi dit-on que Lord Kingsley est un dépravé ? J'ignore ce que cela veut dire exactement, et les conséquences que ce trait de caractère aura sur notre mariage…*notre mariage*…cette expression me donne des frissons d'angoisse.

Alors que je m'apprête à me coucher, trois coups résonnent doucement à ma porte et la tête de Brewster apparaît dans l'embrasure.

— Pas encore couchée ? On peut discuter un peu ?

— Oui, bien sûr, viens donc ici !

Mon frère entre avec deux tasses de lait fumant.

— Lait et miel, comme tu l'aimes, sœurette.

Il dépose le breuvage sur ma table de nuit et s'installe au bout de mon lit.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Bien, dis-je en prenant ma tasse de lait et en lui tendant la sienne. Tu sembles beaucoup t'inquiéter pour moi, toi aussi.

— Comment ça, *toi aussi*.

— Betty m'a dit qu'à l'office, les domestiques étaient inquiets à propos de mon mariage prochain.

— Et toi ? Qu'en penses-tu ?

Brewster est mon frère jumeau, nous nous adorons, mais nos caractères sont tellement différents, et il est un homme. Peut-il comprendre mes craintes ? Depuis son départ au collège, puis à l'université, nos relations se sont beaucoup distendues. Mais il est là, comme lorsque nous étions enfants, et semble sincèrement s'intéresser à ce que je vais devenir.

— J'ai peur d'épouser un homme qui est plus vieux que Papa, et qui a la réputation d'être plutôt violent. Mais peut-être sera-t-il plus gentil avec moi.

Brewster me regarde intensément, et je vois ses mains trembler.

— J'ai bien peur que son comportement ne change pas après votre mariage.

— Dis-moi, que veut dire être *dépravé* ?

Mon frère fronce les sourcils.

— Où as-tu entendu cela ?

— Toujours à l'office. Sawyer a dit que le Duc est dépravé.

— Cela veut dire que les mœurs de cet homme sont mauvaises. Notre majordome en sait certainement beaucoup sur les turpitudes de

Lord Kingsley. Les domestiques parlent souvent entre eux de leurs maîtres, et tout finit par se savoir.

— Je n'ai pas envie d'épouser un homme dépravé !

Mon frère sourit gentiment.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te l'éviter, sœurette.

Il se redresse soudain et repose sa tasse de lait, qu'il a bue d'un trait.

— Comment trouves-tu mon ami Roy ?

Je sens mes joues me brûler et tente de dissimuler mon trouble derrière ma tasse.

— À la bonne heure ! s'amuse Brewster. Voilà une émotion saine et normale ! Mon diable d'ami s'est souvent senti troublé par tes questions ou tes remarques, tu l'amuses beaucoup, et je pense que cet intérêt pourrait déboucher sur une relation bien plus convenable pour toi. Et toi ? Le trouves-tu à ton goût ?

— Il est amusant, très amusant même. Et c'est un garçon plutôt agréable à regarder. Mais es-tu sûr qu'il ne soit pas lui aussi un dépravé ? dis-je en souriant.

Mon frère éclate de rire et vient déposer un baiser sur mon front.

— Soit tranquille, sœurette, je ne laisserai aucun dépravé t'approcher.

Quand Brewster quitte ma chambre, je me sens étrangement rassurée. Beaucoup de personnes semblent se soucier de moi et craindre ce qui se prépare. Je me sens moins seule et je m'enfonce dans mes draps.

La lune est pleine et éclaire ma chambre de ses rayons lumineux. Le sommeil tarde à venir, mais contrairement aux nuits précédentes, pleine d'angoisse et de cauchemars, je me sens un peu excitée et presque heureuse.

Le visage de Roy flotte devant mes yeux. Son regard moqueur est souvent devenu tendre quand il se posait sur moi. Je pourrais passer des heures à l'écouter parler de Londres, de ses parcs et des photographies qu'il fait dans les lieux les plus pittoresques de la capitale.

Il a promis de nous emmener Brewster et moi, pour découvrir les recoins cachés et magiques de Londres. Il rêve de partir photographier Paris, c'est un projet qu'il prépare de longue date. Comme j'aimerais partir avec lui…

Je revois ses longues et belles mains qui tapotaient nerveusement sur la table de la salle à manger, et le trouble qui m'a saisie quand nos regards se sont croisés. Nous n'avons baissé les yeux ni l'un, ni l'autre. Une chaleur inconnue m'a enveloppée, j'ai presque l'impression de la ressentir encore.

Je n'ai enfin trouvé le sommeil qu'après plusieurs heures, rassasiée

d’images et de sensations qui m’ont poursuivie dans mes rêves.

Roy Wentworth, Roy…

Je m’endors en prononçant son prénom…

CHAPITRE 17

- Édith -

Il n'est que neuf heures et je me sens épuisée. J'ai très peu dormi cette nuit, et Walter aussi.

Par souci de convention, nous avons chacun notre chambre, elles communiquent par son dressing, mais nous dormons toutes les nuits ensemble.

Très agitée, j'ai perturbé le sommeil de mon mari qui est malgré cela, resté auprès de moi.

Ce matin, nous prenons notre petit déjeuner ensemble avant qu'il ne parte passer la journée à son Club. Ses traits sont tirés et je m'en veux de lui avoir imposé une nuit aussi courte.

— Je vous en prie, ma douce, cessez de vous tracasser comme vous le faites pour votre filleule.

— Ne feriez-vous pas de même, mon ami, si les projets de votre frère concernant votre nièce Dorothy étaient aussi terribles ?

— Je comprends votre angoisse et je la partage, ma chérie. J'ai moi aussi beaucoup d'affection pour la petite Eleanor. Je vous promets de faire mon possible pour que ce mariage n'ait pas lieu.

— Auriez-vous trouvé une solution pour cela ?

— Je ne peux pas encore vous en parler, je dois vérifier quelques éléments. Et peut-être Bannister pourra-t-il convaincre Kingsley de renoncer à son projet de mariage quand il le recevra ce soir. Je le retrouve au Club ce midi, je lui parlerai.

— Si seulement vous pouviez le ramener à la raison… Vous savez comme moi, à quelles extrémités cet homme abominable a poussé sa première épouse !

— Je sais, ma chérie. Je vais tout raconter à Sinclair. Il n'est pas père à livrer sa fille à ce monstre en sachant cela.

— Je vous fais confiance mon ami. Je ne pourrais plus me regarder dans un miroir si nous ne faisions pas tout ce qui est en notre pouvoir pour empêcher cela.

Je reste avec Pearl, à qui j'ai promis de l'aider pour terminer ses collages. Je suis émerveillée par son imagination et son sens esthétique pour marier les couleurs.

Tandis qu'elle s'applique à découper, coller, colorier, je l'observe avec émotion. La langue tirée, elle affiche un air très sérieux et concentré. Je caresse doucement ses beaux cheveux blonds.

Longtemps je fus inquiète quant à son avenir, quand Walter et moi

ne serons plus là pour prendre soin d'elle. Mais depuis le mariage de Will et l'arrivée dans notre famille de Virginia, je sais que jamais ma petite Pearl ne sera seule. L'affection qui lie ma fille et ma belle-fille n'est pas feinte, et jamais William et Virginia ne se résoudront à faire interner ma petite Pearl dans ces abominables asiles d'aliénés.

Pearl lève soudain la tête, et affiche un grand sourire.

— C'est Ginie qui arrive !

Ma belle-fille s'affiche dans l'entrée du salon, tandis que Pearl se précipite vers elle pour se jeter dans ses bras. Elles s'embrassent et me rejoignent sur le canapé.

Will et Virginia vivent sous le même toit que nous. Leurs appartements privés occupent le deuxième étage tandis que Roy, Pearl, Walter et moi occupons le premier. Nous nous retrouvons tous dans les pièces communes au rez-de-chaussée. Nos domestiques occupent, quant à eux, l'entresol et la soupente de notre résidence. Cette cohabitation se passe très bien et me permet de profiter pleinement de mes enfants et petits-enfants.

— Vous semblez épuisée, Édith, êtes-vous souffrante ? me demande Virginia, l'air soucieux.

— Je suis très inquiète.

Virginia prend place près de moi, et saisit mes mains entre les siennes.

— Qu'avez-vous ma chère Édith ? Vous savez que vous pouvez vous confier à moi.

Je regarde Pearl qui a repris ses activités et ne semble plus faire attention à nous.

— Je suis affreusement inquiète pour ma filleule, Eleanor. Vous savez que ses parents prévoient d'annoncer ses fiançailles prochainement.

— Oui, et cela ne semble pas enchanter votre filleule.

— Vous l'avez remarqué ? Hier, nous avons reçu les Sinclair de façon impromptue, et avons passé un délicieux moment. Votre présence nous a manqué, ma chère !

— Vous savez que nous étions invités de longue date à un concert de musique de chambre chez Lady Cortwall. C'était sublime, vous auriez adoré.

Je souris, quel chemin parcouru depuis l'atelier de couture de Minnie Crawford !

— Mais que s'est-il passé avec les Sinclair pour que vous soyez aussi bouleversée ?

— J'ai appris une nouvelle affreuse concernant le projet de mariage d'Eleanor. Ses parents ont choisi de la marier à Lord Kingsley.

— Et c'est une mauvaise nouvelle ?

— Mon Dieu oui ! Cet homme a presque soixante ans, et mène une

vie de débauché. Il s'est comporté comme un tyran avec ses précédentes épouses. Sa première femme s'est sans doute suicidée à cause de ce qu'il lui faisait subir et je sais que sa deuxième est morte en couches, épuisée par les mauvais traitements.

— Il battait sa femme enceinte ?

— Sawyer, notre majordome, a bien connu le majordome qui servait Lord Kingsley à l'époque, et il lui a rapporté des choses affreuses, que je me refuse à vous raconter, tant je suis écœurée. Sachez toutefois que ce vieux dépravé faisait subir les pires perversions à son épouse.

— Mon Dieu ! Mais comment Monsieur Sinclair peut-il envisager de marier sa fille à un tel monstre ?

Je soupire, honteuse d'avouer que mes amis sont probablement gouvernés par l'attrait de la haute position du Duc, et par son immense fortune, eux qui connaissent actuellement une situation financière délicate.

Virginia semble accablée par ce qu'elle vient d'apprendre.

— Je dois retrouver Eleanor à l'atelier ce matin, pour lui faire essayer quelques étoffes…

— Surtout, ne lui dites rien ! Walter doit rencontrer Monsieur Sinclair ce midi à leur Club, il espère le faire changer d'avis. Inutile d'effrayer davantage cette enfant qui me semble déjà bien éprouvée. Elle a eu un léger malaise hier soir.

— Vous pouvez compter sur moi. Je prie pour que votre époux parvienne à faire changer d'avis Monsieur Sinclair.

— Cette enfant me brise le cœur. Je veux qu'elle passe une excellente journée avec vous, comme ce fut le cas hier, où je l'ai vue rire aux éclats. Ne lésinez pas sur la qualité des étoffes et de la robe. Faites lui en confectionner une seconde, si cela est possible ! Je passerai régler la note.

— Puis-je emmener Pearl avec moi ? me chuchote Virginia, prenant garde à ne pas être entendue de ma fille.

— Je préfère la garder auprès de moi aujourd'hui, elle était surexcitée hier après notre journée à l'atelier et s'est couchée plus tard que d'habitude, en raison de la présence des Sinclair hier soir. Je préfère qu'elle passe une journée au calme.

Après le départ de Virginia, je laisse ma fille sous la surveillance de sa gouvernante et m'isole pour faire mon courrier. Alors que je termine ma première lettre, je suis interrompue par Roy, dont la mine défaite m'inquiète.

— Que vous arrive-t-il mon fils ? Vous avez une tête à faire peur !

— Si j'osais, ma chère Maman, je dirais que vous non plus n'avez pas la mine de vos meilleurs jours. J'ai eu beaucoup de mal à trouver le sommeil, sans doute ai-je bu trop d'alcool avec Brewster. Et vous,

Mère ? Quelle est votre explication ?

— La pleine lune sans doute.

Roy se sert une tasse du thé que je venais de me faire apporter.

— Vous n'allez pas vous contenter de cela ! Allez donc aux cuisines pour picorer quelque chose de plus consistant. Le petit déjeuner a été débarrassé, comme de bien normal à cette heure, mais vous trouverez de quoi vous restaurer.

— Je n'ai pas très faim, ne vous inquiétez pas pour moi, ma petite Maman. Qu'avez-vous pensé de notre soirée ? Eleanor n'est-elle pas une magnifique jeune femme ?

Je fronce les sourcils.

— Ne me dites pas que vous êtes…

— Mais non ! Mais j'ai été très étonné de retrouver une jeune femme aussi charmante ! Je me souvenais d'une petite fille bougonne, nous nous chamaillions tellement quand nous étions enfants.

— Oui, je m'en souviens.

Les deux jeunes garçons ne souhaitaient pas inclure une fille dans leurs jeux, et faisaient leur possible pour l'en dissuader.

— Vous n'étiez pas très gentils avec elle à l'époque.

— Vous n'avez que sa version ! C'était un véritable garçon manqué, elle courait plus vite que Brewster et nous battait tous les deux dans les jeux d'énigmes ! Elle nous humiliait littéralement, il était vital pour notre équilibre et notre développement de mâles dominants, de ne plus l'inclure dans nos jeux.

J'observe en souriant le visage de mon fils, qui s'illumine en parlant d'Eleanor. Cela aurait été une excellente chose si les projets de ses parents n'avaient destiné Eleanor à un autre.

Pour le moment, et même si j'aurais ardemment souhaité ce rapprochement, je ne peux encourager mon fils à suivre son inclination pour cette jeune femme.

— Savez-vous où courait Virginia ce matin ? me demande Roy. Je l'ai vue partir précipitamment avec le cabriolet.

— Elle doit se rendre dans son ancien atelier de couture.

— Encore ! Mais elle y est allée hier !

— Elle doit avoir quelque chose à y faire. Votre belle-sœur est libre d'aller où bon lui semble.

— Va-t-elle y retrouver Eleanor ?

— Je l'ignore.

Je remue, mal à l'aise, et me replonge dans mon courrier.

— Vous êtes une bien piètre menteuse, ma petite Maman chérie, me chuchote mon fils en déposant un affectueux baiser sur ma joue. Vous savez où me trouver !

CHAPITRE 18

- Eleanor -

Cette nouvelle matinée avec Virginia dans son ancien atelier me ravit.

Je suis tellement heureuse de les retrouver, elle et ses amies. Je n'ai jamais connu ces réunions où seules les femmes sont présentes, cela nous donne une impression de liberté totale ! Pas besoin de faire constamment attention à notre attitude, à notre façon de manger, de boire, de rire. J'imagine que les hommes doivent éprouver la même chose quand ils se retrouvent entre eux dans leur Club, c'est sans doute pour cela qu'ils nous en interdisent l'accès.

— Je me demande s'il existe des Clubs exclusivement réservés aux femmes. Cela serait une excellente idée de les créer.

— Inutile d'aller bien loin, il vous suffit de vous poser dans les cuisines, vous n'y rencontrerez pas beaucoup d'hommes ! rétorque Rose, provoquant un nouvel éclat de rire.

— Jamais nos maris ne nous laisseront créer ce genre d'endroit et le leur interdire ! Cela serait un espace où ils ne pourraient pas nous maîtriser ou nous imposer leurs règles, ce n'est pas pour demain, renchérit une autre.

— Encore une injustice ! Eux peuvent nous interdire leur Club, mais nous, pauvres idiotes, nous devons toujours les inclure.

J'observe la jeune femme qui vient de parler. C'est une très jolie brune qui s'appelle Ann et travaille dans l'atelier depuis peu. Virginia m'a confié qu'il s'agissait d'une cousine de Mary. Elle a fui un mariage que ses parents voulaient lui imposer et Mary l'a recueillie.

C'est une jeune femme qui ne ressemble pas aux autres apprenties, elle est instruite et déclame souvent haut et fort sa colère face à la condition féminine. J'avoue comprendre sa colère et son envie de rébellion. Ce n'est pourtant pas dans mon caractère, mais les évènements récents m'ont ouvert les yeux. Je serai moi aussi la victime d'une décision prise par mon père.

— J'ai entendu dire qu'il existait un Club réservé exclusivement aux femmes, mais ce sont toutes des universitaires, je ne pense pas que nous nous y sentirions à notre aise, dit Virginia.

— Cette exception ne fait que confirmer une règle injuste, maugrée Ann.

— Très peu pour moi ! Je veux être libre de pouvoir boire mon thé comme bon me semble.

— Mon Dieu, Rose, quelle rebelle tu fais ! s'amuse Virginia.

— Quoiqu'il en soit, c'est toujours un plaisir de vous retrouver et de passer un moment à rire et plaisanter.

— Mais nous ne sommes pas un Club féminin, soupire Mary, il vous faut reprendre le travail les filles. Alors, à vos aiguilles !

C'est Virginia qui s'occupe elle-même de faire les derniers ajustements sur moi. Ma nouvelle robe prend rapidement tournure, et je la trouve magnifique. D'un bleu assez pâle, elle est rehaussée par de ravissants rubans rouges et or. La coupe souligne ma taille et ma poitrine.

L'image de Lord Kingsley s'impose alors devant mes yeux. Je revois son regard insistant, qui parcourait ma silhouette en s'attardant sur ma poitrine et ma bouche… c'était lors du bal où je l'ai rencontré pour la première fois, il m'a immédiatement mise mal à l'aise. À quoi bon faire des efforts pour plaire à ce vieil homme qui me répugne !

— Vous êtes bien soucieuse pour une jeune femme qui découvre la robe qui va faire d'elle la plus jolie du bal, me souffle Virginia.

La plus jolie du bal ! En ce moment, je préfèrerais être laide à faire peur ! Je ne veux plus voir la lueur malsaine dans les yeux de celui qui va devenir mon mari. Imaginer ses mains tordues et marquées de taches brunes se poser sur moi me dégoûte.

— Vous frissonnez ! Vous avez froid Eleanor ?

Je regarde Virginia, les yeux pleins de larmes trop longtemps contenues.

— Oh, Virginia ! Si vous saviez !

Je cache mon visage entre mes mains tandis que Virginia court fermer la porte du salon d'essayage. Elle me prend dans ses bras et caresse doucement mes cheveux.

— Je sais, ma chère petite… je sais…

Je sanglote de longues minutes, sans qu'elle ou moi ne disions un mot. Cela me soulage d'un poids qui pesait sur ma poitrine, et je finis par me relever, en reniflant.

Je lève vers elle un visage couvert de larmes.

— Vous savez donc pour mon mariage. C'est ma marraine qui vous l'a dit, évidemment…

Virginia me tend un mouchoir et essuie mes larmes avec un tissu qu'elle a préalablement humidifié avec de l'eau légèrement citronnée, qui restait dans le fond d'une carafe.

— Oui, elle se fait beaucoup de souci pour vous. Nous nous inquiétons tous pour vous.

— Si seulement vous pouviez faire changer d'avis mon père… j'aimerais tant qu'il abandonne le projet de me faire épouser Lord Kingsley.

Au bruit de tasses qui s'entrechoquent, nous relevons la tête pour

découvrir Rose, un plateau en équilibre sur une main. Livide, elle pose brusquement le plateau sur un guéridon, renversant un peu de thé qui coule alors de la théière.

— Virginia, il faut que je te parle.

Avant que Virginia ait pu répondre, un brouhaha de rire et de petits cris s'échappe de l'atelier. Je reconnais la voix de Roy, et un frisson me parcourt. Cette fois, ce n'est pas le dégoût, mais une vague d'excitation qui m'enveloppe.

J'entends les jeunes apprenties qui rient et plaisantent avec Roy tandis que Virginia et Rose m'aident à retirer l'ébauche de ma nouvelle tenue et à revêtir ma robe, qui me semble alors bien misérable.

Rose a l'air en colère et je la surprends à jeter des regards impatients à Virginia. Il me semble même qu'elle a les larmes aux yeux… J'aime beaucoup Rose dont le franc-parler et la gentillesse m'ont conquise, mais je ne la connais pas assez pour me permettre de l'interroger. Et j'ai tellement hâte de sortir du salon d'essayage pour revoir Roy.

La nuit dernière, je n'ai pensé qu'à lui, je crois même avoir rêvé de lui. Jamais je n'avais été autant troublée par un homme. Et il faut que ce soit par celui qui tirait sur mes cheveux quand nous étions enfants parce que je me moquais de lui et de sa tignasse brune trop épaisse.

— Enfin vous voilà, ma belle Eleanor !

Je me sens rougir violemment, mais il ne semble pas y prêter attention. Je l'observe tandis qu'il salue Virginia en l'embrassant sur la joue.

— Nous avons pris beaucoup de retard, Monsieur Wentworth, les apprenties doivent retourner à leurs ouvrages sans tarder, lui dit Mary, l'air un peu ennuyé.

— N'ayez crainte ma chère Mary, je suis venu pour enlever Eleanor. Nous allons faire quelques pas avec elle dans cette ruelle londonienne mal famée qu'est Jermyn Street. Et je vous le demande encore, ma jolie Mary, cessez de m'appeler *Monsieur Wentworth* : je m'appelle Roy, pour vous servir.

Mary sourit tandis qu'un léger rosissement colore ses joues.

— Virginia, me laisserez-vous accaparer mon amie d'enfance quelques minutes ? Nous resterons sagement au milieu de la rue, et j'aurai les mains derrière le dos.

Virginia jette un regard vers Rose, dont les yeux suppliants ne lui laissent pas d'autre choix que de la suivre dans la cuisine.

— Ne soyez pas trop long, je dois ramener Eleanor chez elle au plus vite.

— Il me tardait de vous revoir, Eleanor, me dit Roy tandis que nous déambulons doucement dans la rue qui borde l'atelier.

— Je suis moi aussi heureuse de vous revoir, dis-je en baissant la tête pour qu'il ne me voie pas rougir encore.

— Êtes-vous toujours d'accord pour que nous nous retrouvions à *Kensington Gardens* demain ? J'aimerais tellement faire des photographies de vous, en plus de celles de Pearl. Je vous inviterais bien chez mon ami Dickens pour faire des portraits de votre joli minois, vous connaissez son adresse n'est-ce pas ?

Je souris à cette remarque taquine.

Nous continuons à marcher en silence. Troublée, je sens l'odeur de son eau de toilette. Sa proximité me fait perdre mes moyens, je ne trouve rien d'intelligent à dire.

— Vous étiez beaucoup plus bavarde hier, reprend-il à voix basse. J'espère que mes attentions envers vous ne vous ennuient pas, vous m'en verriez chagriné.

— Non, Roy, au contraire. Vous me sortez d'une nasse d'angoisse, votre présence est comme un rayon de soleil dans le paysage bien sombre qu'est devenu mon quotidien.

Face à nous, un couple de jeunes gens déambule également. Le jeune homme s'arrête et prend soudain la main de sa compagne, qu'il porte à ses lèvres un long moment. Nous l'entendons murmurer des mots que nous ne comprenons pas. Il s'interrompt quand nous arrivons à sa hauteur et reprend sa déclaration enflammée tandis que nous nous éloignons.

C'est à cela que devrait toujours ressembler une union, deux personnes qui éprouvent de l'attirance l'une pour l'autre…

Nous continuons à marcher, je sens soudain la main de Roy effleurer la mienne. Il caresse imperceptiblement ma main, que je n'ai pas envie de retirer.

— Eleanor, je sais que vous êtes promise à un autre, mais se pourrait-il que vous n'éprouviez rien pour lui, et que vous puissiez envisager…

— Je n'éprouve que dégoût pour mon futur mari ! dis-je d'une voix sèche.

Roy ouvre de grands yeux étonnés.

— Comment pouvez-vous alors consentir à l'épouser ?

— Pensez-vous réellement que j'ai le choix ?

— Je ne vois pas ce qui pourrait vous contraindre à épouser un homme que vous êtes sûre de ne jamais aimer.

Je m'arrête et plonge mon regard dans le sien.

— Vous êtes bien naïf, Roy. Vous ne pouvez ignorer que nous autres, femmes, n'avons bien souvent pas le choix d'épouser par amour. Le mariage n'est qu'un contrat où les sentiments ne sont pas la

variante principale. L'union de votre frère avec Virginia est exceptionnelle. De même pour nos parents. Je vous souhaite sincèrement de pouvoir connaître le même bonheur.

Alors que je m'enflamme, effondrée par l'injustice qui me condamne au malheur, Roy prend doucement mes mains entre les siennes et me regarde intensément.

— Ce bonheur me sera interdit tant que celle que je veux est condamnée à en épouser un autre.

Son éternel air goguenard a disparu, son visage sérieux n'en est que plus beau. Je ne vois que ses yeux qui me scrutent, j'oublie la rue où nous déambulons, les passants qui nous croisent, pour ne voir que lui, et son regard qui se trouble. Je sens le vent chaud souffler dans mes cheveux, et les doigts de Roy qui pressent les miens. Une chaleur inconnue m'envahit.

— Eleanor, murmure-t-il en embrassant le bout de mes doigts. Je ne supporterai pas que cet homme qui vous répugne vous épouse, vous touche. Je veux être celui qui baisera vos lèvres, qui, qui caressera votre…

— *ROY !*

Je retombe sur terre, essoufflée, alanguie et me retourne vers Virginia qui nous rejoint, courant presque.

— Roy, répète-t-elle à bout de souffle. Nous devons ramener Eleanor chez elle et retrouver vos parents au plus vite.

Soulagés de ne pas être sermonnés pour notre inconduite en public, nous la regardons, étonnés.

— Mais que vous arrive-t-il, Virginia ? demande Roy inquiet.

Virginia me lance un regard apeuré.

— Nous devons absolument persuader vos parents d'abandonner votre projet de mariage.

CHAPITRE 19

- Virginia -

Le chagrin et l'angoisse d'Eleanor me brisent le cœur. Comment des parents dignes de ce nom peuvent-ils envisager de livrer leur fille à un homme aussi vieux et dont la réputation est aussi sulfureuse ?

J'espère que les rumeurs le concernant ne sont que des ragots, amplifiés et propagés par des personnes envieuses. Nous avons souvent été confrontées à ce genre de rumeurs dans l'atelier, et la plupart étaient très exagérées, voire complètement fausses. Reste que cet homme est beaucoup trop âgé pour que ce mariage ait une chance d'être harmonieux.

Tandis que je tente de calmer Eleanor qui pleure dans mes bras, je n'entends pas entrer Rose.

— Virginia, il faut que je te parle.

Le ton presque autoritaire de mon amie me surprend. Pourquoi est-elle en colère, et que s'est-il passé qui justifie son changement d'humeur ?

Peut-être est-ce la présence de Roy que j'entends dans l'atelier. Depuis qu'il s'est découvert une passion pour la photographie, il lui arrive souvent de venir à l'atelier pour photographier des couturières quand elles sont penchées sur leur ouvrage. Il aime aussi figer sur ses clichés la rue qui borde l'atelier, en demandant aux passants de prendre la pose.

Peut-être ces séances indisposent-elles Mary, et Rose qui la seconde au mieux ? Il va sans doute me falloir en parler à mon beau-frère, afin qu'il espace ses visites, ou, pour le moins, qu'il ait l'aval de Mary pour venir les perturber.

Le visage d'Eleanor s'est brusquement éclairé quand elle a entendu la voix grave de Roy. Cette attirance, dont je ne doute pas qu'elle soit réciproque, me fend le cœur. Quel avenir pour ces deux jeunes gens, quand l'une est promise à un autre ?

Rose me regarde en ouvrant grand les yeux et indique la direction de la cuisine.

Bien qu'il eût été préférable que je les accompagne, je laisse Roy et Eleanor partir seuls pour une balade dans Jermyn Street.

— Mais que t'arrive-t-il, Rose ? dis-je tandis qu'elle referme la porte de la cuisine derrière nous. Est-ce la venue de Roy qui te chagrine à ce point ? Je peux lui demander d'arrêter de venir vous perturber dans votre travail, ne t'inquiète pas.

— Quoi ? Mais non, cela n'a rien à voir avec ton beau-frère. Sa

venue est au contraire un entracte à chaque fois bienvenu pour les filles. Nous leur en demandons beaucoup, mais quand il lui arrive de venir nous voir, c'est toujours des moments de pauses très agréables.

— Alors, qu'est-ce qui te chagrine ?

Le visage de Rose se crispe soudain.

— Assieds-toi.

J'obtempère tandis qu'elle met de l'eau à chauffer, puis prend place en face de moi de l'autre côté de la table. Elle garde la tête baissée et serre fort ses mains, au point de faire blanchir ses jointures. Je me penche et les saisis entre les miennes.

— Rose, je vois bien que quelque chose ne va pas. Tu peux me parler, tu le sais.

Quand elle relève la tête, ses yeux sont remplis de larmes et ses lèvres tremblent.

— Ce que je vais te dire, je n'en ai jamais parlé à personne, et je veux que tu me promettes de ne rien raconter de tout cela.

Je lève les sourcils, étonnée.

— Bien sûr ! Tu peux compter sur moi.

— Promets-moi de ne rien répéter à Mary ou aux filles de l'atelier. Je ne supporterais pas leurs regards ou leurs sous-entendus s'il devait y en avoir ensuite !

Je pose une main sur mon cœur et le promets. Rose essuie maladroitement son visage et pousse un long soupir.

— Voilà… j'avais une sœur, Alicia. Nous étions plus que cela même, nous étions jumelles. Mais elle est morte…

Elle s'interrompt et reste un long moment silencieuse. Je n'ose pas l'interroger, consciente de la douleur qui doit la submerger.

— Alicia a toujours été plus audacieuse et plus courageuse que moi. C'est grâce à elle que j'ai poussé la porte de l'atelier de Miss Crawford. Mais la couture ne l'a jamais intéressée. Un jour, elle est tombée follement amoureuse d'un… d'un homme… Mais ce n'était pas une belle histoire d'amour, et cet homme l'a pervertie.

Je fronce malgré moi les sourcils.

— Je n'ai jamais pu parler de ma sœur à quiconque, j'avais tellement honte de ce qu'elle faisait.

— Tu veux dire… elle était…

Elle relève la tête et plonge son regard dans le mien

— Oui, c'était une prostituée. Je t'en prie, Virginia, personne ne le sait, et personne ne doit jamais savoir que ma sœur jumelle était une… une…

— Bien évidemment ma chérie, je ne dirai rien à personne, mais tu n'es pas responsable des choix de ta sœur, et tu n'as pas à avoir honte.

— Bien sûr que si ! Et en plus, nous étions jumelles, tu imagines ce que les gens pourraient dire ! Mes parents et mon frère l'ont reniée, ils

ne sont même pas venus à son enterrement…

— Mais toi si…ma petite Rose, si gentille et généreuse…

— Je l'aimais, et même si je savais ce qu'elle faisait, je l'aimais.

Elle renifle bruyamment et se relève pour retirer la bouilloire qui commence à siffler sur le poêle en fonte. Puis elle revient prendre place face à moi.

— Pourquoi me racontes-tu cela maintenant, Rose ?

— Alicia était très belle, me répond Rose avec un sourire grimaçant. Je sais, quand on me regarde, on a du mal à imaginer que ma sœur jumelle puisse être une beauté, mais c'était le cas. Dans la maison dans laquelle elle travaillait, elle était très demandée. Ses clients étaient tous de riches messieurs.

Je commence à comprendre pourquoi Rose me dévoile son terrible secret.

— L'un d'eux, d'après ce qu'elle m'a dit, serait même un homme de la famille royale. Elle l'appelait Bertie, et disait qu'il était très gentil et très généreux. Mais un jour, il l'a… il l'a *partagée* avec un de ses amis, qui lui, était violent et tordu.

— Lord Kingsley ?

Rose hoche doucement la tête.

— Il s'est entiché d'elle et a exigé qu'elle lui soit réservée. Alicia est devenue sa chose pendant des mois. C'était horrible. Puis un jour, il a été tellement violent avec elle qu'un médecin est intervenu pour soigner ses blessures. Elle n'a plus jamais pu travailler. Sa patronne n'était pas très contente, mais le Duc lui a versé une grosse somme d'argent pour que cette *affaire* ne s'ébruite pas.

— Mon Dieu, quelle horreur ! Toutes ces rumeurs qui le concernent sont donc avérées…

— Bien sûr ! Mais c'est un Duc, et beaucoup de messieurs haut placés ont leurs habitudes chez la patronne d'Alicia ! Ils se soutiennent et se protègent, jamais ces hommes-là ne seront inquiétés par la police. Je suis sûre qu'il continue à maltraiter ces filles.

Je hoche la tête, désespérée par le sort de ces pauvres femmes, considérées comme des objets par certains hommes.

— Tu comprends, quand je suis rentrée dans le salon, j'ai entendu Mademoiselle Sinclair te dire qu'elle allait épouser Lord Kingsley. Je ne pouvais pas garder pour moi ce que je sais !

— Je t'en remercie, Rose.

Elle se lève et verse l'eau chaude dans la théière, puis nous sert.

— Qu'est-il arrivé à ta sœur ? dis-je en soufflant sur mon thé.

— Elle est morte quelques mois après.

— C'est Lord Kingsley qui l'a tuée ?

— Non, elle était malade. Une très mauvaise phtisie. Elle est morte seule, dans un asile.

— Elle n'a pas pu être soignée à l'hôpital ?

— Non, sa maladie était trop avancée. Et les syphilitiques finissent souvent leur vie dans ces terribles asiles.

Je la regarde, les yeux écarquillés d'effroi. Je réalise peu à peu les conséquences de ce que Rose vient de m'apprendre.

CHAPITRE 20

- Walter -

L'inquiétude de mon épouse quant au mariage d'Eleanor me laisse penser qu'elle est au courant des rumeurs qui circulent concernant Lord Kingsley.

Je suis moi-même au fait de son appétence pour les très jeunes femmes, et il se dit qu'il serait particulièrement odieux et violent avec des prostituées, mais il faut bien avouer que ce ne sont pas là des comportements rares, malheureusement. Sa position lui donne cependant un sentiment d'impunité qui ne le pousse pas à réfréner ses pulsions les plus violentes.

Je connais les difficultés financières de Sinclair, mais comment peut-il envisager de marier sa fille à un homme qui est proche des soixante ans ? Une saine différence ne saurait dépasser les vingt années d'écart entre un homme et sa jeune épouse. En l'occurrence, son futur beau-fils sera plus âgé que lui et, fut-il Duc, cela reste contestable.

Assis à ma place habituelle, dans mon confortable fauteuil en cuir, j'attends l'arrivée de mon ami en dégustant un cognac dont la couleur miel trahit l'excellence.

Je salue de la tête mes compagnons qui, comme moi, retrouvent le calme et le confort de notre Club. Bien que je me sente bien dans mon foyer, il est fort agréable de nous retrouver sans nos épouses, leurs amies qu'elles reçoivent presque quotidiennement, et nos bruyants enfants. Nous pouvons nous relaxer sans avoir à prendre garde à nos conversations, que nous devons censurer en présence de nos femmes.

Je jette un œil sur ma montre à gousset, il est déjà plus de treize heures, si Sinclair ne me rejoint pas d'ici quinze minutes, j'irai déjeuner sans lui dans la salle à manger du Club.

Alors que je commence à m'impatienter, le voilà qui surgit à la porte de la bibliothèque. Je lui fais un signe discret, et il me rejoint. Depuis que mon épouse m'a alerté sur les difficultés financières de nos amis, je me rends compte que Sinclair arbore une fois de plus la même veste de costume cette semaine. Édith aurait-elle raison ? Je ne me doutais pas que la situation de mon ami soit aussi difficile.

— Comment allez-vous, mon ami ? me dit-il en me serrant vigoureusement la main.

— Ma foi, plutôt bien. Notre soirée d'hier était bien agréable, j'ai été heureux de revoir Margaret et les enfants.

— Moi aussi, votre petite Pearl a tellement grandi. C'est à présent

une jeune femme de toute beauté, et les photographies que Roy fait d'elle sont remarquables.

— Oui, dis-je en soupirant. Cette passion de mon fils pour cette nouvelle technique m'inquiète un peu, je ne vous le cache pas. J'ignore sur quoi cela peut déboucher de sérieux. Il n'a que cela en tête, alors que j'aurais préféré qu'il se passionne pour les finances ou le commerce.

— Mais qui se passionne aujourd'hui pour les finances ! s'esclaffe Sinclair. Les jeunes d'aujourd'hui sont tournés vers des choses étonnantes. Vous rappelez-vous mon frère, Alistair ? Un de ses fils est passionné par ces nouvelles machines volantes ! Nous craignons tous qu'un jour il ne se tue en tentant de voler ! Croyez-moi, la photographie est bien plus sûre.

Tandis que nous discutons, nous nous rendons dans la salle à manger où notre table nous attend. Après avoir salué quelques convives, nous nous installons près d'une des portes-fenêtres qui donnent sur *Trafalgar Square*. La vue est fort agréable et il me plaît d'observer les nombreux passants qui déambulent sur cette large place. Nous passons notre commande auprès du serveur qui dépose la carafe de vin que j'ai commandée avant l'arrivée de mon ami.

Après une entrée composée d'une tomate farcie aux herbes et lardons, nous attaquons notre tournedos de biche, accompagné de pommes de terre rôties et de petits pois.

— La photographie est de plus en plus à la mode, reprend Sinclair. Cela intéresse beaucoup certaines disciplines, comme la médecine, ou même la police.

— La médecine ?

— Bien sûr mon cher Wentworth ! N'avez-vous pas entendu parler de ce médecin qui photographie ses patientes aliénées depuis quelques années[11] ? Son travail est édifiant. Il cherche à capturer l'image vivante de la folie. En photographiant ses patientes, il veut définir les caractéristiques physiques des femmes aliénées pour déterminer un portrait type. Il mesure tout, comme la forme du crâne ou la distanciation des yeux. C'est passionnant.

— J'ignorais que vous vous passionniez pour cela mon ami, dis-je interloqué par l'enthousiasme de Sinclair.

— Oui, j'ai découvert ce point commun entre votre fils et moi. Comme lui, je considère que la photographie est une technique formidable. Elle permet de montrer les êtres humains et les objets tels qu'ils sont, sans les défigurer ou sans les caricaturer comme le font les dessins ou les peintures. Je suis persuadé que cet outil sera de plus en plus utilisé à des fins scientifiques et pédagogiques. Certaines photographies sont en plus de véritables œuvres d'art.

— N'en jetez plus, vous m'avez convaincu, dis-je en riant.

— Si j'en avais les moyens, j'investirais dans cette technique, voyez-vous, me confie Sinclair. Je suis persuadé qu'elle va connaître un bel essor. Qui ne voudrait pas avoir chez lui une reproduction fidèle de sa famille ? Les ateliers de reproduction vont être de plus en plus nombreux.

Je saisis l'occasion pour l'interroger sur l'origine de ses difficultés.

— Vos investissements en Amérique ont à ce point été désastreux que vous ne puissiez envisager d'investir dans cette technique ?

Sinclair hoche doucement la tête en reposant ses couverts.

— J'ai tout perdu en une seule nuit. Il s'est produit une terrible explosion dans l'usine que nous venions à peine de mettre en route. Cette explosion a détruit toutes nos machines et le feu s'est propagé aux entrepôts qui contenaient les stocks. Trois entrepôts pleins à craquer de ballots de coton et de tout le nécessaire pour commencer la production de tissus. Tout a brûlé à une vitesse folle. Heureusement, dans notre malheur, aucun des ouvriers n'a été tué. Ils ont tous pu être évacués et s'en sortir sains et saufs.

— C'est terrible, et vous aviez investi toutes vos économies dans cette aventure ?

— Presque. Il nous reste nos propriétés ici, en Angleterre. Mais la situation se dégrade rapidement. Je pense ne pas renouveler ma cotisation ici, au Club, et je crains de devoir vendre notre résidence à Londres, pour nous retrancher dans notre domaine du Devon.

— Mais je peux vous prêter l'argent nécessaire à votre projet. Il ne vous faudrait pas longtemps pour refaire fortune, et vous me rembourseriez alors plus tard. Laissez-moi faire cela pour vous, mon ami.

Sinclair me regarde longuement, un sourire chaleureux aux lèvres. Il secoue ensuite la tête, l'air désolé.

— Il y a autre chose, c'est cela ? Comment puis-je vous aider ?

— Vous ne le pouvez pas. J'ai pactisé avec le Diable et à présent, il me faut boire la coupe jusqu'à la lie.

— Il y a toujours une solution.

— Pas pour moi… J'ai emprunté une somme énorme à Lord Kingsley. Je me suis associé à lui pour cette entreprise en Amérique, et aujourd'hui, il me réclame le remboursement immédiat de son investissement.

— Bon sang, Bannister ! Pourquoi Kingsley ?

— C'est lui qui m'a parlé de son désir d'investir dans notre ancienne colonie. Mais il ne voulait pas quitter l'Angleterre et cherchait un associé qui se chargerait de ses investissements là-bas. J'y ai vu une opportunité unique.

— C'est donc pour cela que vous avez décidé de marier votre fille à ce vieillard ?

Sinclair semble s'enfoncer dans son fauteuil.

— Je n'ai pas le choix, Walter. Il veut un remboursement rapide, et je n'ai pas les moyens… Si Eleanor l'épouse et lui donne un héritier, nous échappons à la faillite.

— Écoutez-moi bien. Ce soir, vous devez le recevoir à dîner. Suppliez-le s'il le faut, de vous accorder quelques mois de répit, et je vous aiderai à rebondir. J'ai confiance dans vos capacités, si les choses ont échoué en Amérique, c'est parce que tout a brûlé, pas parce que votre projet ne valait rien.

— Il n'acceptera jamais.

— Qu'en savez-vous ? C'est avant tout un homme d'affaires, il sera ouvert aux discussions pour peu que vous lui proposiez de le rembourser rapidement. Aussi jolie soit votre fille, je ne pense pas que Kingsley abandonnera des milliers de livres sterling, dont il pourrait obtenir le remboursement.

— Je vais tenter de le faire changer d'avis. Merci mon ami, pour votre très généreuse proposition. Si Kingsley accepte, je vous serai éternellement redevable.

— Je le fais aussi pour votre fille. Édith est sa marraine. Dieu sait comment, elle a entendu toutes ces histoires qui courent autour de Kingsley. Cela l'a rendue malade et elle me rendrait la vie infernale si nous ne vous aidions pas à annuler ce projet.

— Pensez-vous que ces rumeurs soient fondées ?

— Je les crois exagérées, comme toutes les rumeurs, mais à votre place je ne prendrais pas le risque de marier ma fille à un personnage aussi controversé.

CHAPITRE 21

- Lord Kingsley -

Voilà une soirée comme je les aime !

Ces nouveaux riches singent avec plus ou moins de talent les us et coutumes de l'aristocratie, et les Sinclair ne font pas exception.

Ils feront une belle-famille à peu près convenable, si ce n'est leur rejeton qu'il me faudra mettre au pas rapidement. Je n'entends pas que l'on me manque de respect, et ce n'est pas un freluquet de vingt ans qui me tancera comme il a tenté de le faire ce soir.

Pour ce qui en est des parents, ce qu'ils peuvent penser de moi n'a aucune importance. Eux, je les tiens. C'est tout ce qui compte. Ils peuvent perdre leur temps à me détester, au final ils devront me manger dans la main.

J'attendais cette soirée avec impatience, non pas pour le plaisir de passer quelques heures avec les Sinclair, mais pour revoir celle dont je veux faire mon épouse.

Malgré mon impatience, j'ai bien failli oublier ce rendez-vous. Fort heureusement, mon majordome a su me rappeler mes obligations, et c'est à regret que j'ai quitté la couche d'une jeune donzelle envoyée pour solde de tout compte, pour clôturer une affaire entre ses parents et moi.

En arrivant avec presque une heure de retard chez les Sinclair, je découvre l'immense bouquet de fleurs que mon majordome s'est chargé de faire livrer chez mes hôtes. Finalement, après maintes et maintes embauches infructueuses, il semblerait que mon dernier majordome soit celui qui me convienne.

Je suis accueilli avec déférence, comme il se doit, mais je suis rapidement importuné par un de ces petits chiens qui sont en vogue chez les femmes et les enfants. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de celui de ma promise, peut-être le lui laisserai-je dans les premiers temps, afin qu'elle s'accoutume à sa nouvelle vie, mais je ne saurais le tolérer très longtemps.

Madame Sinclair s'empresse autour de moi, et ne semble pas insensible à mon charme. Je vois bien que ces dames ont particulièrement soigné leur mise, et je dois avouer que Madame Sinclair est tout à fait séduisante.

Bien que vieillissant, je sais que mon physique et ma position sont des aphrodisiaques très puissants auprès du beau sexe.

Je prends d'ailleurs grand soin d'entretenir quotidiennement ma

forme physique, et je peux me targuer de pouvoir encore honorer mes partenaires sans rougir de mes prestations. On dit de moi que je suis violent, je ne le suis que si l'on me résiste, ou si l'on ne me satisfait pas, cela est bien normal, et c'est ainsi que les choses fonctionnent depuis des siècles.

Les minauderies, les pudeurs de gamines ou les revendications de respect de ces harpies féministes ne font qu'exacerber mon envie de les assujettir à mon plaisir. Fort heureusement, nous sommes légion à lutter contre ces rebellions puériles de nos femmes, et fort heureusement encore, nous savons comment les mâter.

Le repas se déroule sans passion ni tension, et je félicite la maîtresse de maison pour le choix des plats de qualité qui nous sont servis.

Je connais parfaitement la situation financière de Sinclair et je devine que ce repas leur aura coûté très cher. Mais on ne reçoit pas tous les jours un Duc à sa table, et faire moins aurait été injurieux.

Ce repas est pour moi l'occasion d'observer à ma guise ma promise. Réservée ou timide, elle fuit mon regard et ne prend jamais la parole, si ce n'est pour répondre à une question qui lui est directement posée. Et ce n'est pas faute d'essayer de la faire parler, sa mère semble même parfois s'agacer du peu d'effort de sa fille pour participer à la discussion. Non pas que sa conversation m'intéresse réellement, mais il lui faudra donner le change lorsque nous recevrons des invités après notre mariage.

— Auriez-vous des difficultés à vous exprimer en public, ma chère ?

Elle lève enfin les yeux sur moi, et son regard d'abord brûlant d'une passion contenue, se ternit pour ne laisser paraître que froideur et désintérêt. Mais l'espace d'une seconde, j'ai entrevu ce que seront nos rapports, et cela provoque immédiatement en moi une vague de violents désirs.

— Je n'ai aucun problème à m'exprimer, Votre Grâce.

— C'est fort souhaitable, dis-je en lui souriant.

Tout en dégustant un délicieux filet de bœuf, je dévore des yeux celle dont la beauté m'envoûte déjà. Il serait bienvenu d'accélérer nos noces. Mon intérêt n'échappe pas au frère de ma promise, qui m'interroge sur l'étendue de mes domaines, afin sans doute de dévier mon attention.

— Les paysans qui vivent sur vos terres sont-ils bien logés et nourris ?

— Votre fils semble avoir des préoccupations sociales prononcées, Sinclair, dis-je avec un sourire goguenard à mon hôte.

— Il se préoccupe du bonheur des sujets de Sa Majesté, fussent-ils sur vos domaines.

— C'est fort louable.

— Il me semble que la fortune des aristocrates est principalement construite sur le labeur des paysans qui cultivent leurs terres, poursuit le freluquet en me regardant avec un air de défi.

— Votre fils aurait-il hérité de vos dons pour les affaires, mon cher Sinclair ?

— Je le crains.

— Et que savez-vous du travail de mes gens, mon jeune ami ?

— Bien plus que vous ne le pensez…Votre Grâce.

Je ne peux m'empêcher de ricaner devant l'impudence de ce jeune effronté.

— Vos mains me semblent bien trop douces et trop blanches pour connaître le dur labeur des paysans. Quand vous viendrez nous visiter, dans le Norfolk, je vous ferai parcourir mon domaine, et vous pourrez critiquer et admirer à votre guise, tant la gestion de mes terres que de mes gens.

Madame Sinclair arrête d'un geste son fils, alors qu'il s'apprêtait me répondre. Je l'en remercie d'un sourire.

— Madame, je me souviendrais longtemps des délices de votre tablée, dis-je en lançant un regard à ma jeune promise.

— Nous pouvons continuer notre discussion dans le salon, Votre Grâce, autour d'un excellent cognac, me propose Sinclair en se levant de table.

— Je vous suis mon cher, le temps de saluer ces dames. Le dessert était un délice, Madame, dis-je en jetant un regard à ma promise.

— Oui ! Il s'agit d'une des spécialités de notre cuisinière. Un sabayon accompagné de fraises de notre jardin.

— Voilà qui est original... Consommer sa propre production c'est plutôt l'apanage des petites gens proches de la terre.

— Cela peut aussi être un plaisir et une fierté, me répond la jeune Eleanor.

— Certes, lui dis-je dans un sourire.

Voilà bien une jeune personne qu'il conviendra de remettre au plus vite sur le droit chemin.

— Eh bien, Sinclair, comment voyez-vous la suite des évènements ?

Installé dans un fauteuil club en cuir, je déguste un excellent cognac, Sinclair avait parfaitement raison de le vanter. Accompagné d'un cigare, lui aussi offert par mon hôte, voilà des petits plaisirs que j'affectionne particulièrement.

Je sens sa nervosité, et c'est avec une satisfaction sournoise que je le vois éponger son front. J'ai toujours aimé entretenir le malaise et l'inconfort chez mes interlocuteurs, surtout dans le cadre de négociations. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Je viens négocier la main de ma future épouse, à mes conditions.

Il ose enfin aborder le sujet principal de ma venue.

— Eleanor est bien jeune pour se marier… commence Sinclair d'une voix peu assurée.

J'attends une suite qui ne vient pas, et j'ai toutes les peines du monde à retenir un sourire moqueur.

— Allons allons, Sinclair. Nous avons un accord. Pas de fausse pudeur entre nous. Votre fille n'est pas plus jeune que la plupart des filles qui se marient.

— Elles n'épousent pas toutes un homme qui a presque trois fois leur âge.

— Elles n'épousent pas toutes un homme qui fera d'elles une Duchesse.

— Ne pourrions-nous pas trouver un terrain d'entente, Votre Grâce ? J'ai actuellement des projets qui me laissent espérer un retour sur investissement très intéressant, ce qui me permettrait de vous rembourser notre créance à un rythme bien plus rapide.

Je hoche doucement la tête, faisant mine de réfléchir. Je sens son regard plein d'espoir posé sur moi, et en éprouve un plaisir presque sadique.

— Vous me proposez un remboursement total à quelle échéance ?

— Je ne peux pas encore vous donner de réponse définitive, cela va dépendre de la vitesse à laquelle mon projet va débuter.

Je soupire longuement, affichant un air désolé.

— Nous parlons d'une créance énorme mon cher, et même si je ne mets pas en doute vos capacités à rebondir, vous semblez oublier les intérêts de votre dette, qui courent depuis un an et représentent eux aussi, une somme considérable. Un mariage avec votre délicieuse enfant serait une solution bien plus acceptable.

— Quelle échéance serait pour vous, acceptable ?

— Vous ne prenez pas le problème comme il se doit. Notre contrat initial prévoyait un partenariat, qui est désormais caduc, et un remboursement rapide, avec bénéfices. Or là, j'ai moi aussi beaucoup perdu.

Je joue avec mon verre de cognac dans lequel je fais tournoyer le liquide de couleur ambrée.

— Je crois que vous n'avez malheureusement pas le choix, mon cher Sinclair. Vous devez respecter notre accord et m'accorder la main de votre fille, comme nous l'avons convenu il y a peu. En échange de quoi, je renonce à réclamer le remboursement de ce que vous me devez, je ne vais pas mettre sur la paille les grands-parents de mon futur héritier !

Ces atermoiements finissent par m'agacer!

J'ai vraiment hâte d'introduire cette demoiselle dans mon quotidien.

Ce sera un plaisir de pouvoir me montrer dans les soirées mondaines avec cette jeune beauté au bras. La jalousie et l'envie que je provoque font partie de mes plus grandes jouissances.

Sans parler de ce futur héritier, qui me permettra enfin de clouer le bec à mon bon à rien de neveu qui est à ce jour, de fait, mon unique bénéficiaire !

Tous ces projets ne font que rendre cette soirée encore plus délicieuse...

CHAPITRE 22

- Margaret Sinclair -

Recevoir un Duc ! Si ma mère m'avait dit un jour que je recevrais un pair du Royaume à dîner, je crois que je me serais autorisée à en rire.

Je suis dans tous mes états. Et en plus de cela, Lord Kingsley est vraiment un très bel homme, doté d'un charme indéniable.

J'ai dû passer ma journée à m'assurer que tout irait pour le mieux, que ce soit en cuisines ou du côté de notre majordome.

Dès que j'ai été rassurée sur ces points, je me suis occupée de ma mise et de celle de mon Eleanor. Nous devons toutes deux être au mieux de notre présentation. Pas uniquement mon adorable fille, qui n'a finalement que peu d'efforts à faire pour se montrer séduisante. Je dois, moi aussi, faire des efforts. Car ne dit-on pas que pour savoir quelle femme sera une jeune fille, il suffit de regarder sa mère ?

Mon Bannister, fidèle à lui-même, est d'une élégance tout anglaise. Il sait, en quelques instants, composer sa tenue, de façon à se montrer ton sur ton avec les circonstances. Il sait choisir le détail vestimentaire qui fait toute la différence et le met à part.

Brewster m'inquiète un peu. Il semble en vouloir à Lord Kingsley. Peut-être de lui *voler* sa sœur, ce qui serait tout à fait inconvenant. J'espère qu'il saura se tenir...

Lord Kingsley, dans sa maîtrise des us et coutumes des gens de rangs, nous a fait déposer dans l'après-midi une gerbe de fleurs absolument magnifiques. Celle-ci trône dans le hall, il ne pourra pas manquer de les voir en arrivant.

Son arrivée est annoncée à dix-neuf heures.

Depuis dix-huit heures, je suis dans l'attente de cette soirée, et je ne cesse de faire des allers et retours entre les chambres de mes enfants, le bureau de mon époux et les cuisines, afin de vérifier que tout le monde est prêt à recevoir un Duc...

Dix-neuf heures. Aucun retentissement de la cloche d'entrée.

Dix-neuf heures trente. Je crains qu'il soit arrivé quelque chose au Duc. Mon mari se moque de moi. La cuisinière est inquiète, car la cuisson de ses plats est programmée.

Dix-neuf heures cinquante. La cloche annonce enfin notre invité.

— Madame Sinclair, vous êtes très en beauté.

Je ne peux que rougir face à cette remarque. Ce qui semble satisfaire notre invité.

Précédée de son Snowball qui bondit en tous sens, Eleanor arrive alors, resplendissante. Pourtant, Lord Kingsley ne lui adresse aucun sourire. Il semble lui envoyer un message clair : « Vous devez me séduire et mériter mon assentiment ». Cette attitude me meurtrit.

— Lord Kingsley, je suis ravie de pouvoir faire davantage votre connaissance. Notre rencontre au cours de ce bal fut bien brève.

— Il est vrai ! Vous sembliez fort attirée par toute cette jeunesse, que je trouve frivole, au demeurant.

— Et je vous prie de bien vouloir m'en excuser. Nouvellement revenue sur le sol de mes aïeux, je découvrais beaucoup de choses et me montrais intéressée par tout ce qu'il m'était donné de voir.

— Ce qui est la preuve d'un esprit éveillé. Il ne vous reste plus qu'à faire usage au mieux de cet éveil...

Fort heureusement, il semble que ma fille ait su d'entrée de jeu s'attirer plus ou moins les bonnes grâces de Lord Kingsley.

Mais voilà que son chiot commence à sauter sur les jambes de notre invité. Celui-ci le repousse assez fermement pour que l'animal se retrouve sur le dos et se mette chouiner en se réfugiant dans les jupes de ma fille.

— Excusez mon réflexe un peu rude, dit-il. Mais, voyez-vous, j'ai une sainte horreur de ces animaux inutiles. Les chiens de chasse sont utiles, mais cette mode des animaux de compagnie est d'une frivolité qui donne une image de l'humain bien superficielle !

Je demande alors au majordome de bien vouloir garder Snowball à l'office pour le reste de la soirée.

— Bien sûr, Madame, dit-il tout en prenant l'animal sous son bras et en jetant un regard froid à Lord Kingsley.

Je prie le ciel pour que cela ne contribue pas à voir échouer notre projet...

La soirée fut pour moi difficile à classer. Je ne saurais dire si elle était réussie. Les échanges avec Lord Kingsley allaient du chaud au froid, du joyeux au cassant.

Chaque tentative de lui plaire pouvait se solder par un retour encourageant ou au contraire détestable de sa part, sans que la raison soit flagrante.

Je m'en trouvai fort désarçonnée, d'autant qu'Eleanor ne faisait pas beaucoup d'efforts pour entretenir la conversation.

À la fin du repas, Bannister et lui se sont retirés dans la bibliothèque, sans doute pour parler des modalités du mariage. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que le Duc prit congé.

— Père ! tonitrua Brewster sitôt la porte refermée. Ne voyez-vous que cet homme n'est qu'un rustre doublé d'un fieffé manipulateur, pervers et centré sur sa personne ?

— Vous êtes bien jeune, mon fils, lui rétorque son père, pour juger ainsi une personne, quelle qu'elle soit.

— Peut-être jeune, oui, mais suffisamment réfléchi pour savoir aligner les pièces d'un puzzle et comprendre que tout cela n'est qu'une pantomime odieuse pour prendre ma sœur dans ses rets. Et puis, je me suis un peu renseigné à propos du bonhomme. Tout n'est pas que dorure dans sa vie ! Peut-être devriez-vous également vous renseigner auprès de personnes de confiance avant de lui donner ma sœur !

Mon époux se poste devant lui et le défie du regard.

— Eh bien, mon fils, je vous prie de disposer. La nuit saura calmer vos ardeurs. Que je sache, c'est encore moi qui suis le maître de maison.

Brewster, pâle de rage, ne rajoute pas un mot. Il monte les marches quatre à quatre, tout à sa colère, puis claque la porte de sa chambre à en faire trembler les murs.

Eleanor, elle, se contente de nous souhaiter bonne nuit et va chercher son Snowball, relégué à l'office pour la soirée. Elle rejoint sa chambre sans même nous jeter un dernier regard.

Bannister me convoque à son tour dans le jardin d'hiver. C'est évident, il va me parler de l'attitude de notre fils et me demander de trouver une solution pour qu'il calme son attitude envers son père.

— Ma chère, nous devons parler !

— Oui, mon ami, je suis d'accord avec vous, notre fils est allé trop loin.

— Aucune importance ! Tout cela est bien normal et n'est que jeunesse qui se cherche. Notre fils a un caractère bien trempé et le don de dire les choses avec franchise et en utilisant des mots qui percutent. Il ira loin ! Je le verrai bien entrer en politique.

— Mais alors...

— Il s'agit de ce Duc. Je n’ai pas eu le temps de vous en parler avant son arrivée, mais je dois avouer que le personnage ne me plaît pas. J’ai rencontré Wentworth ce midi au Club, et il m’a confirmé les rumeurs sulfureuses autour de Lord Kingsley.

— Mais de quoi parlez-vous mon ami ?

— Il se dit que cet homme aurait été violent envers ses précédentes épouses.

— Mon Dieu ! C’est ce que Brewster insinuait. Mais qu’allons-nous faire dans ce cas ?

— Je ne sais pas. Wentworth m’a proposé de m’aider à financer le nouveau projet dont j’ai l’idée. J’ai donc proposé au Duc, ce soir, de renoncer au mariage et d’accepter que je rembourse ma dette, quand mes affaires repartiront.

— Et qu’a-t-il dit ?

Mon époux me regarde alors avec des yeux que je trouve tout à coup bien tristes et un air si résigné !

— Il a refusé.

— Il n'y a donc rien à faire ?

— Malheureusement, ma chère, nous n'avons absolument pas le choix. La dette qui me lie à Lord Kingsley est si énorme que s'il m'en réclame le remboursement immédiat, il est illusoire de trouver une autre solution que son effacement pur et simple par son union avec notre fille.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si nous devions tout payer par nous-mêmes, ce n'est pas une moindre aisance qui nous guette, mais une totale et irrémédiable pauvreté. Nous serons sans le sou, ma chère ! Ruinés, totalement ruinés !

— Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? Nous...

Je m'arrête dans mon élan, ayant cru entendre les geignements tout proches de Snowball. Je comprends que Bannister les a lui aussi entendus. Il s'avance à la recherche du chiot, mais ne trouve rien.

En revenant vers moi, il prend mes mains dans les siennes et les porte à ses lèvres, avec cette tendresse qui ne l'a jamais quitté depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés.

Nous allons nous coucher, tous deux bien tristes et fort soucieux pour notre avenir et surtout celui de notre fille...

CHAPITRE 23

- Eleanor -

Cette soirée a été un vrai cauchemar. Rencontrer une nouvelle fois Lord Kingsley n'a fait que confirmer l'impression désastreuse que j'en avais eue l'autre soir au bal.

Comment mes parents peuvent-ils envisager de me marier à un homme aussi vieux ?

Je pense alors à Roy, à ce moment magique que nous avons passé tous les deux dans cette rue près de l'atelier de couture. Jamais je ne connaîtrais cela avec ce vieil homme. Et son regard qui me déshabille quand il se pose sur moi. Je ne me souviens pas avoir ressenti un tel malaise sous les yeux d'un homme.

Betty me rejoint et délace enfin le corset qui m'étouffe. Je me penche pour attraper Snowball qui gambade autour de moi.

— Mademoiselle a passé une bonne soirée ?

— Mon Dieu, Betty ! Qui pourrait passer une bonne soirée en compagnie de ce vautour qu'est Lord Kingsley ?

— Il faut dire que c'est quand même un Duc ! La maison n'a jamais reçu un personnage aussi important.

— Il est peut-être important, mais tout le monde semble le trouver bien peu fréquentable.

— Pour sûr, Mademoiselle. Mais peut-être que, grâce à Monsieur Wentworth, vous n'aurez pas à l'épouser.

— Que veux-tu dire ?

Betty me regarde dans le miroir de ma coiffeuse et semble hésiter.

— Betty, je t'écoute. Pourquoi dis-tu que mon mariage pourrait ne pas se faire ?

— Eh bien… le neveu de la cuisinière est valet de pied chez les Wentworth. Là-bas, la fille de salle a entendu Madame Wentworth demander à Monsieur Wentworth de parler à votre père et de tout faire pour que votre mariage n'ait pas lieu. La fille de salle l'a répété à l'office et le neveu de notre cuisinière nous l'a répété à nous.

Décidément, rien ne peut se faire ou se dire sans que nos domestiques soient au courant.

— Monsieur Wentworth et mon père ont dû en discuter quand ils se sont vus au Club. Si seulement mon père avait pu changer d'avis !

— Sawyer dit que connaissant la réputation du Duc, il ne peut imaginer que votre père ne revienne pas sur sa décision.

Puis-je vraiment espérer échapper à ce mariage ? Le comportement de mes parents ce soir avec le Duc ne semblait pas aller dans ce sens.

Je pousse soudain un petit cri.

— Aïe ! Betty, ne pourrais-tu pas me coiffer avec ma brosse plutôt qu'avec mon peigne en ivoire ?

— Pardon, Mademoiselle.

Je repousse Betty qui recommençait à brosser ma longue chevelure.

— Je vais descendre voir mon père. À cette heure-ci, il n'est pas couché. Je vais aller lui parler. S'il a pris la décision d'annuler mon mariage, je veux le savoir dès maintenant, plutôt que de passer une nouvelle nuit d'angoisse.

Je traverse le long couloir silencieux, un rai de lumière passe sous la porte de la chambre de mon frère. Il est encore levé, peut-être connaît-il la décision de notre père. Je tapote doucement le bois de sa porte, comme j'ai l'habitude de le faire quand je viens le voir.

— Entre ! me lance-t-il d'une voix forte.

Je découvre mon frère installé à sa petite table de travail, en train de rédiger un courrier.

— Mais que peux-tu bien écrire qui ne peut attendre demain, Brew ?

Il lève les yeux vers moi, et m'observe avec gravité.

— Oh, Ely… les projets de nos parents me rendent malade. Je ne saurais tolérer que tu épouses un homme tel que ce Kingsley !

Je me laisse lourdement tomber sur le fauteuil près de son bureau.

— Avec un peu de chance, ce projet n'aboutira pas.

— Que veux-tu dire ?

— Monsieur Wentworth a retrouvé Papa au Club, et il lui aurait parlé de Kingsley, pour le mettre en garde contre lui. Tu ne sais donc rien ?

— Non. Ça ne semble pas avoir modifié la décision de notre père. Ce Lord a été reçu avec tous les égards, il s'est comporté comme s'il était en terrain conquis chez nous.

Je me relève et passe derrière son siège, curieuse de voir ce que peut bien écrire Brew à une heure aussi tardive.

— Et à qui écris-tu aussi tard ? dis-je d'un air taquin en me penchant derrière lui pour lire par-dessus son épaule. Une jeune fille qui vous aurait séduit peut-être mon cher frère ?

— Rien de tout cela, sœurette. J'écris à Maître Bellamy, pour le supplier de trouver une parade juridique qui pourrait empêcher ton mariage.

Je garde le silence, n'osant pas confier à mon frère la proposition de fuite à l'étranger que m'a faite Maître Bellamy. Puis-je me confier à lui ? Le notaire m'a fait jurer de n'en parler à personne en raison des gros risques qu'il prenait.

Je pose mes mains sur les épaules de mon frère et les presse

doucement. Je suis touchée par l'inquiétude qu'il éprouve pour moi, et je me sens coupable de ne pas lui dévoiler mon secret, mais j'ai fait une promesse, et je dois la tenir.

— Je descends voir Papa, pour connaître sa décision me concernant.

Brew pose une main sur la mienne sans se retourner.

— Je connais déjà la réponse...

Je descends doucement les marches afin de ne pas être entendue. Le bruit d'une conversation me parvient de façon indistincte. Je reconnais les voix de mon père et de ma mère, qui semblent provenir de la bibliothèque.

J'entends quelques mots prononcés par mon père.

« *J'ai donc proposé au Duc…que je rembourse ma dette, quand mes affaires repartiront.* »

Je n'arrive pas à tout comprendre. Je tends l'oreille pour essayer d'en entendre plus. Ma mère répond quelque chose que je ne comprends pas.

« *Je veux dire que si nous devions tout payer par nous-mêmes, ce n'est pas une moindre aisance qui nous guette, mais une totale et irrémédiable pauvreté. Nous serons sans le sou, ma chère ! Ruinés, totalement ruinés !* »

Snowball se met à japper en haut de l'escalier, Betty l'aura sans doute emmené pour le sortir dans le jardin.

Mon père passe la tête par la porte, mais ne me voit pas, je suis dissimulée dans un renfoncement du couloir.

Je reste immobile, collée contre le mur du couloir, anéantie par les dernières paroles de mon père. Je n'ai plus aucun espoir d'échapper à ce mariage.

Je remonte machinalement dans ma chambre, bientôt rejointe par Betty et Snowball. Je termine ma toilette, silencieuse, les yeux secs.

Allongée dans mon lit, je réalise que ma vie ne sera pas celle que j'ai toujours rêvé avoir. Je ne connaîtrai pas la chaleur d'une relation amoureuse comme j'ai pu quelques douces minutes l'imaginer, avec Roy.

Fuir n'est pas une solution, je serai seule à affronter un monde que je ne connais pas, en sachant que j'ai condamné ma famille à la ruine. Mon frère ne pourra hériter de rien. Sans doute choisira-t-il de s'engager dans l'armée de Sa Majesté, comme beaucoup l'ont fait. Pour finir tué dans ces conflits coloniaux dont nous lisons souvent les effrayants bilans en vies humaines dans les journaux. Mes parents perdront tout, comme c'est arrivé à certains de nos proches. La faillite, la déchéance et la mort, tel sera leur destin.

J'épouserai donc le Duc de Vermouth, et les dettes de ma famille seront annulées. Je partagerai la couche de cet homme quelque temps, je subirai ses assauts répugnants, j'endurerai son contact, ses caresses

dégoutantes, son odeur, et probablement sa violence.

Ma seule échappatoire sera la mort, comme ses précédentes épouses. Mais je n'attendrai pas de mourir sous ses coups ou de subir trop longtemps ses perversions. Je me jetterai d'une falaise, ou sous les roues d'un fiacre. La bonne société préfèrera penser qu'il s'agit d'un accident.

Peu m'importe, je n'ai plus d'espoir.

CHAPITRE 24

- Walter -

Je termine mon petit déjeuner en feuilletant quelques pages de mon journal. J'observe mon fils dont le regard brillant dévoile un certain contentement.

— Vous me semblez particulièrement guilleret ce matin. Qu'avez-vous prévu aujourd'hui, mon fils ?

— J'attends que Pearl ait terminé de se préparer et nous partons à Kensington Gardens. Mais vous Père, ne devez-vous pas vous rendre à votre Club ?

— Non, pas aujourd'hui, je reste avec votre mère.

— Mère vous confine-t-elle à la maison ? s'amuse-t-il.

— J'ai promis de ne pas y passer plus de trois jours par semaine. Et vous, mon fils, avez-vous prévu de pique-niquer dans le parc ?

— Oui, nous allons faire une séance photo auparavant. Monsieur Dickens se joindra à nous, ainsi que Mademoiselle Sinclair.

— Eleanor est ravissante, je ne doute pas que vos photos seront très belles. Puisque vous la retrouvez au parc, peut-être pourrez-vous à votre retour me dire quelle décision a été prise par son père concernant son projet de mariage. Je ne pourrai pas le retrouver au Club aujourd'hui.

Mon fils ne me répond pas, mais je vois son visage s'assombrir. Éprouverait-il des sentiments autres que de l'amitié pour Eleanor ? J'entends déjà la voix fictive de mon épouse me murmurer « *Mon pauvre Walter, vous n'entendrez donc jamais rien à l'amour* ».

— Quelle terrible perspective pour Eleanor que d'épouser un tel homme, dit-il enfin.

— Cette jeune femme deviendra Duchesse, beaucoup rêveraient d'une telle perspective.

Au regard que me lance mon fils, je comprends qu'il n'approuve pas ma conclusion.

Alors que je m'apprête à quitter la salle à manger à la suite de Roy, je croise ma belle-fille, Virginia, dont le regard bouleversé m'inquiète.

— Que vous arrive-t-il, ma chère enfant ? Vous semblez toute chamboulée. William et les enfants vont-ils bien ?

— Oui, ne vous inquiétez pas. William sera de retour de son voyage d'affaires ce soir, et les enfants sont en pleine forme. Je dois absolument vous parler, Walter.

— Très bien, suivez-moi dans mon bureau.

À peine ai-je refermé la porte qu'elle se tourne vers moi, le regard inquiet.

— J'aurais dû vous parler dès hier, mais vous étiez retenu au Club.

En fait d'être retenu, je suis simplement resté pour profiter d'une soirée avec d'anciens camarades, à nous remémorer la terrible guerre de Crimée durant laquelle nous nous étions connus.

Malheureusement, ces soirées se multiplient, je dois bien le reconnaître, ce qui n'est pas du goût de ma chère épouse qui n'apprécie pas de se retrouver seule tandis que je suis avec des amis.

Rentré tard ce soir-là, j'ai trouvé la porte de communication entre nos deux chambres, verrouillée. Cela n'arrive jamais, et révélait clairement l'agacement de mon épouse quant à mes absences. Après une conversation assez houleuse, j'ai promis de limiter mes absences à trois jours par semaine.

— Euh, oui… je suis rentré un peu tard, dis-je en dissimulant mon embarras. Vous m'inquiétez ma chère Virginia. Vous d'habitude si calme et maîtresse de vous, vous semblez complètement bouleversée.

— J'ai appris une chose d'une extrême gravité, et je ne sais comment faire pour empêcher une tragédie.

— Venez, prenons place sur ces fauteuils, vous allez me raconter cela, je suis sûr que nous trouverons une solution.

Ma belle-fille s'installe face à moi, assise sur le bord du fauteuil les mains jointes autour d'un mouchoir qu'elle triture.

— Le mariage d'Eleanor Sinclair avec Lord Kingsley est-il toujours d'actualité ?

— Je l'ignore, j'ai tenté hier de mettre Sinclair en garde contre une union que l'écart d'âge entre les mariés condamne à l'échec. Je ne sais pas s'il tiendra compte de mes réserves, d'autant que des intérêts financiers sont en jeux.

— Autant dire qu'il ne renoncera pas. En ce cas, il doit absolument savoir que s'il autorise ce mariage, il condamne sa fille à une mort atroce.

Je me recule dans mon fauteuil, et observe Virginia. Elle semble sincèrement inquiète du sort que pourrait subir Eleanor. Sans doute a-t-elle parlé avec mon épouse, dont l'inquiétude est communicative.

— Virginia, je comprends parfaitement votre inquiétude, et croyez bien que si j'avais eu à faire ce choix, jamais je n'aurais sacrifié ma fille. Mais beaucoup des bruits qui entourent le Duc de Vermouth sont exagérés. La liberté avec laquelle il mène sa vie et sa propension à profiter de tout et à enfreindre les règles morales font de lui un personnage bien peu recommandable, je vous l'accorde. Mais il ne fait sans doute pas pire que le quidam, dont la situation sociale ne le place pas sous la lumière et le jugement.

Virginia secoue la tête.

— Vous ne comprenez pas, toutes ces histoires sont bien en deçà de la réalité.

— Vous devez m'en dire plus, ma chère. Je ne peux alerter davantage Sinclair sans avoir de certitude.

— Je peux vous assurer, Walter, que ce que je vais vous dire est la plus stricte vérité, et ce sera facilement vérifiable.

— Je vous écoute.

Tandis que j'écoute le récit de Virginia, je sens mon sang se glacer. Comment pouvons-nous accepter dans notre société qu'un tel monstre sévisse et maltraite les femmes sans n'avoir jamais aucun compte à rendre ?

— Je vais de ce pas rejoindre Sinclair au Club, il n'est plus question de rumeurs, mais de la vie de sa fille. Virginia, prévenez, je vous prie, mon épouse de mon départ. Dites-lui bien que je suis *obligé* de partir, sinon elle risque encore de me fermer sa porte ce soir.

Je vois enfin un sourire éclairer le beau visage de ma belle-fille.

En arrivant au Club, je retrouve Sinclair dans la bibliothèque, en grande discussion avec le Major Dudley. Bavard impénitent, le Major ne semble pas vouloir lâcher Sinclair, qui me lance un regard reconnaissant quand j'interviens et le prie de me suivre dans le fumoir.

L'odeur des cigares flotte dans la pièce, enveloppant les occupants d'un nuage grisâtre.

— Le Major m'a alpagué sans que je puisse lui échapper, me racontant maintes histoires de batailles, alors que nous savons tous que son régiment n'a jamais quitté le Northumberland ! Merci mon ami !

— J'ai réellement une chose importante à vous dire, Sinclair. Venez, allons nous isoler sous les voûtes.

Tandis que nous nous installons dans deux fauteuils en vis-à-vis, je commande deux cognac.

— Tout d'abord, mon ami, pouvez-vous me dire quelle est la décision que vous avez prise concernant le mariage de votre fille ?

Sinclair fronce alors les sourcils en se dandinant dans son fauteuil.

— La situation est très compliquée, vous le savez bien, Wentworth.

— Je le sais, mon ami. Mais n'avez-vous pas abordé la solution dont nous avons parlé ensemble ? A-t-il accepté de vous laisser le temps de reprendre vos affaires en main ?

Sinclair secoue doucement la tête, l'air accablé.

— Il n'a même pas voulu envisager cette solution. Je crains que son désir d'engendrer un héritier ne soit le plus fort, et il a jeté son dévolu sur ma fille, sachant qu'il me tenait à la gorge.

— Quoiqu'il en soit, et même si vous deviez vous retrouver dans la

pire des situations, après ce que je vais vous dire, cela va vous sembler une bien piètre punition.

— Je ne comprends pas, que voulez-vous dire ?

— Je sais, et cela en toute certitude, que Lord Kingsley est atteint de syphilis.

CHAPITRE 25

- Roy -

Un des grands plaisirs de Londres au printemps et en été, alors que la chaleur devient trop présente, ce sont les parcs publics et les jardins privés.

Aujourd'hui, l'ami de monsieur Dickens, James, vient de nous déposer à Kensington Gardens. Il m'a aidé à transporter tout le matériel dans une des allées, à l'ombre des arbres majestueux de ce lieu magnifique.

Je me considère à ce moment comme un des hommes les plus heureux d'Angleterre, devant passer l'après-midi en compagnie de ma sœur, toujours aussi pétillante, ainsi que de l'adorable Eleanor, qui se faisait un plaisir d'assister à cette séance. Cela va lui changer les idées, m'a-t-elle dit.

Monsieur Dickens est là, pour m'aider à tout mettre en place en veillant au meilleur éclairage, chose que j'ai encore du mal à jauger. Rien de tel qu'un œil aguerri par des années de pratique, pour décider du meilleur agencement des objets et des personnes.

— Mon garçon, tu as fort bien choisi les couleurs de la robe de ta sœur. Les contrastes seront du meilleur effet sur des clichés en noir et blanc. Et les jeux de lumière vont donner, j'en suis certain, des nuances qui ne feront qu'ajouter aux dégradés de gris. Nous vivons le monde en couleurs et tout l'art du photographe consiste à anticiper ce que cela donnera en noir et blanc !

— Je me suis laissé dire qu'il existait désormais des photographies en couleurs ? questionne Eleanor.

— Tout à fait, jeune fille !

Il se tourne vers moi.

— Voilà une demoiselle qui sait être au fait des nouveautés, me dit-il en riant. Un esprit vif !

Puis, il s'adresse de nouveau à Eleanor.

— Mais en général, il s'agit de photographies qui sont colorisées *a posteriori*. Pourtant, depuis peu il est possible de développer des clichés directement en couleurs. Mais le coût n'est pas le même !

— Le résultat est-il réaliste ?

— On ne peut pas dire cela. Mais ces couleurs donnent à l'image un aspect assez proche de l'aquarelle. Ce qui est plutôt agréable au regard et d'une douceur qui peut en séduire certains.

— Ce pourrait être une belle idée pour les albums de nos mères, n'est-ce pas, Roy ?

Elle termine sa phrase en se tournant vers moi.

— Que se passe-t-il, Roy ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Oh ! Juste un rayon de soleil qui est venu me chatouiller la rétine...

Dieu, que je suis un menteur de pacotille ! Mère me l'a toujours dit, je ne mens pas mieux qu'elle. Si quelque chose m'a ébloui, c'est bien plutôt le doux visage de mon *amie retrouvée*... Je suis sous le charme de la plus jolie des demoiselles qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Pearl arrive vers nous en sautillant.

— Roy ! Toi tu fais les photographies de Snowball !

— Mais c'est une excellente idée, commente Dickens. Avec son pelage tout fou, cela fera un joli contraste. Et ça mettra encore plus de vie au tableau.

— Vous êtes d'accord ? dis-je en me tournant vers Eleanor.

Je la surprends le regard dans le vague, la mine soucieuse et la bouche tremblotante. Est-elle au bord des larmes ?

— Eleanor ? Vous allez bien ?

Son visage change alors du tout au tout. Elle me sourit sans artifice et se tourne vers Pearl.

— Ma boule de poils vous adore, Pearl. Il sera ravi de poser avec vous.

À ce moment, Pearl éclate de rire sous les léchages de Snowball, qui passe sa langue sur ses joues. Eleanor se met à sourire avec elle. Comme je préfère cela à la mine que je viens de surprendre !

Pendant toute la séance, monsieur Dickens se fait discret, me laissant œuvrer et n'intervenant que lorsque j'ai un doute et lui demande son aide.

Pearl est un modèle idéal ! Elle se prête à tout ce qui lui est demandé et gère le chiot avec une aisance étonnante.

Je peux même faire deux clichés en cachette, où Eleanor pose à son insu aux côtés de Pearl, alors qu'elle lui donne un coup de brosse ou positionne Snowball différemment dans ses bras.

Au second cliché elle se rend compte de mon petit jeu.

— Roy ! Vous avez parfois un comportement de gamin prêt à faire des blagues au premier qui passe à votre portée !

— Et voilà ! Vous êtes dans la boîte ! Bien malin celui qui pourra vous sortir de là !

La séance se poursuit et nous arrêtons lorsque Pearl commence à se fatiguer. Elle bâille et dépose le chiot dans l'herbe.

— Pearl a faim, dit-elle.

— Voilà qui est parfait, lui répond Eleanor. Nous avons apporté un panier avec tout ce qu'il faut pour faire un excellent goûter. Monsieur Dickens, il y a même deux bouteilles de Kilkenny !

— Jeune fille, vous êtes le bonheur personnifié.

— C'est très gentil, monsieur Dickens.

— Oh ! Je m'y connais un peu en femmes, vous savez. Eh bien moi je vous dis que l'homme qui entrera dans votre vie ne sera jamais assez conscient de la chance qu'il a !

Eleanor se rembrunit aussitôt et détourne la tête.

Dickens n'a rien vu, il joue avec le chiot en le faisant se dresser sur ses pattes arrière, ce qui fait rire Pearl à en perdre le souffle.

Je me rapproche d'Eleanor et crois apercevoir alors des larmes qui perlent au coin de ses yeux. Le mouchoir qu'elle tire de sa manche me confirme que je ne me suis pas trompé.

— Ely ! Que se passe-t-il ? Est-ce donc encore cette histoire de mariage qui vous a fait vous rembrunir à plusieurs reprises cet après-midi ?

— Ce n'est rien, Roy, rien d'important.

— Vos parents maintiennent-ils donc leur décision ?

Dickens a saisi la situation. Il me fait comprendre d'un signe qu'il va s'occuper de Pearl et du chien, et que je peux m'éloigner avec Eleanor.

Je l'entraîne doucement près d'une étendue d'eau paisible et lui demande de s'asseoir sur un banc qui se trouve là.

— Eleanor, vous êtes livide et toute tremblante. Je vois bien que ce qui vous ébranle est terrible. Par pitié, parlez-moi !

Elle ne parvient même pas à lever ses yeux vers moi. Elle tapote son visage de son mouchoir de dentelle et ne peut rien faire d'autre.

Je tiens son autre main entre les miennes et caresse le dos de celle-ci avec toute la douceur dont je suis capable.

Tout à coup, les digues cèdent et elle éclate en sanglots, les épaules parcourues de soubresauts violents. Je me rapproche instinctivement d'elle, mon visage collé au sien.

Elle lance alors ses bras autour de moi et se blottit dans mon cou. Je sens les flots de larmes couler sur le col de ma chemise, la chaleur de son souffle sur ma peau. Ce que je ressens est un mélange troublant de douleur partagée et de sensations qui me donnent envie de la couvrir de baisers. Ses lèvres tremblantes finissent par lâcher quelques mots dans un souffle.

— Je suis perdue, Roy ! Je suis perdue !

Comme je me sens impuissant, moi, pauvre petit homme, face à une telle détresse !

— Ma belle Eleanor, ma douce. Essayez de calmer votre respiration, fermez les yeux et écoutez votre chiot qui fait rire Pearl. Cela va vous aider à retrouver votre calme. N'est-ce pas, ma douce, ma belle Eleanor ?

Elle acquiesce avec un sourire forcé et essaie de suivre mes conseils. Elle finit par retrouver un certain calme. Enfin, je la sens prête à me

parler.

— Maintenant, vous allez tout me dire, en quelques mots.

Elle me regarde.

— Roy ! Comme vous le savez, mes parents ont décidé de me marier à Lord Kingsley pour effacer leurs dettes à son égard, et qui sont si conséquentes, qu'à défaut, notre famille sera entièrement ruinée.

— N'ont-ils pas d'autre solution pour payer leur dû ?

— Ils sont pieds et poings liés, vous dis-je.

Je me laisse tomber sur le sol et ne peux que rester bouche bée, regardant fixement les lèvres qui viennent de lâcher ces quelques mots.

Mais elle n'en a pas fini !

— Je les ai entendus hier soir. Leur situation est terrible ! Cet homme les tient, Roy ! Il les tient ! Et moi aussi par la même occasion ! Si je m'enfuis, mes parents seront condamnés à la ruine et mon frère tout autant. Cet homme est leur unique créancier, et concède à l'effacement pur et simple de la créance, à condition que je sois celle qui lui donnera un héritier. Les intérêts à eux seuls seraient à peine couverts par la vente de notre maison de Londres. C'est terrible, je ne peux pas abandonner les miens à leur triste sort !

Ça y est, elle a tout dit et ne peut retenir ses larmes.

Dickens nous observe au loin. Il comprend que ce qui se joue est terrible.

— Ma douce, vos parents ne peuvent-ils échapper à cet homme ? Et vous par la même occasion ?

— Roy, il n'existe aucune façon d'échapper aux décisions de cet homme. Les seules personnes qui lui ont échappé, ce sont ses deux épouses, en passant de vie à trépas...

— Ne pouvez-vous envisager de faire croire à un enlèvement ou autre subterfuge ?

— Il ne sera pas dupe... Je ne peux que l'épouser et veiller à l'effacement de la dette de mon père, avant d'envisager mon départ.

— Et comment vous y prendrez-vous ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas. Ou plutôt si, je ne sais que trop.

— Que voulez-vous dire ?

Elle me regarde et me gratifie d'un doux sourire triste. Ce qui n'est pas pour me rassurer.

— Ma belle, que voulez-vous dire ?

— Un départ sans retour possible.

— Vers les Amériques, c'est cela ?

Son silence ne me dit rien de bon !

— C'est bien cela, Eleanor ? Rassurez-moi, c'est bien de cela qu'il s'agit ?

Elle ne répond toujours pas, se contentant de me sourire puis de se

détourner. Tout cela n'est pas de bon augure !

Je dois prendre les choses en main !

J'essaie de l'amener à fixer son attention sur autre chose, une tâche concrète, quelque chose de simple.

— Ely, écoutez-moi, je vais vous aider à vous lever et nous allons rejoindre Pearl et Dickens. Ensuite, nous rentrerons chez moi, pour y déposer Pearl. Puis nous irons chez vous. Vous êtes d'accord avec moi ?

— Oui, Roy, je ferai ce que vous me direz. Je suis bien incapable de prendre la moindre décision par moi-même...

— Alors, si vous le voulez bien, faites-moi confiance et ne vous posez pas plus de questions.

— Très bien, Roy. Je vous suis.

— Parfait ! Lorsque vous serez chez vous, vous ferez semblant de rien. Est-ce au-dessus de vos forces de simuler la quiétude face à vos parents ?

— Non, non, je crois que je pourrai... De toute façon, je suis si éteinte qu'ils prendront facilement cela pour de la quiétude.

— Vous avez raison, ma belle ! Écoutez-moi. S'il le faut, Eleanor, je vous enlèverai pour vous soustraire à ce projet odieux ! Jamais je n'accepterai que vous finissiez entre les mains de ce monstrueux personnage. Quand bien même cela ne devrait durer que quelques heures ! Je vous le promets, Ely, je vous le promets !

La journée se termine ainsi. Nous sommes devant la demeure d'Eleanor et elle me promet de ne rien laisser paraître auprès de ses parents. Et surtout pas qu'elle est au courant de leur situation. Elle va quitter le fiacre dans quelques instants. Quand la reverrai-je ?

— Roy, vous êtes un jeune homme valeureux. Vous n'avez rien à envier aux hommes plus âgés. Votre force de caractère est un réel réconfort pour moi.

Le silence qui s'est installé entre nous deux nous isole du reste du monde, à l'abri dans cette voiture.

Elle pose sa main tremblante sur ma joue et plonge ses yeux dans les miens.

Je ne peux résister et de toute façon, je ne le désire pas. Je dépose sur ses lèvres un baiser léger et timide, voulant juste lui transmettre un peu de douceur au milieu de cette tourmente. Alors que je m'apprête à m'éloigner d'elle, Eleanor pose son autre main sur mon visage, le tenant comme un calice, et elle poursuit notre baiser. Comme cette étreinte est chaude !

Un baiser qui dure, longtemps. Mais qui aurait pu durer encore davantage ! Jamais je ne m'en serais lassé !

Eleanor s'éloigne de moi tout à coup.

Elle parvient à m'envoyer un sourire, puis saute hors du fiacre et s'engouffre chez elle sans se retourner.

C'est décidé ! Moi vivant, elle n'épousera pas ce monstre !

CHAPITRE 26

- Andrew -

Alors que je discute avec mon père de son voyage de noces, nous entendons une agitation inhabituelle dans le secrétariat. Notre efficace Gerda semble avoir quelques difficultés à calmer un ou probablement plusieurs visiteurs.

— Que se passe-t-il ? demande mon père. Il suffit que je m'éloigne quelques jours pour que tout parte à vau-l'eau, ajouta-t-il avec un sourire.

Je dissimule mon inquiétude derrière un sourire moqueur, mais je n'en mène pas large. Mon père ignore mes activités annexes au travail de notariat. S'il apprend que je me livre à un trafic de faux papiers pour aider des victimes de mariages forcés à s'enfuir, il serait probablement scandalisé et effrayé par les conséquences pour moi, et notre famille.

J'ai parfaitement conscience des risques que je prends, et j'ai fait le maximum pour sécuriser cette activité. Pour le moment, je n'ai pu sauver que deux jeunes filles, mais rien que ces deux vies valent les risques que je cours.

Seule mon épouse, ma douce Lucy, est au courant de ce que je fais, c'est même elle qui a pensé l'organisation des départs des jeunes filles vers l'Amérique.

Elle y a des amis qu'elle a connus aux Indes où elle a grandi, et en qui elle a toute confiance. Ce sont eux qui accueillent et aident les jeunes expatriées à refaire leur vie loin de l'Angleterre. Nous avons régulièrement des nouvelles et projetons d'aller sur place l'année prochaine, dans le cadre d'un voyage d'agrément.

Pour l'heure, trois jeunes filles sont sur le départ, sans compter la jeune Sinclair dont j'ai appris le sort il y a quelques jours.

— Qu'avez-vous prévu, Euphemia et vous, pour fêter votre retour ?

Avant que mon père ait pu me répondre, la porte de mon bureau s'ouvre brusquement, laissant place à Monsieur Sinclair, dont le visage rouge trahit un grand émoi. Il est suivi de près par un gentleman dont j'ignore l'identité.

— Je suis terriblement navrée, Maître, mais il m'a été impossible d'arrêter ces deux personnes, s'excuse Gerda, un brin échevelée.

— Cela ne fait rien, merci, ma chère Gerda, nous prenons le relais.

— Stanton ! Vous êtes donc revenu de votre voyage de noces ! Vous allez pouvoir régler mon affaire ! tonne monsieur Sinclair en épongeant son front.

— Je ne suis plus en activité, vous le savez, Monsieur Sinclair. Il revient à mon fils de vous apporter toute l'aide dont vous aurez besoin, dans la mesure du possible.

— Peu importe, nous devons avoir un entretien, c'est extrêmement urgent, reprend-il en s'effondrant dans un fauteuil. Pardon, voici Monsieur Wentworth, mon ami, ajoute-t-il, conscient soudain de son manque d'éducation.

Nous nous saluons et j'invite l'autre gentleman à s'installer.

— Je vous laisse, déclare mon père en se dirigeant vers la porte.

— N'en faites rien, Stanton ! L'affaire est d'importance, et vous ne serez pas trop de deux pour me conseiller.

Je dois avouer que toute cette agitation et le comportement de Monsieur Sinclair excitent ma curiosité.

— Très bien, en ce cas, nous vous écoutons, Monsieur Sinclair.

Le récit que j'entends alors me sidère autant qu'il me scandalise. L'état syphilitique de Lord Kingsley éclaire le décès de son enfant et de sa deuxième épouse sous un jour nouveau. Ayant contaminé son épouse, celle-ci a probablement donné naissance à un enfant lui-même atteint du même mal, qui l'aura emporté peu de temps après sa naissance.

La violence du Duc et sa perversité probablement connue de ses pairs lui ont fermé quasiment toutes les opportunités de mariage avec les héritières issues de l'aristocratie, l'obligeant à porter son choix sur les jeunes filles de la grande bourgeoisie.

Avides de s'élever dans la haute société, les familles sont moins exigeantes, et il lui est plus facile d'y trouver une épouse qui lui donnera l'héritier qu'il attend. Mais c'est sans compter sur cette terrible maladie dont il serait atteint.

— Vous comprenez qu'il ne pourrait y avoir de mariage entre cet homme et ma fille, cela reviendrait à la condamner à mort, dit Sinclair quand il a fini son explication. Je viens donc vers vous pour envisager toutes les solutions possibles afin de l'empêcher de me conduire à la faillite parce que je lui refuse la main de ma fille.

— Mon fils et moi allons bien évidemment vous aider, laissez-nous quelques minutes de réflexion.

Nous nous éloignons pour convenir de la conduite à tenir.

— J'ai quelques connaissances qui travaillent au Bartolomew, si cette jeune femme y a été hospitalisée avec les symptômes de la syphilis, nous le saurons très vite, dis-je en hélant notre secrétaire.

Je rédige rapidement un message à l'adresse de l'infirmière Lewis, et le tends à mon père.

— Ma chère Gerda, dit-il en lui tendant le pli que je viens de rédiger. J'aimerais que dans un premier temps, vous envoyiez au plus vite notre jeune Matthew au Bartolomew. Il devra y rencontrer

l'infirmière en chef Lewis et lui donner ce message. Précisez-lui que je veux une réponse dans l'instant, et qu'il me la ramène sans tarder. Et revenez me voir dès que ce sera fait.

Gerda hoche la tête et sort précipitamment.

— Nous ne pouvons agir contre un Lord que si nous sommes absolument sûrs des faits, dis-je aux deux gentlemen qui nous observent en silence.

Quelques minutes après, Gerda revient dans le bureau, prête à entendre sa nouvelle mission. Je laisse à mon père le soin de l'exposer.

— La deuxième chose que je vais vous demander est très délicate ma chère Gerda, et je comprendrais que vous la refusiez.

— Vous ai-je déjà refusé quelque chose, Maître Bellamy ?

— Attendez de savoir ce dont il s'agit, sourit mon père.

Cette brave Gerda. Elle est au service de l'office notarial depuis au moins trois décennies, et a vu passer bien des affaires difficiles, sournoises ou étranges. Je la soupçonnais un temps d'être amoureuse de mon père jusqu'à son récent mariage avec le cocher qui travaille pour Euphemia, la nouvelle épouse de mon père.

— J'aimerais que vous alliez voir la maquerelle qui tient la maison où travaillait la malheureuse jeune femme, victime de la syphilis. Vous devrez être accompagnée de notre clerc de notaire, John, pour plus de sûreté. Vous remettrez à cette dame le billet que voici, où je lui explique ce que j'attends d'elle, ainsi que ce bon au porteur.

Mon père déchire soigneusement un bon au porteur d'une valeur de plusieurs dizaines de livres et en tend la moitié à Gerda.

— Dites-lui que nous lui donnerons l'autre moitié si elle accepte de nous rejoindre immédiatement ici.

Alors que Gerda quitte l'office, mon père se tourne alors vers nous.

— Voilà, messieurs, il ne nous reste que peu de temps avant la confrontation avec le Duc.

Tandis que nous attendons en faisant mine de supporter stoïquement la terrible tension que nous ressentons tous, le jeune Matthew revient avec la réponse que nous attendions. Je la montre à mon père, qui hoche la tête.

Le bruit des sabots des chevaux qui claquent sur le pavé nous alerte. Je soulève doucement le voilage devant la fenêtre et aperçois le haut-de-forme d'un homme avant qu'il ne s'engouffre dans le bâtiment. C'est sans aucun doute possible Lord Kingsley, dont je reconnais les armoiries sur le cabriolet.

— Il arrive, dis-je sobrement.

Wentworth et Sinclair échangent un regard, et hochent doucement la tête, comme pour se donner du courage.

Lord Kingsley surgit alors comme un beau diable dans mon bureau,

sans prendre la peine de frapper. Il s'encadre dans le chambranle, pieds écartés, tel un lutteur près au combat.

Apercevant Sinclair, il a alors un petit sourire cruel et méprisant.

— Sinclair ! Vous ici ! C'est à vous que je dois cette convocation des plus cavalières chez votre notaire ?

— Oui, Votre Grâce.

Le Duc entre alors dans la pièce et s'installe d'autorité dans un fauteuil. Il fait tourner le pommeau en argent de sa canne dans sa main avec nonchalance.

— Je vous écoute. Soyez bref et concis, j'ai un rendez-vous avec le Prince de Galles auquel je ne saurais arriver avec du retard.

Je ne peux m'empêcher de sourire en entendant Lord Kingsley se prévaloir de ses prestigieuses relations. C'est le signe selon moi qu'il éprouve une certaine inquiétude.

Sinclair accuse toutefois le coup et je sens sa fébrilité.

— Si vous me le permettez, Monsieur le Duc, c'est moi qui vais vous exposer la raison pour laquelle votre présence ici, avec nous, est indispensable.

J'utilise sciemment son titre au lieu de la formule respectueuse *Votre Grâce* en vigueur lorsque l'on s'adresse à un Duc, ceci afin de marquer le peu de cas que je fais de sa position. Il n'ose me reprendre, ce qui est encore un bon point pour moi, mais je vois sa main se crisper sur sa canne.

— En notre qualité de notaire de Monsieur et Madame Sinclair, nous sommes chargés de régler le projet de mariage de leur fille, Eleanor, avec vous.

Je sens tous les regards posés sur moi, mais n'éprouve aucune appréhension ou fébrilité.

— Dans le cadre de l'accord que les parties souhaitent conclure pour valider cette union, vous consentez, Monsieur le Duc, à renoncer à votre créance sur la famille Sinclair. En échange de quoi, Monsieur Sinclair vous accorde la main de sa fille.

Lord Kingsley pousse un long et bruyant soupir.

— Venez-en au fait, Bellamy. En quoi était-il urgent que je vienne dans votre cabinet ? Quelle est donc cette menace qui pourrait annuler ce mariage ?

Le bruit des sabots des chevaux résonne à nouveau sur les pavés de la cour intérieure de l'hôtel particulier où se situe le cabinet. Je fais un signe de tête à mon père, qui sort alors de mon bureau.

— Il est venu aux oreilles de Monsieur Sinclair, qu'il y a un an environ, vous fréquentiez assidûment la demeure de Madame Macauley, plus connue sous le nom de *La Perle*. Vous nous le confirmez ?… Monsieur de Duc…

Cette fois, Lord Kingsley ne peut réprimer son agacement et martèle

le plancher avec sa canne.

— Eh bien ! Qu'est-ce que cela a à voir avec le mariage ? Et qu'est-ce ce qui vous autorise à me parler sur ce ton, vous !

— Nous souhaitons que vous nous confirmiez que jusqu'à une date récente, vous étiez un client très régulier de la maison tenue par *La Perle*.

— Qu'à cela ne tienne !

Je croise alors son regard que j'avais évité depuis le début, et affiche un air de totale indifférence, comme si les faits n'avaient pour moi, aucune importance.

— Maintenant, nous souhaitons connaître la personne qui, dans cette maison, avait l'exclusivité de vos faveurs.

Cette fois, Lord Kingsley se lève d'un bond et s'approche de moi, comme pour me frapper. Wentworth et Sinclair font alors mine de s'interposer, mais je les calme d'un geste.

— De quel droit me parlez-vous sur ce ton, jeune foutriquet ! Et pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

Je préfère ignorer l'insulte et, sans reculer d'un pas, je soutiens froidement le regard de Lord Kingsley. Je répète mot pour mot ma question, ce qui a pour effet de décupler sa colère.

— Foutre Dieu ! Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

— Il ne pourra y avoir d'accord possible sans que vous n'ayez répondu à nos questions, Monsieur le Duc.

— J'ai baisé toutes les putes de ce bordel, une par une ou en groupe, ça vous va ?

— Il semble que vous ne soyez pas tout à fait honnête, Monsieur le Duc. Il y avait, parmi ces dames, une qui avait vos préférences et que vous fréquentiez assidûment.

— Je n'en ai pas gardé le souvenir.

— Très bien.

Je décide alors de faire entrer mon père, avec Madame Macauley. La surprise que je lis dans les yeux de Kingsley fait bientôt place à de l'inquiétude, puis à la colère.

— Votre Grâce, dit-elle.

— Il semble qu'elle vous ait reconnu, Monsieur le Duc, dis-je en dissimulant un sourire de satisfaction.

— Évidemment, tout comme elle reconnaîtrait bon nombre de personnalités qui fréquentent encore son bordel.

— Madame, ainsi que mon père vous l'a expliqué, nous souhaitons que vous nous donniez le nom de la pensionnaire qui avait chez vous, les faveurs de Lord Kingsley.

La Perle se dandine, intimidée par la présence du Duc et sans doute effrayée par le regard mauvais qu'il pose sur elle.

— N'ayez crainte, dis-je pour la rassurer. Nous connaissons les

habitudes du Duc, et ce n'est absolument pas l'objet de notre intérêt. Nous souhaitons simplement connaître le nom de cette fille.

Elle hoche la tête en évitant le regard de Lord Kingsley.

— C'était *La Chatte* sa préférée.

— Et quel était le vrai nom de *La Chatte* ?

— C'est Alicia Johnson. Il la demandait tout le temps, et à la fin, il la voulait pour lui seul.

— Jusqu'à ce qu'il la batte effroyablement et qu'elle ne puisse plus travailler pour vous…

La Perle me jette un regard effrayé.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, Votre Grâce ! Il le savait déjà, je vous jure !

— Vous avez raison, ne vous inquiétez pas, nous allons vous raccompagner chez vous.

Je referme la porte de mon bureau derrière la maquerelle et me tourne vers le Duc. Il me regarde avec un air amusé.

— C'est donc ça votre *urgence* ? Alors, Sinclair, on a peur que je maltraite ma future épouse ?

Je pose une main apaisante sur Sinclair qui, serrant les poings, reprend sa place dans un coin de mon bureau.

— Que voulez-vous, Bellamy ? Inclure une clause concernant mon comportement avec ma promise ? Eh bien faites-le ! Et ne me faites plus perdre mon temps !

Lord Kingsley se lève soudain, saisit son haut-de-forme et sa canne et se dirige vers la porte.

— Non, Monsieur le Duc, ce n'est pas cela, notre *urgence*.

Le Duc se retourne lentement, un sourire mauvais sur les lèvres.

— Hâtez-vous mon ami, je perds patience, et vous allez sans doute perdre beaucoup plus…

Je contourne mon bureau pour récupérer le papier qui porte l'entête de Saint Bartolomew et le lui tend.

— Vous lirez ici le compte rendu des raisons du transfert d'Alicia Johnson dans un asile où elle a trouvé la mort peu de temps après. Le Barts n'a pas accepté de soigner la phtisie dont elle souffrait parce qu'elle était atteinte de syphilis, maladie que vous lui avez probablement transmise, Votre Grâce…

Toute couleur déserta le visage de Lord Kingsley à la lecture du document.

— Vous comprendrez qu'il ne saurait plus être question de mariage. La question est : que faire de cette information, au regard des conséquences extrêmement graves pour notre société ?

Lord Kingsley lève sur moi des yeux fous de colère.

— Vous voulez me faire chanter ? Espèce de…

— Nous n'en sommes plus là, Lord Kingsley. Je vous propose une

sortie honorable, sans que votre état ne soit étalé en place publique. Vous vous retirez sur vos terres, en renonçant à ce mariage et en accordant à Monsieur Sinclair des échéances très raisonnables pour le remboursement de sa dette.

L'ennemi est à terre et semble groggy. J'échange un regard complice avec Monsieur Sinclair dont le visage rayonne de joie.

— Nous allons nous mettre en relation avec votre notaire, Monsieur le Duc, pour régler toute cette triste affaire dans les règles de l'art.

Alors que Lord Kingsley quitte mon bureau, je vois dans les yeux de mon père une fierté que je n'avais jamais décelée auparavant.

CHAPITRE 27

- Samuel Dickens -

Après la séance d'hier, pour photographier sa jeune sœur, Roy doit maintenant développer ses clichés sur papier. Il vient d'arriver à l'atelier et je lui laisse volontiers la place dans la chambre noire.

— Mais avant toute chose, je dois vous parler, monsieur Dickens.

— Oh oh ! Te voilà bien cérémonial, mon garçon.

Il me regarde avec beaucoup de sérieux. Je lis aussi de l'inquiétude dans ses yeux.

— Mademoiselle Sinclair m'a parlé.

Un peu interloqué, je le regarde.

— Qui ça, Roy ?

— Monsieur Dickens ! Ne faites pas l'innocent ! Elle m'a expliqué pour les photos, la nouvelle identité, le voyage vers l'Amérique. Elle m'a tout dit !

Et là, je lui souris.

— Ah d'accord, je vois.

— Oui, je suis au courant de tout !

— Que vous croyez jeune homme !

— Comment cela ?

— Écoute gamin, tout ce que cette jeune personne t'a dit est entièrement vrai. À un seul détail près...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, vois-tu, en ce qui me concerne, je ne connais absolument pas l'identité des personnes que je photographie. Et je ne veux pas la connaître ! D'autant plus que ces jeunes filles viennent toutes d'un milieu que je ne côtoie qu'en étant de l'autre côté de mon appareil.

— Oh ! Je n'avais pas vu les choses ainsi.

— Ne jamais juger trop vite, mon garçon...

— Je suis vraiment désolé, monsieur Dickens.

— Pour la jeune Eleanor, certes tu me l'as présentée. Mais avant cela, je n'avais aucune idée de qui elle était.

— Mais, vous pourriez avoir des problèmes avec la justice, du fait de vos actes.

— Et... comment les juges-tu, ces actes ?

— Oh ! Je ne vous juge pas ! Ou tout du moins, je trouve que ce que vous faites est quasiment héroïque. Vous sauvez ces jeunes femmes d'un destin dont notre nation n'a pas à se glorifier !

— Alors, nous étions décidément faits pour nous entendre, gamin !

— Mais, qu'advient-il d'elles en Amérique ?

— Ne t'inquiète pas, elles sont entre de bonnes mains. Certes, elles doivent reprendre une nouvelle vie. Mais ce sera toujours mieux que ce qui leur était réservé ici.

— Et pour Eleanor ? Rosie Mac Allister, d'après ce que j'ai vu...

— Mais... tu as fouillé mon atelier !

— Oui, je l'avoue. Je craignais que vous ne fassiez des photographies peu recommandables.

— Et comment as-tu su où chercher ?

— Cette boîte qui devait être sauvée en cas d'incendie...

Je le regarde, ébahi.

— Alors là ! Bravo gamin !

Il s'apprête à me répondre, mais il n'en a pas l'occasion. La porte d'entrée vient d'être ouverte en force avec une violence inouïe !

Des policemen font irruption dans la pièce. Je sens des mains m'attraper et des menottes enserrer mes poignets.

— Vous êtes bien Samuel Dickens ?

— Oui, c'est bien moi.

— Et vous, poursuit le policeman en s'adressant à Roy, quelle est votre identité ?

— Je m'appelle Roy Wentworth.

— Le fils de Monsieur Walter Wentworth ?

— Absolument.

— Ben voyons ! éclate le policeman, tout en explosant de rire. Et moi je suis le neveu de la reine Victoria !

Il passe les menottes à Roy et nous pousse vers l'extérieur.

— Allez, ajoute-t-il, on embarque tout ce petit monde !

— Mais enfin, de quoi m'accuse-t-on ?

— Que du moche, mon gars. Photographies pornographiques et pédérastie.

— Quoi ? Mais c'est aberrant !

Il rit et attrape Roy violemment.

— Et toi, mon mignon, tu serais pas le petit chéri de ce personnage ?

Les autres policemen sourient à leur tour et nous voilà jetés dans la voiture fourgon, dont le policeman referme la porte d'un coup sec.

— On va fouiller en détail ton atelier et ton domicile, mon gars. Et je peux te dire que quand on veut trouver, on trouve !

La voiture démarre, direction le poste de police.

— Eh bien, dis-je à Roy, nous voilà dans de beaux draps...

— Mais enfin, d'où viennent ces fausses informations ?

— Fausse délation de la part d'un concurrent, sans aucun doute.

— Mais c'est odieux !

— Je ne te le fais pas dire...

Nous nous retrouvons en cellule, parmi des ivrognes et autres voleurs à la tire.

— On s'occupera de vous un peu plus tard. Quand on aura fini de fouiller chez toi, Dickens.

— Dans combien de temps ?

— Tu crois vraiment qu'on n'a que ça à faire ?

Je me tourne vers Roy, qui ne cache pas son désarroi.

— J'ai bien peur que ce soit un peu long, mon garçon.

Nous nous asseyons contre la partie de mur la moins sale et attendons. Roy finit par s'assoupir. Ce sont des éclats de voix qui le font émerger et attirent l'attention de tous.

Un homme et une femme sont à l'accueil du poste et s'adressent à l'agent qui est de faction et à un collègue, qui vient d'arriver.

— Messieurs, je suis l'avocat de cette femme et je désire m'entretenir avec votre *Super Intendant*. Dans son bureau, et pas ici, devant tout le monde. Cette affaire mérite un peu d'intimité !

— Eh bien moi, je vous dis que ça se fera ici, ou ça ne se fera pas ! C'est ici où vous partez. À vous de choisir.

L'homme se tourne vers la femme, qui donne son accord d'un hochement de tête.

Entretemps, Roy s'est remis debout et observe la scène avec attention.

— Ma cliente ici présente désire porter plainte pour violence et agression sexuelle. Nos avons toutes les attestations des médecins.

— Contre qui, ce dépôt de plainte ?

— Son mari.

— Bon sang, mais c'est pas vrai ! éclate le policeman.

Puis il se tourne vers son collègue.

— Tu vois, je te l'avais dit. Encore une qui se refuse à son mari et veut faire passer sa réaction pour de la violence.

Il se retourne vers l'avocat de la femme, ignorant délibérément celle-ci.

— Votre cliente n'a qu'à nous laisser son nom et son adresse, et nous irons rendre visite au monsieur pour avoir sa version.

— Il n'en est pas question ! Prenez d'abord sa plainte et ensuite, convoquez son mari.

— Vous allez m'apprendre à faire mon métier ? Moi, je peux pas vous proposer mieux.

— Très bien. Dans ce cas, je passerai par la voie hiérarchique. Nous nous retrouverons, faites-moi confiance.

— Ben voilà, on va faire comme ça ! À la revoyure, monsieur.

Nous voyons l'avocat et sa cliente repartir, dépités et en colère.

Roy se tourne vers moi.

— Mais c'est odieux, monsieur Dickens ! Ils attendent quoi ? Que cette femme soit retrouvée morte ?

— C'est un peu ça, oui. Et c'est souvent ce qui arrive, malheureusement. Tu comprends mieux pourquoi je fais ce que je fais ?

— C'est certain. Bien des choses ont besoin de changer. Je comprends mieux ce que vit actuellement Eleanor. C'est terrible ! Comment puis-je l'aider ?

Je le regarde.

— Mais, dis-moi, gamin, n'aurais-tu pas des sentiments pour cette charmante demoiselle ?

Et voilà qu'il rougit jusqu'au bout des oreilles.

— Mais si ! Le jeune Roy me semble bien être un peu amoureux.

— Il est vrai que je l'apprécie beaucoup... Elle est aussi brillante que jolie.

— Voyez-vous ça ! *Je l'apprécie beaucoup*... Pourquoi ne pas appeler un chat, un chat ? Vous êtes tombé sous son charme, jeune homme ! La voilà la vérité.

— Si vous le dites, monsieur Dickens...

Nous ne nous étendons pas plus sur le sujet. Trop d'oreilles indiscrètes.

Après quelques minutes, Roy qui s'était de nouveau assis, se redresse d'un bond. Nous venons d'apercevoir son père, qui se dirige vers les barreaux de notre cellule, alors qu'un autre homme s'adresse au policeman et exige de voir son supérieur.

— Ne vous inquiétez pas, mon fils. Ni vous, monsieur Dickens. Vous serez sorti dans quelques minutes, je vous le garantis ! Mon avocat est là et il connaît personnellement le *Super Intendant* de ce poste.

Et effectivement, le responsable du poste vient personnellement ouvrir la cellule pour nous faire sortir. Il s'adresse à Roy.

— Que ne vous êtes-vous pas fait connaître, jeune homme ?

— J'ai essayé, Monsieur. Mais certaines personnes ont fait barrage, dit Roy en posant son regard sur le policeman qui nous avait interpelés.

— Quant à moi, dit monsieur Wentworth père, je me porte personnellement garant de l'intégrité de monsieur Dickens. Je peux vous affirmer qu'il n'est ni pédéraste ni l'auteur de photographies licencieuses !

— Mais je vous crois, Monsieur. De toute façon, il s'agit là d'une délation par lettre anonyme, chose à laquelle je refuse d'accorder du crédit. Je vais voir moi-même avec mes équipes pour quelle raison une arrestation a été décidée.

— Et vous aurez de mes nouvelles pour les frais de réparation qui découlent de cette arrestation un peu trop musclée à mon goût.

Et voilà. Nous prenons congé et je ne suis pas mécontent de quitter cet endroit où se mélangent toutes ces misères.

— Comment avez-vous su, Père, que nous nous trouvions là ?

— Le cocher qui vous a déposé chez monsieur Dickens faisait une pause après sa course et il a vu les policemen forcer la porte et vous emmener au poste. Il est venu aussitôt en avertir votre mère, qui est elle-même venue me trouver sur mon lieu de travail. D'ailleurs, elle vous attend dans le fiacre. Elle est folle d'inquiétude !

Le pauvre gamin retrouve sa mère, qui après l'avoir serré dans ses bras, lui fait remarquer qu'il ne sent pas très bon.

— Les geôles de notre Majesté ne sont guère accueillantes, dit-il en riant.

— Monsieur Dickens, où pouvons-nous vous déposer ? me demande monsieur Wentworth.

— À mon atelier, si cela ne vous dérange pas. Je vais devoir consolider cette porte, et je crois que je vais passer la nuit sur place, ce sera plus prudent pour mon matériel.

— Parfait. Je vous enverrai des hommes demain à la première heure, pour faire une réparation digne de ce nom !

Voilà une journée qui ne se termine finalement pas si mal.

Quelle histoire ! J'espère que ce sera vitre réglé...

CHAPITRE 28

- Margaret Sinclair -

Ils vont tous me faire perdre la raison !

Mon Bannister est allé retrouver Walter pour lui demander conseil et ils doivent ensuite se rendre ensemble chez notre notaire, Maître Bellamy.

Je ne sais trop ce qu'il a en tête, mais il m'a dit en partant que le soleil se coucherait sans doute sur de nouveaux projets pour notre famille. Cela m'a fait un peu peur. Je n'ai jamais vu mon époux aussi excité par une décision qu'il venait de prendre. J'espère que cela ne va pas l'amener à faire des choix inconsidérés !

Il m'a dit qu'il serait de retour en milieu d'après-midi et voilà que je ne parviens à m'occuper à rien. Je me suis assise dans notre jardin avec un livre, mais j'ai dû relire trois fois la même page. Je ne me concentre sur rien.

Quant aux enfants, ils sont partis faire courir ce maudit chien et n'en finissent pas de revenir !

Ma cuisinière a su voir mon désarroi et elle vient de m'apporter un thé au gingembre bien chaud, mon préféré. Je délaisse ses biscuits maison, et elle s'en rend compte.

— D'ordinaire, vous les auriez tous dévorés, Madame...

— C'est vrai, Amy. Et j'en aurais demandé d'autres.

Je repose mon livre, dont je n'ai aucunement avancé la lecture.

— Les enfants sont-ils revenus du parc ?

— J'ai vu passer monsieur Brewster.

— Et Mademoiselle ? Est-elle revenue ?

— Je ne peux pas dire, madame.

— Et son chien, vous l'avez entendu ?

— Ah non, du tout.

Je me redresse d'un bond.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Je vais demander des comptes à Brewster. Comment a-t-il pu laisser sa sœur et rentrer ainsi chez nous ?

La cloche d'entrée retentit alors que je sors de ma balancelle. Notre majordome, toujours prompt dans son travail a déjà ouvert la porte lorsque j'arrive dans le hall.

— Madame, un certain monsieur Sandway désire parler à Monsieur.

Notre détective !

— C'est moi qui le recevrai. Faites-le entrer dans le salon.

Pas de temps à perdre en mondanités. Je reste debout et n'invite pas

mon visiteur à prendre un siège.

— Alors, qu'avez-vous à me dire ?

— Eh bien, c'est-à-dire que c'est monsieur votre époux qui m'a embauché, et...

— Tenez-vous vraiment à ce que je vous réponde ?

— Euh... je... En fait, non.

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Eh bien, j'ai suivi vos enfants, qui sortaient de chez vous avec le petit chien blanc. Ils sont allés au parc. Et là, je me suis dit que je pouvais les laisser se promener et aller me désaltérer.

— La boisson vous perdra, Sandway !

— Enfin bref, quand je suis revenu, j'ai vu votre fils qui marchait vers votre maison. Mais il était tout seul. Alors je suis allé sillonner le parc. Et je n'ai vu ni mademoiselle Eleanor ni son petit chien, qu'on voit pourtant de loin...

— Ne bougez pas d'ici, je demande à mon fils de nous rejoindre.

Cette fois-ci je me passe d'intermédiaires. Je retrouve mon fils dans sa chambre, occupé à lire.

— Mère ! Que vous arrive-t-il ?

— Suivez-moi.

— Mais...

— Tout de suite ! Au salon !

Je repars, au pas de charge, mon fils sur mes talons, qui ne dit plus un mot. En arrivant au salon il se trouve face à face avec Sandway.

— Eh ! s'écrie-t-il, qu'est-ce qu'il fait chez nous, celui-là ?

— Vous vous connaissez ?

— Je l'ai déjà vu ce type ! À plusieurs reprises. Il nous suit et nous observe, surtout Eleanor ! Pourquoi ce pervers est-il chez nous, Mère ?

Je regarde Sandway, dépitée.

— Eh bien, bravo pour votre discrétion *à toute épreuve*, comme vous saviez si bien vous en vanter !

— Mère ! Je ne comprends pas...

— Ce monsieur est un détective.

— Un... détective ? Mais alors, vous nous espionnez ?

Je lis dans le regard de mon fils une déception qui me serre le cœur.

— Disons que nous vous protégeons...

— La différence est subtile. Je dois avouer que cela m'avait échappé. Et puis, pour l'efficacité, il repassera !

— Nous parlerons de cela plus tard, mon fils. En attendant, dites-nous où est Eleanor.

— Je ne sais pas, Mère.

— Comment cela, vous ne savez pas ? Mais enfin, vous l'avez laissée seule et cela ne semble pas vous soucier le moins du monde. Êtes-vous inconscient ?

— Elle n'est pas seule, Mère.

— Mais alors, avec qui est-elle ?

— Je ne peux pas vous le dire. Mais nous pouvons lui faire confiance.

— Mon fils, êtes-vous devenu fou ?

Sandway s'avance vers nous.

— Si je peux me permettre...

— Non ! Vous ne pouvez rien vous permettre. Et d'ailleurs, ouste ! Dehors !

Je le pousse jusque dans le hall, où notre majordome, alerté par les éclats de voix, prend la relève et finit de jeter le personnage dans la rue.

— Et pour mes émoluments ? crie-t-il.

— Venez donc les réclamer à mon époux ! Il saura vous répondre !

Je me retourne, mon fils est là qui me regarde.

— Eh bien, Mère, je ne vous aurais jamais crue capable d'une telle chose.

— Il ne faut pas me causer du souci pour mes enfants ! Et maintenant, jeune homme, à nous deux ! Avec qui est partie Eleanor ?

Il me regarde, osant défier mon regard.

— Avec Snowball...

Je me prépare à lui asséner ce qui serait la deuxième gifle qu'il ait reçue de ma part. La première ce fut ce jour où il avait jeté la poupée de sa sœur dans un puits et avait osé éclater de rire lorsque je l'avais grondé et secoué.

La porte s'ouvre pourtant à ce moment précis sur mon époux, qui entre comme un tourbillon.

— Je viens de croiser cet incapable de Sandway, qui m'a tout expliqué et a osé me réclamer son soi-disant dû.

— Et alors ?

— J'ai soldé notre compte en lui mettant mon poing dans la figure. Ça défoule !

— Oh ! Mon Dieu !

— Oui, et ça fait mal, dit-il en massant sa main droite endolorie avec son autre main.

— Mais alors, vous êtes au courant, pour Eleanor ?

— Exactement.

— Et en plus de tout cela mon ami, figurez-vous que Lord Kingsley a fait déposer une invitation pour aller avec nos enfants à la National Gallery.

— Vous pouvez la jeter au feu !

— Comment cela ?

— Le dossier Kingsley est classé ! Pas de mariage, et un paiement étalé des dettes ! Et je ne veux plus entendre prononcer ce nom dans

cette maison. Si ce n'est pour annoncer ses funérailles...

Il se laisse choir dans un fauteuil, comme un sac de farine qu'on aurait jeté là.

— Je n'en peux plus. Avant l'altercation avec Sandway, je sortais d'un autre type de combat, chez Maître Bellamy.

Il me regarde alors.

— Ma chère, allons donc nous poser dans ce jardin d'hiver où nous avons trouvé tant de solutions à nos problèmes. Voulez-vous ?

— Bien évidemment, mon ami !

Et nous voilà installés pour discuter. Notre Brewster se tient à l'écart, tenant malgré tout à assister à nos échanges.

Bannister nous explique le contenu de son rendez-vous et le résultat de celui-ci : notre Eleanor est dégagée de la promesse de mariage avec Lord Kingsley et celui-ci ne remettra pas de sitôt les pieds à Londres.

— Pour ce qui en est de nos dettes, nous avons semble-t-il trouvé une solution.

— Ce n'est pas le plus important, mon ami. Nous devons retrouver notre fille. Au plus vite.

Bannister se lève alors et se dirige vers notre fils, prêt à l'attraper au collet pour le faire parler.

— Vous pouvez me malmener autant que vous voulez, je ne dirai rien. Pas avant trois jours.

— Comment ça, pas avant trois jours ? lui dis-je, étonnée.

Mon époux se tourne vers moi.

— Parce que dans trois jours ils seront majeurs, ma douce. Voilà pourquoi...

Je m'assois face à mon fils et prends ses mains entre les miennes.

— Mais enfin, Brewster, si c'était pour échapper à ce mariage, sa fuite n'est plus nécessaire à présent. Elle peut revenir.

Il lève les yeux vers moi.

— Mais oui, suis-je bête ! Alors, il n'est peut-être pas trop tard ! dit-il en regardant sa montre.

— Allez-vous nous dire où elle est, mon fils ?

— Partie pour Liverpool... Mais maintenant je peux vous en dire un peu plus.

Liverpool ! Mais que va-t-elle faire là-bas ?

CHAPITRE 29

- Roy -

Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit.

Mes rêves étaient hantés d'hommes décrépis et libidineux. Je ne connais pas ce Lord Kingsley, mais c'est ainsi que je l'imagine !

Je le voyais ridé au possible, posant ses mains arthritiques sur une Eleanor fraîche et vêtue de soie, enchaînée sur un lit tout en dorures et en bois précieux.

Quelle horreur !

Elle m'appelait à l'aide, aucun son ne sortant de sa bouche, mais je parvenais à lire mon nom sur ses lèvres. J'étais moi-même entravé dans mes mouvements, sans que je sache pour quelle obscure raison. Je sentais que je courais, courais, courais, mais au lieu de me rapprocher, je m'éloignais et le vieil homme, goguenard, me traitait de paltoquet et de bon à rien, tout en s'activant à retrousser les jupes et les jupons de la pauvre Eleanor.

Dieu soit loué, je me suis réveillé en sursaut et n'ai pas assisté à la suite des ébats, mais rien qu'à leur évocation, je tremblai comme une feuille et sentis monter en moi une irrépressible envie de vomir, qui me fit me lever en sursaut pour courir me soulager.

Après cela, impossible de me rendormir.

Il est deux heures du matin, je suis assis dans notre jardin, serrant contre moi les pans de ma robe de chambre. Installé sur un banc de pierre, je regarde la lune et lui demande silencieusement conseil.

Dans un soupir, je me lève et me dirige vers la maison. En passant par l'office, je chipe une pomme que je croque tout en regagnant ma chambre. Un nuage qui passait devant la lune m'a donné la réponse à ma question. Une chose est sûre, pas question d'attendre davantage !

Eleanor n'épousera pas cet atroce pervers, car je vais l'emmener loin d'ici, très loin. Mais pour cela nous allons avoir besoin de l'aide de Brewster. Nous n'avons plus le choix, il faut le mettre dans la confidence.

Je fais ma toilette, m'installe devant mon secrétaire et écris une courte lettre à l'attention de Brewster. Après quoi je remplis un sac de voyage de quelques effets et y cache tout l'argent dont je dispose, dans une poche secrète. Notre sellier sait confectionner des bagages sur mesure !

Je n'ai pas de temps à perdre, je dois aller me poster devant la demeure des Sinclair pour y attendre l'arrivée de leur majordome. Il

est toujours là avant le lever du jour...

Après cela, j'ai encore une visite importante à rendre, sans laquelle rien ne sera possible.

Je file de chez moi en rasant les murs et en faisant le moins de bruit possible. J'entends les doux ronflements qui sortent de la chambre de Pearl. À ce bruit, mon cœur se serre et j'ai soudain un doute sur ma décision. Je secoue la tête pour me débarrasser de ce doute et descends les marches sans m'arrêter ni me retourner. Je dois partir avant de manquer de courage...

Je me concentre sur le visage de ma douce Eleanor : plus rien ne pourra m'arrêter !

Je parviens à attraper un fiacre qui rentrait chez lui après avoir déposé quelque client tardif. Une courte négociation à coup de pièces de monnaie me permet d'allécher le personnage. Il va devoir m'accompagner dans plusieurs endroits, et je lui propose une rémunération au double du tarif normal. Une belle façon pour lui de finir sa nuit.

Je m'arrête tout d'abord à la gare de Saint Pancras, où je dépose mon sac à la consigne.

Nous filons ensuite non loin de chez les Sinclair. Le fiacre m'attend pendant que je pars guetter l'arrivée du majordome. Moins de vingt minutes plus tard, je le vois qui arrive, pressé d'entrer dans la maison, dans la fraîcheur du petit matin.

— Sawyer !

— Oh ! Monsieur Roy ! Mais que faites-vous là de si bon matin ? Un souci pour vous-même ou votre famille ? J'espère que non !

— Eh bien, je ne sais pas, mon cher Sawyer, comment qualifier ce qui m'amène, mais c'est bel et bien une affaire urgente.

— Puis-je vous aider ?

— Absolument ! Remettez de ma part ce billet à mon ami Brewster, s'il vous plaît.

— Bien sûr.

— Et... comment dire... sans passer par la case *Monsieur et Madame Sinclair*, si vous voyez ce que je veux dire.

Il me sourit.

— Je crois que je vois très bien ce que vous voulez dire, monsieur Roy. On ne dirait pas, mais j'ai été jeune, moi aussi, ajoute-t-il en se penchant vers moi. Et... à quel moment dois-je lui remettre ce billet ?

— Si vous pouviez le réveiller pour le lui donner dès maintenant, ce serait parfait. Et puis aussi, lui confirmer l'aspect urgent de ceci.

— Oh ! Eh bien, voilà qui est bien étonnant ! Mais qu'à cela ne tienne, je vais de ce pas le sortir de ses rêves. Il va me maudire !

— Je le pense aussi. Mais n'ayez crainte, dans un second temps, il vous en sera reconnaissant.

Je m'apprête à repartir, et lui à entrer chez les Sinclair par la porte de service.

— Je vous remercie infiniment, Sawyer, dis-je en posant ma main sur la manche de son manteau. Infiniment...

— Je vous en prie, monsieur Roy.

Je cours vers le fiacre. Le cocher ronchonne, il s'était assoupi durant mon absence.

— Et maintenant ? demande-t-il.

Je lui donne l'adresse.

— C'est pas à côté...

— Besoin d'un petit coup de pouce ?

— C'est pas de refus.

— Bien, je rajoute dix shillings[12] au total.

— C'est parti ! Et à ce prix-là, au triple galop si vous le demandez !

Parvenu sur place, il gare son fiacre et je lui précise qu'il n'aura pas le temps de se rendormir.

— Ça, c'est moins sûr. Vous me connaissez pas...

Je cours jusqu'à la maison où je me rends, monte les marches quatre à quatre, et frappe à la porte. Aucune réaction. Je frappe de nouveau, plus fort et plus longtemps cette fois-ci. J'entends une voix rageuse derrière la porte voisine.

— C'est quoi ce raffut ? C'est pas bientôt fini ?

J'entends enfin des pas derrière la porte.

— Qui est-ce ? demande la voix encore un peu ensommeillée.

— C'est Roy !

— Roy ?

La porte s'ouvre sur un monsieur Dickens aux cheveux hirsutes et aux yeux encore gonflés de sommeil.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici à une heure pareille ?

— Pas le temps de vous expliquer. Habillez-vous au plus vite et suivez-moi, je vous expliquerai en cours de route.

— Mais enfin, où m'emmènes-tu comme ça ?

— À l'atelier ! J'ai besoin de votre génie.

Il traîne à se vêtir. Je lui remonte les bretelles sur sa chemise, dont les pans sortent à moitié du pantalon, et lui jette son écharpe sur les épaules.

— Couvrez-vous, les matinées sont fraîches.

— Les nuits, devrais-tu dire !

Je le tire à l'extérieur de son logis.

— Où sont vos clés ?

— Juste une question, gamin. Verrais-tu un inconvénient à ce que

j'enfile mes chaussures ?

— Oh mon Dieu ! Mille pardons, monsieur Dickens !

— Pas de souci...

Une fois dans le fiacre, je lui explique la situation et mon besoin. Tout cela le réveille peu à peu et une fois parvenus à l'atelier, il est prêt à en découdre avec toute cette histoire.

— Un bon café brûlant, tu peux me préparer ça, gamin ?

— Bien sûr !

— On pourrait peut-être convier le cocher à en boire un ?

— Je vais lui porter. Il s'endort plus vite qu'on ne cligne de l'œil.

— Bon, eh bien moi, je sens couler le sang de mes vingt ans dans mes veines ! Tout ce remue-ménage me plaît bien !

Il me regarde et prend sans doute conscience de la peur qui me tenaille.

— Si l'on fait abstraction des circonstances, bien évidemment... Allez, je me mets au travail.

Trente minutes plus tard, nous sommes repartis.

— On va aller chez James, pour récupérer le reste, me précise monsieur Dickens. Et là tu pourras libérer ton fiacre, mon bon vieux James prendra la suite.

— J'espère que Sawyer a bien réveillé Brewster et que tout est prêt de leur côté !

— Fais confiance à ta bonne étoile, gamin !

— Si vous le dites...

Une fois arrivés, je paie mon cocher, avec un petit supplément, pour garantir sa discrétion à propos de ma nuit mouvementée.

Monsieur Dickens frappe chez James, et une femme aux bras de lutteur de foire nous ouvre la porte.

— Vous, dit-elle en désignant monsieur Dickens du menton, vous devez être Samuel ?

— Exact ! Et vous, Patty ?

— Tout à fait ! Et c'est qui ce jeune maigrichon ?

— Trop long à expliquer. James est là ?

— Oui, il se rase.

— Parfait, nous avons besoin de lui.

James arrive en entendant les voix et nous lui expliquons tout.

— Je suis votre homme ! dit-il. J'oublie les clients pour aujourd'hui, je suis tout à vous !

Il se tourne vers Patty.

— Femme ! Prépare-nous trois bols de ton meilleur café et quelques tartines de pain et de lard, nous allons avoir besoin de forces !

— Essaie encore une fois de me parler comme ça et tu vas le

regretter !

Elle se campe devant lui, les mains sur les hanches.

— Ce sera quatre bols de café, ajoute-t-elle, parce que moi je veux connaître toute l'histoire autant que toi. Et pour les tartines, voilà le couteau, tu sais où est le pain !

James se rapproche de nous.

— Une sacrée bonne femme !

— Je vous entends ! hurle-t-elle.

James détaille monsieur Dickens de la tête aux pieds.

— T'es pas le gars qui m'avait dit qu'il devait se faire élégant pour être présenté à ma belle ?

Monsieur Dickens regarde sa mise dans un miroir qui est au-dessus de la bassine où James se rasait. Puis il se tourne vers son ami. Tous les deux éclatent de rire et finissent par s'asseoir, non sans que James ait tapoté le fessier de sa belle au passage.

Nous restons là jusqu'au moment où il est temps de partir vers le parc où je dois retrouver Brewster et ma douce Eleanor.

Patty prend congé de James en l'embrassant à l'étouffer et m'assène une tape sur l'épaule qui me fait vaciller.

— Allez, gamin, tu vas la sauver ta Dulcinée. Et toi, mon beau chevalier, lâche-t-elle à James, va donc au secours de la veuve et de l'orphelin. Je te fais confiance.

— Un personnage haut en couleur, votre... *amie,* dis-je à James.

— Ma future épouse ! On se marie dans un mois !

— Oh ! Nous allons donc sortir les appareils, dit monsieur Dickens, enjoué. Et c'est toi, gamin, qui fera les photographies...

Il s'arrête net.

— Et mince, dit-il tout à coup refroidi. Tu vois, j'avais déjà oublié...

Il me prend alors dans ses bras et me serre fort.

— Dieu fasse que nous nous revoyions un jour, mon garçon. Et surtout que tout se passe bien pour toi et la charmante Eleanor.

— Merci, monsieur Dickens.

— Appelle-moi donc Samuel, ça fait un moment que je pensais à te le proposer.

— Alors... merci Samuel.

Et je le serre à mon tour dans mes bras.

— Bon, lâche James, vous allez pas vous mettre à pleurer, tout de même ?

— Occupe-toi de ton travail, James. Allez, fouette, cocher !

— Ne t'inquiète pas, on sera sur place dans un petit quart d'heure.

Une fois le fiacre stationné sur l'arrière du parc, là où toutes les voitures peuvent rester et attendre le client, je file dans les allées et

me dirige vers la fontaine où je dois retrouver Eleanor et son frère. Je me poste à l'abri des regards, le temps me semble passer à une vitesse terriblement lente !

Mon Dieu, faites que Brewster ait reçu mon billet en temps et en heure...

La réponse m'arrive sous la forme d'un messager inattendu. Je sens ma jambe de pantalon labourée par des petites griffes et me penche vers le responsable.

— Snowball !

CHAPITRE 30

- Dickens -

Je suis à l'atelier, du travail en retard.

Et là, je tombe sur les clichés que Roy n'a jamais pu développer, alpagués que nous avons été par les policemen. Et après ça, tout s'est enchaîné si vite...

Je décide de m'atteler à ce travail. Si les plaques attendent trop, elles seront perdues.

C'est avec plaisir et une pique dans le cœur que je vois apparaître le visage de Pearl et son sourire qui s'étale juste au-dessus du chiot qu'elle serre dans ses bras. Les clichés sont vraiment réussis, il a un vrai don ce gamin !

Viennent ensuite les deux portraits de la jeune Eleanor. Photographies prises à son insu, donc légèrement bougées. Cela donne une sorte de flou qui exprime clairement l'idée de mouvement. Étonnant ! De la vie ressort de ce phénomène...

Il faudra y penser à l'avenir, j'en parlerai à des collègues. Nous tenons toujours à ce que le modèle ne bouge pas pour que tout soit net, et finalement figé. Ça interpelle...

Ce gamin est vraiment doué. Il domine parfaitement la technique à présent et il a des idées tout à fait innovantes. Nom d'un chien ! Pourquoi est-il parti ? Ça me fait enrager !

Tout de même, sacré gamin, ce Roy !

Quand je l'ai vu sur mon pas de porte ce matin, j'ai tout de suite compris qu'il y avait un sérieux problème. Mais à ce point-là !

Ce qui est certain, c'est qu'à son âge, j'aurais fait la même chose. En pire... Avec beaucoup moins de réflexion et d'organisation !

Je le vois et l'entends encore, en train de me raconter le déroulement de son plan.

« Monsieur Dickens ! C'est un nuage qui m'a dit quoi faire. Un nuage en forme de navire. Donc, c'est décidé, je pars vers l'Amérique en compagnie d'Eleanor. »

En quelques minutes, il avait tout mis en place : son sac rempli de vêtements, une réserve d'argent, une lettre pour Brewster, et surtout une répartition des tâches très bien vue.

Après avoir déposé son sac à la gare, d'où il comptait partir pour rejoindre Liverpool, il était allé remettre au majordome des Sinclair une lettre pour Brewster, où il lui dévoilait ce que sa sœur s'était refusée à lui dire jusqu'alors. Il exposait aussi ses intentions et

indiquait leur lieu de rendez-vous, et ce qu'Eleanor devait prévoir d'emporter avec elle.

C'est ensuite qu'il avait débarqué chez moi, me kidnappant quasiment pour me faire démarrer mon travail à une heure à laquelle je n'avais jamais mis les pieds à mon atelier.

« J'ai besoin d'un faux certificat de naissance ! »

Ce à quoi je lui avais répondu qu'il était bien gentil, mais que ceux dont je disposais étaient remplis avec des prénoms féminins.

« Tu comprends, mon garçon, je ne fais pas dans le repris de justice qui part vers les Amériques pour se faire une nouvelle virginité ! »

Parmi ceux que j'avais ramenés de chez James, afin de finir de les travailler, nous avons fouillé pour dégoter la perle rare.

En faire un nouveau m'aurait pris des heures et nous ne disposions pas d'un tel luxe.

« J'ai trouvé ! », avait hurlé Roy.

Je m'étais penché sur sa trouvaille et convins avec un air dubitatif que *ça pourrait faire l'affaire.*

« En plus, il n'y a qu'une seule lettre de différence ! Comme ça, si elle se trompe et m'appelle Roy, les gens croiront avoir mal entendu ! »

Et c'était parti, dans quelques instants, Roy deviendrait LE jeune *Joy Cawley*...

Le passage chez James, indispensable pour récupérer tous les papiers d'Eleanor, s'avéra une étape bénéfique, tant Patty sut nous recevoir avec une bonne humeur contagieuse.

Il ne restait plus qu'à aller cueillir la jeune demoiselle *Rosy Mac Allister*, avec ses affaires et son chiot.

Nous devions ensuite récupérer le sac de Roy à la gare. James les emmènerait prendre le train ailleurs, car ici, à Londres, ils seraient trop repérables avec cette boule de poils blancs, qu'Eleanor ne voulait pas laisser sur place.

James avait prévu de rouler le plus possible, pour les déposer à la gare de Banbury, et là ce serait direction Liverpool, puis... l'Amérique... Et alors, à Dieu va !

Le moment le plus dur fut d'assister aux adieux entre la jeune demoiselle et son frère jumeau... Ils ne s'étaient jamais quittés ces deux-là. Quand se reverraient-ils ? Allez ! Soyons positifs, c'est pas si loin ! Quelques jours de bateau et le tour est joué.

Le pauvre Brewster repartait avec deux missions : faire croire à un enlèvement par des malfrats, ce qui éviterait de mettre monsieur et madame Sinclair en porte-à-faux envers Lord Kingsley, puis attendre trois jours avant de dire la vérité à ses parents.

Et voilà, c'était ça son rôle.

Pauvre garçon...

Et moi, j'ai aussi deux missions.

Je dois au plus vite envoyer les photographies d'Eleanor et de Roy à notre contact en Amérique, qui va les accueillir.

Heureusement, les deux tourtereaux naviguent sur un bateau à voile, beaucoup moins rapide que les navires à vapeur. Les photographies partiront dans deux ou trois jours du port de Cardiff. Elles seront là-bas bien avant eux !

Ça, c'est pour le côté glorieux.

Mais il y a l'autre mission, qui me fait beaucoup moins envie, mais est absolument nécessaire !

Et pour cela, me voilà sur le perron de la maison de la famille Wentworth...

Je n'ai besoin de sonner qu'une seule fois. La porte s'ouvre aussitôt, et ce n'est même pas le majordome qui ouvre, mais William en personne. Ils doivent vraiment être inquiets...

— Monsieur Dickens ? Mais... que faites-vous ici ? Si vous cherchez Roy, nous sommes dans le même cas.

— Eh bien, en fait, je viens plutôt vous donner des nouvelles de lui.

William m'attrape par le collet et me fait entrer dans le hall sans ménagement.

— Et c'est maintenant que vous arrivez ? Vous rendez-vous compte qu'il a disparu depuis plus de vingt-quatre heures ?

Mon Dieu ! Le reste du clan Wentworth arrive peu à peu. Je suis cerné de toutes parts. Monsieur Wentworth me demande de m'expliquer sur-le-champ.

— Rassurez-vous, il ne lui est rien arrivé de grave. Il est en compagnie de Mademoiselle Eleanor Sinclair.

— Ah ! Vous voyez, mon ami, triomphe Madame Wentworth. Je vous l'avais dit. Ely a disparu en même temps.

— Vous avez intérêt à tout nous dire. Et vite ! Où sont-ils, ces deux inconscients ?

— À Liverpool.

— À Liverpool ? Mais enfin, pour quoi faire ?

— Pour embarquer vers l'Amérique. Leur bateau lâche les amarres dans quelques heures. Et tel qu'ils sont partis ils finiront bien par se marier à bord, dès qu'ils seront en eaux internationales. Ils ont pris des fausses identités, vous ne les retrouverez pas.

— Mon Dieu !

Madame Wentworth vient de s'évanouir et son mari la recueille juste à temps pour l'installer sur un sofa.

— Mais enfin ! dit-il en tapotant la main de son épouse, pourquoi avez-vous tout lâché ainsi d'un seul coup ?

— C'est vous qui me l'avez demandé !

— Bref. Et qui leur a fourni ces fausses identités ?

— Moi.

— De mieux en mieux ! J'ai fait jouer de mon influence pour extraire des geôles de Sa Majesté un vulgaire malfrat.

— Père, si je peux me permettre, intervient William, le temps nous est compté. Que faisons-nous ?

— Une question tout d'abord. Pourquoi sont-ils partis en terre inconnue ? Que vont-ils devenir, là-bas ?

— Tout est organisé, monsieur. Ils sont accueillis par des contacts que nous avons sur place.

— Mais c'est quoi cette histoire à dormir debout ? s'énerve William.

— Nous aidons de jeunes femmes à échapper à un mariage forcé, quand le futur mari est avéré violent. Elles sont en général mariées contre leur volonté pour des raisons financières. En partant au loin, elles échappent ainsi à un destin funeste.

— Un Club de bons samaritains, en quelque sorte ?

Je sens que monsieur Wentworth père est prêt à en venir aux mains...

— Père, insiste William, nous devrions peut-être aller chez les Sinclair ? Et sans perdre de temps.

— C'est vrai, mon fils. Allons-y.

Il se tourne vers moi et m'attrape par le bras.

— Et vous, vous venez avec nous ! Vous n'allez pas vous en tirer à si bon compte.

— Mais alors, dis-je, mademoiselle Eleanor, si vous les rattrapez, va devoir épouser ce Lord Kingsley !

— Mais non, imbécile ! Le mariage a été annulé hier !

J'en reste interloqué. À quelques heures près, la fuite des deux jeunes amoureux n'aurait pas eu lieu...

— Et... Madame votre épouse ? Elle semble revenir à elle...

— Virginia s'en occupera ! N'est-ce pas, Virginia ?

— Bien sûr, Walter. Comptez sur moi.

— Parce que là, nous avons des affaires d'hommes à régler. Et vite !

William sert son épouse dans ses bras et l'embrasse tendrement.

— Nous allons ramener Roy, ne vous en faites pas. Nous allons les ramener tous les deux !

Et nous partons enfin. J'ai juste le temps de voir la pauvre Pearl, qui n'a sans doute pas tout suivi, mais semble totalement chamboulée et terrifiée. La pauvre, elle est au bord des larmes !

Monsieur Wentworth père me fait monter dans le fiacre et s'installe en face de moi, son fils à ses côtés.

Je n'en mène pas large...

CHAPITRE 31

- Eleanor -

Mon cœur est déchiré entre un terrible chagrin et un bonheur intense. Quitter mon frère, mon jumeau, l'être que j'ai aimé le plus au monde, est un véritable déchirement. Je le serre fort dans mes bras en lui promettant de lui écrire pour lui dire où nous nous serons installés, Roy et moi. *Roy et moi,* et voilà que je déborde de joie !

Entre rire et larmes, je m'arrache à ses bras et me dirige vers le fiacre qui me conduira vers ma nouvelle vie.

J'ai finalement choisi de vivre. Alors que je m'étais résignée à épouser un vieillard, à subir toutes les maltraitances jusqu'à la délivrance ultime, dans le suicide, Roy a fait basculer mon choix.

Il m'a assuré que jamais ses parents ne laisseraient les miens dans la misère. Et surtout, il a décidé de partir avec moi. Nous partirons ensemble, pour fuir le destin que ma famille me réserve. Je ne serai pas seule à commencer une nouvelle vie, ailleurs. Il sera près de moi et me protègera.

Brewster me certifie en riant que je ne dois pas m'inquiéter pour lui. Il plaisante en déclarant qu'il comptait prendre la place de Roy auprès de ses parents et profiter de leur chagrin pour leur soutirer un maximum d'argent.

Toutes ses plaisanteries ont pour seul objectif de m'aider à prendre la décision de partir.

— Je veux que tu sois heureuse sœurette, même si c'est loin de moi.

— Brew…dis-je les larmes aux yeux, en me jetant dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas, sœurette, nous nous reverrons. Allez, monte dans ce fiacre, sinon vous allez rater votre train. Prends bien soin d'elle, mon ami, dit-il à Roy en refermant la portière du fiacre.

Ils se serrent la main en échangeant un regard complice.

Penchée à la portière, je regarde mon frère tandis que nous nous éloignons, jusqu'à ce que sa silhouette ait complètement disparu. Je m'effondre alors en pleurs contre mon siège. Snowball gémit et tente de sortir du panier dans lequel il est enfermé.

Roy me prend alors dans ses bras, me serre contre lui en caressant mes cheveux tandis que je déverse mon trop-plein d'émotions en sanglots.

— N'ayez pas peur, je suis avec vous, Eleanor, jamais je ne vous quitterai.

Je me redresse enfin, essuyant mes larmes.

— Merci mon cher Roy. C'est si difficile de quitter mon frère.

— Nous le reverrons, je peux vous l'assurer.

— Mes parents vont être effondrés.

— Et les miens très en colère…

Je lève les yeux vers lui, prenant conscience de l'énorme sacrifice qu'il a fait pour moi. Il me regarde avec cette lueur amusée qui me fait fondre.

— Oh, Roy ! Sans vous, j'aurais été condamnée à épouser cet horrible Duc. Je ne l'aurais pas supporté longtemps…

— Oui, dit-il en relevant mon menton et en posant un baiser rapide sur le bout de mon nez. C'est ce qui m'a amené à cette solution extrême pour vous sauver. J'ai compris que vous aviez le projet de mettre fin à vos jours pour échapper définitivement à ce monstre. Et je ne supporte pas l'idée de vous perdre.

Il prend mes mains entre les siennes et les caresse tendrement.

— Roy… vous avez pris des risques insensés pour moi.

— Et je le ferai encore.

— Mais vous aviez un destin si prometteur, je ne sais pas comment je pourrai un jour vous remercier.

Il me jette un regard malicieux et secoue la tête.

— J'aurai les mêmes perspectives en Amérique, n'ayez crainte, ma belle Eleanor. Vous n'avez pas à vous en vouloir, ou à vous inquiéter.

Je souris, sous le charme de sa voix veloutée et de ses tendres caresses. Je n'ai pas envie de retirer ma main.

— Je ne suis pas inquiète pour vous. Je sais votre débrouillardise, vous retomberez très vite sur vos pieds. Mais je ne suis pas aussi optimiste en ce qui me concerne. Je ne sais pas faire grand-chose, je crains que cela ne soit plus difficile pour moi, dis-je en baissant la tête.

— Mais ma belle Eleanor ! N'avez-vous pas compris que je veux lier ma vie à la vôtre ? Que je pars avec vous pour ne jamais vous quitter !

Je lève les yeux vers lui, ses prunelles bleues sondent longuement les miennes.

— Votre baiser, hier, était si passionné…Eleanor, j'ai cru que vous partagiez mes sentiments.

— J'ai cru que je ne vous reverrais plus. Je voulais savoir ce que c'était d'embrasser quelqu'un que l'on aime, une fois dans ma vie.

— Que vous aimez ? murmure-t-il, un éclat troublant au fond de ses yeux bleus.

Son regard balaie mon visage, mon cou, il s'attarde sur mon décolleté.

Son visage s'approche du mien, et je sens ses mains chaudes se poser sur ma taille, son souffle se mêler au mien.

— Je veux vous épouser, Eleanor. Je veux que vous soyez ma

femme.

J'ouvre des yeux ronds, bouleversée.

— Mais comment…

— Sur le bateau, dit-il tandis que je sens ses mains remonter le long de ma taille, laissant une trainée brûlante à travers ma robe. Vous savez que le commandant de bord est assermenté pour marier ceux qui le désirent. Nous avons tous les documents nécessaires.

— Sur le bateau…

Je ferme les yeux, envoûtée par son odeur musquée et ses mains qui caressent mon dos.

— Je veux passer chaque jour de ma vie auprès de vous. Je vous veux mienne, ma tendre Eleanor, dites-moi que vous le voulez aussi…

Sa voix devient rauque, et toute trace d'ironie ou d'espièglerie a disparu de ses yeux. Je sens toute résistance me quitter.

— Oui, Roy, dis-je dans un murmure, je veux être à vous, entièrement.

Je frissonne, enivrée de plaisir. Je ferme les yeux et sens ses lèvres se poser sur les miennes, douces, chaudes, sensuelles. Je lève la tête et m'offre pleinement à ses baisers. Ses lèvres charnues embrassent mon front, mes tempes, mon cou, et se posent de nouveau sur les miennes. Roy glisse sa main derrière ma nuque, m'attirant encore plus contre lui. De tendre, sa bouche se fait avide, impatiente. Je me sens fondre entre ses bras, ses mains caressent mes seins, une vague de désir embrase mon ventre… je dois le repousser.

Doucement, je pose mes mains sur son torse pour l'éloigner. Haletant, il me dévisage, les pupilles dilatées, le souffle court.

— Vous me rendez fou…

— Mon chéri, nous ne devons pas nous précipiter.

— Oui, vous avez raison. Je saurai attendre que vous soyez officiellement ma femme, ma douce Eleanor. Mais pas un jour de plus, dit-il en plongeant son regard encore embué de désir dans le mien.

Le baiser qu'il me donne est tendre et doux.

Encore troublée par ses caresses, je me serre contre lui, bercée par les soubresauts du fiacre qui nous emmène vers notre nouvelle vie.

CHAPITRE 32

- Margaret Sinclair -

Walter et son fils sont arrivés chez nous comme des fous furieux. Et de plus, en compagnie de ce monsieur Dickens, dont j'avais entendu parler sans jamais le rencontrer. Walter nous a appris que ce photographe était au centre de toute cette histoire et a amplement aidé nos enfants à s'enfuir.

Et maintenant, ils sont à Liverpool, prêts à embarquer sur ce navire qui va les emporter loin de nous, loin de leurs familles !

J'ai une envie folle de gifler cet homme ! Mais cela ne nous avancerait à rien...

— Maggy ! Comment vous sentez-vous ?

Édith nous a rejoints, laissant Virginia chez eux en compagnie de Pearl et de ses enfants, afin de les préserver de nos angoisses qui s'ajoutent les unes aux autres.

— J'en suis réduite à espérer que nos hommes trouvent une solution à nos soucis ! Voyez où nous en sommes ! dis-je dans un sourire.

— Au moins, vous gardez une part d'humour...

— Ça aide, parfois.

Walter et William nous rejoignent.

— Brewster vient d'avoir une idée ! Son père va pouvoir les empêcher de monter sur ce bateau.

— Mais comment ? Nous sommes beaucoup trop loin ! Sauraient-ils voler ?

— Pas besoin ! lâche mon Bannister en entrant dans la pièce. Vous savez, ma chère, que j'ai des entrepôts près du port de Liverpool ?

— Absolument. Pourtant ce n'est pas là-bas que nous sommes, mais ici.

— Quoique...

— Quelle idée avez-vous donc en tête ?

— Je vais avec Walter à mes bureaux de Londres. Nous allons utiliser le télégraphe pour envoyer un message au directeur des entrepôts. C'est un homme de confiance. Il trouvera nos enfants et leur remettra notre message.

— Mais... vous allez lui raconter nos histoires de famille ?

— Maggy ! Qu'est-ce qui est le plus important ? Garder notre Eleanor près de nous ou éviter d'étaler notre vie privée ?

Je baisse la tête. Quelle sotte je fais !

— Allez, Walter, allons-y et vite !

— Quel message allez-vous leur envoyer ?

— Court et efficace. *Mariage avec Lord K. annulé. Vous attendons à Londres pour vos noces*.

— Leurs noces ?

— Ma chère ! Ils sont sans aucun doute prêts à convoler sur un bateau en pleine mer, croyez-vous que nous puissions leur imposer quoi que ce soit ? À moins que nous n'ayons envie de les voir fuir à nouveau.

— Sans doute, oui. Vous avez raison. Allez, dépêchez-vous.

Voilà nos quatre hommes partis, nous laissant seules chez nous. L'attente va être longue, je le crains...

Il nous a fallu attendre deux heures, pour voir revenir Walter et Bannister. Je surveillais leur arrivée derrière les rideaux donnant sur la rue. Je me précipite à la porte d'entrée avant le majordome, Édith dans mon sillage.

— Alors ?

Bannister et Walter sont essoufflés et rouges comme des coquelicots, ils sont venus à pieds depuis les bureaux de mon époux !

— Mais enfin, quelle idée ! À votre âge !

Ils reprennent difficilement leur souffle.

— Bon, quand bien même, dites-nous ce qu'il en est !

Nous voyons nos maris s'effondrer dans deux fauteuils et desserrer leurs cravates.

— Mais enfin, allez-vous parler ? ajoute Édith, tout en secouant son mari.

— Tout va bien, ma chère, tout va bien...

— C'est-à-dire ?

— Le directeur des entrepôts a mis un peu de temps à les trouver. Il a omis tout d'abord de les chercher sous leurs fausses identités. Mais ensuite, il les a trouvés et leur a remis notre message. Nos enfants l'ont lu et ont donné leur réponse.

Les deux hommes font silence.

— Et donc ? Voulez-vous nous voir nous effondrer sous le coup de l'angoisse ?

— Ils sont en route, dit Bannister. Ils arriveront à Saint Pancras et nous avons demandé à William et Brewster d'aller les réceptionner.

— Pourquoi eux ?

— Walter et moi-même avions peur de nous emporter et d'être très désagréables avec ces deux jeunes écervelés. Ce sera mieux ainsi.

— Oh ! Quelle délicieuse idée ! les félicite Édith. Toute cette jeunesse qui se retrouve !

— Oui, et maintenant, je ne sais pas quelle heure il est et je m'en moque, mais nous allons boire un bon cognac. N'est-ce pas mon cher Walter ?

— Tout à fait d'accord !

Ils ne perdent pas une occasion, ces deux-là !

Je me tourne vers Édith.

— Chère amie, en attendant l'arrivée de nos tourtereaux, nous allons rassurer votre délicieuse belle-fille et la ramener ici, avec Pearl et vos petits-fils. Cela vous convient-il ?

— Mais oui, bien sûr ! Et nous allons pouvoir commencer à réfléchir sur les préparatifs de ce nouveau mariage ! J'en suis toute frétillante.

— Mais oui ! Et Virginia saura faire ce qu'il faut pour que la robe de mariage soit exceptionnelle !

Alors que nous avons la main sur la poignée de porte, la voix de Bannister s'élève.

— Mesdames, seriez-vous un tant soit peu intéressées par la façon dont nos ennuis financiers vont se résoudre ?

Je me tourne vers lui.

— Mon ami, je vous vois totalement rassuré, serein et joyeux. Cela me suffit pour l'heure. Les détails, ce sera pour plus tard.

Il se tourne vers Walter.

— Et ce sont les hommes qui sont taxés de manque d'intérêt pour les affaires familiales. Mon ami, allons noyer cela dans mon délicieux cognac.

— Auriez-vous un Armagnac ? J'en suis très friand, et pour cette occasion...

— Mais bien sûr. Je vous en prie, passez devant moi. Je vais convier Sawyer à se joindre à nous. Il s'est fait un sang d'encre pour notre jeune Eleanor.

— À l'américaine, donc ?

— C'est un peu cela. Vous savez, là-bas, les classes sont beaucoup plus mélangées. Vous seriez étonnés.

— Mais... vous allez me raconter cela...

Je me tourne vers mon amie Édith.

— Ah, ces hommes...

CHAPITRE 33

- Roy -

Partagés entre peur de l'inconnu et plaisir de nos projets communs, je dois avouer que nous nous sentions un peu perdus au cours de notre trajet vers Liverpool.

Je m'estimais entièrement responsable de l'avenir de ma douce Eleanor. Une telle charge me faisait peur, mais je ne voulais en rien le montrer à celle qui dans quelques jours serait mon épouse, grâce à cette prérogative du capitaine du navire, de pouvoir unir par le mariage ceux qui le lui demandent sur son bâtiment.

Madame Eleanor Wentworth...

Comme cela me paraissait si bien résonner à mon oreille...

C'est peut-être aussi pour éviter de penser un peu trop à cet avenir hasardeux et à ceux que nous laissions derrière nous, que nous nous sommes aussi facilement abandonnés à nos sens.

Comme les étreintes amoureuses permettent de ne pas voir passer le temps et d'oublier tous les tracas de la vie !

Les sentiments forts que je ressens pour Eleanor ne demandent qu'à s'exprimer. Nous sommes ballottés dans la chaleur confinée du fiacre, seuls tous les deux. Snowball s'est endormi et James est concentré sur notre itinéraire, soucieux d'arriver à l'heure à la gare de Banbury.

J'avance ma main et tire le petit rideau qui nous permet d'avoir vue sur le cocher. Cela ajoute à l'intimité qui nous englobe...

Eleanor se laisse aller contre moi. Elle retire son chapeau et pose sa tête sur mon épaule. Son parfum est capiteux, ces fragrances ne font qu'ajouter à mon désir, aux envies qui font battre mon cœur à en sortir de ma poitrine. Ma chère aimée se prête volontiers à mes caresses. Mais c'est elle qui finit par me demander de rester sage, en attendant notre mariage.

Pour finir, nous sommes rappelés à la réalité par des coups tapés du plat de la main, sur le toit de la voiture.

— Nous serons à la gare dans quelques minutes, les tourtereaux !

Eleanor se met à pouffer.

— Il a l'élégance de nous avertir pour ne pas nous surprendre.

— Oui, dis-je, il faut avoir du tact pour être cocher...

James nous dépose et nous serre dans ses bras, chacun notre tour.

— J'vous ai pas connus longtemps, tous les deux, mais vous me plaisez bien. Dommage que vous alliez si loin !

Nous nous éloignons et lui faisons un dernier signe de la main.

Eleanor tient Snowball dans ses bras et s'y cramponne comme si sa vie en dépendait.

Le voyage en train jusqu'à Liverpool est plus angoissant. Nous craignons à tout moment de croiser une connaissance.

— Mon amour, me dit Ely dans le creux de l'oreille, croyez-vous vraiment que mes parents pourront échapper à la colère de Lord Kingsley ? Je crains tellement de les voir ruinés par ma faute et peut-être même poussés à une extrémité qui me fait peur...

— Ne vous inquiétez pas. Mon père saura, avec l'aide de Maître Bellamy et d'autres amis, trouver un moyen de payer rubis sur l'ongle ce scélérat, afin de le dégager de ses griffes. Et puis, vous avez été enlevée par un malfrat, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas partie de votre plein gré.

Elle me sourit et dépose un baiser fougueux sur mes lèvres. Je me penche vers son oreille.

— Cessez donc ce petit jeu, madame ma future épouse, vous éveillez mes sens, et je vous rappelle que nous sommes seuls dans ce compartiment.

— Roy ! Je vous rappelle, moi, que je suis une honnête femme !

Et elle éclate de rire.

— Je n'en doute pas, ma mie. Il n'en reste pas moins que vous êtes à croquer...

Elle vient se blottir contre moi, en recherche de réconfort.

— Rassurez-moi, mon amour. Avons-nous pris la bonne décision ?

— Absolument, ma chérie, absolument.

Le voyage se termine dans le silence.

Parvenus en gare de Liverpool, nous faisons l'acquisition d'un bagage spécifique pour transporter les petits chiens. Nous y logeons Snowball et le couvrons d'un tissu foncé. Cette adorable boule de poils immaculée pourrait nous trahir, pour peu que la police ait été avertie de notre *évasion*.

Un fiacre nous emmène jusqu'au port, et nous dépose sur le quai du bateau qui nous attend.

Nous tombons sous le charme de ce magnifique voilier, un des derniers à faire la traversée, les autres ayant cédé la place aux bateaux à vapeur.

L'heure de monter à bord n'est pas encore venue et nous allons patienter dans un salon prévu à cet effet, après avoir présenté nos papiers et nos billets pour la traversée.

Nous en sommes à notre seconde théière et avons pu donner un peu d'eau à Snowball, lorsqu'un homme vient se planter devant nous.

— Monsieur Cawley et mademoiselle Mac Allister ?

Je le regarde. Voilà qui ne me plaît pas du tout.

Je me penche vers Eleanor.

— Tenez-vous prête à partir en courant. Je l'assomme et nous filons. Ça ira ?

— Euh, oui...

Aussitôt, je me lève et plaque l'homme sur la table devant laquelle nous étions assis, prêt à lui mettre mon poing dans la figure. Je sens une main retenir fermement mon poing déjà levé.

— Roy ! Non ! Non ! Je suis sûre de reconnaître cet homme. Il travaille avec mon père !

Je la dévisage, interdit.

— Quoi ?

Je regarde de nouveau l'homme, qui protège son visage de ses mains. Je croise son regard apeuré et me redresse lentement.

— Ely ! Vous en êtes certaine ?

— Oui !

L'homme lâche alors quelques syllabes.

— Je... si je peux me permettre... j'ai un message pour vous...

Il me tend un papier en tremblant. Je le lui arrache et penche mes yeux dessus. Je dois lire deux fois les quelques mots qui sont là, devant mes yeux. Puis je tourne le feuillet vers l'homme.

— C'est bien vrai ce qui est écrit là ?

— Absolument. Monsieur Sinclair ne ment jamais, surtout à sa famille. Je peux vous l'assurer, monsieur Crawley !

Je reste sans voix. Le nom qu'il vient d'utiliser me fait exploser de rire. Je me tourne vers une Eleanor interloquée. Son visage est encore empli de peur et de surprise.

— Ely ! Nous sommes libres, Ely ! Vous êtes sauvée de ce monstre !

— Quoi ?

— Oui, ma douce ! Nous pouvons rentrer chez nous. Tout est arrangé.

Je lui tends la feuille. Elle aussi doit relire plusieurs fois ces quelques mots, puis elle plie le billet et le glisse dans sa manche.

— Ce n'est pas un billet doux, me dit-elle, mais ça les vaut tous...

Elle attrape mon visage à deux mains et m'embrasse.

— Nous rentrons chez nous, mon amour, lui dis-je.

— Voilà qui tombe bien, dit-elle, je déteste les voyages en bateau, j'ai le mal de mer !

Nous nous regardons et nous mettons à rire de bon cœur. Notre messager s'autorise enfin à se redresser complètement et se joint à nous, riant lui aussi.

— On ne m'y reprendra pas de sitôt à rendre service !

Et voilà, notre train de retour entre en gare de Saint Pancras. Nous avons pu sortir Snowball de sa prison et le laisser gambader au bout

de sa laisse. Il renifle partout et tout le monde, et en bon mâle qui découvre des odeurs, il dépose des gouttes d'urine un peu partout. Une vieille dame, qui s'est fait arroser la bottine, peste contre nous et nous menace de son ombrelle.

— Oh la ! Rangez votre arme, madame !

Nom d'un chien, c'est la voix de William ! Ely et moi nous tournons vers lui. Il est accompagné de Brewster. Nous tombons tous dans les bras les uns des autres. Nous sommes si heureux à l'idée de pouvoir retrouver nos familles !

— Will ! Raconte-nous tout, sans oublier aucun détail.

— Tu vas devoir attendre que nous soyons installés dans un fiacre. Pour le moment, nous sortons d'ici.

Nous marchons, nous tenant tous par le bras, vers la sortie de la gare.

À peine avons-nous fait trois pas que je sens un coup sur mon épaule. Je me retourne. La dame à l'ombrelle !

— Et alors, jeunes paltoquets ! Qui va me dédommager pour mes bottines ?

William va vers elle, prend sa main et lui fait un baise-main fort élégant et qui en clouerait plus d'une sur place. Le sourire de mon frère, quelle arme !

— Madame, je vous laisse ma carte, avec mes coordonnées. Je me ferai un plaisir de vous accompagner chez un chausseur de votre choix afin de vous dédommager d'une nouvelle paire de bottines...

Voilà la petite dame tout émoustillée et sans voix, regardant Will s'éloigner, le carton dans une main et son ombrelle dans l'autre.

Le retour chez Eleanor se fait la joie au cœur et des projets plein la tête.

Comme la vie peut être surprenante !

CHAPITRE 34

- Dickens -

On dit souvent que les gens de maison sont au courant de tout ce qu'il se passe dans les familles pour lesquelles ils travaillent. Et c'est vrai !

Que dire alors du photographe qui intervient pour les évènements, heureux ou non ?

Lorsque Roy et Eleanor sont venus me demander de constituer leur album de mariage, j'ai été tout de même un peu étonné. Pas de leur part. Mais que leurs parents aient accepté de me voir faire les photographies, cela a été pour moi une véritable surprise. Ils ont même été très accueillants avec moi et n'ont fait aucune remarque à propos de mes tarifs. Bien au contraire.

— Vous savez, Dickens, m'avait dit monsieur Wentworth, pour les portraits, les peintres qui font un bon travail sont très chers et très rares. Leurs délais d'attente sont d'une longueur insolente. Et souvent, le résultat, même chez les meilleurs, n'est guère respectueux de la réalité des traits.

— Alors que la photographie...

— Exactement. Mais il n'y a pas que cela, vos clichés ont une âme, Dickens.

— Que dire alors de ceux de votre fils ?

Il me regarde, souriant tout autant que moqueur.

— C'est vrai. J'ai vu cela avec les portraits faits en extérieur de Pearl et de ma... future belle-fille.

— Il est vraiment doué, monsieur Wentworth.

— Y aurait-il un message derrière cette phrase ?

— À vous de voir. Mais je pense qu'il ne va pas tarder à vous en parler.

Après cette courte discussion, j'avais retrouvé les organisatrices des noces : madame Sinclair, madame Wentworth et sa belle-fille, une charmante jeune femme débordante d'énergie, malgré son ventre rebondi, qui annonçait l'arrivée prochaine d'un troisième *petit Wentworth*.

La mère de Roy m'avait préparé les plans de tables, ainsi que la liste des personnes présentes et les liens, familiaux ou autres, qui existaient entre eux. Dieu bénisse cette femme ! Avec tout ce monde et tous ces noms, jamais je n'aurais pu m'y retrouver autrement.

Les noces auront lieu dans la propriété que les Sinclair possèdent

dans le Dorset.

Et voilà, le grand jour est arrivé. Les deux familles ont voulu marier leurs rejetons sans trop perdre de temps *avant qu'ils ne nous échappent de nouveau,* avait plaisanté monsieur Sinclair en me faisant un clin d'œil.

Décidément, je n'ai pas fini d'entendre parler de ma participation à l'envolée des deux oiseaux !

Les belles lumières de cette fin d'été promettent de très beaux clichés. Chacun vient poser lorsqu'il arrive, avec ses cadeaux posés au sol devant lui, et bien souvent en compagnie du chien de la mariée, qui sait se faire aimer de tous. Brewster veille pourtant au grain, car l'animal a déjà déposé son urine sur certains des paquets cadeaux, qu'il a fallu ré emballer...

J'en ai presque fini avec tous ces clichés de bienvenue, il ne me reste plus qu'un seul couple sur la liste des invités : monsieur Stanton Bellamy et son épouse, Euphémia.

Je vois enfin arriver une calèche hippomobile, conduite par celui qui doit être monsieur Bellamy père, au vu de la promptitude de monsieur Andrew à aller l'accueillir.

Je me prépare au pire de sa part, au sujet de mon accord avec son fils.

Il se dirige déjà vers moi, après avoir repoussé gentiment son fils, qui proposait de me présenter à lui. Son épouse l'accompagne et ne me quitte pas des yeux, comme un rapace le ferait de sa proie.

— Monsieur Dickens ! On m'a dit le plus grand bien de votre talent, me dit Monsieur Bellamy père.

Ouf ! Je respire.

— Merci monsieur.

— Par contre, on m'a tenu d'autres propos en ce qui concerne un certain accord avec mon fils.

— Monsieur ! Tout est de ma faute et...

— Cessez donc, monsieur Dickens, coupe son épouse. J'ai toujours su que celui qui a épousé ma nièce n'était qu'un malfrat ! Mais de là à le voir s'acoquiner avec un irlandais pour ses mauvais coups...

Je ne sais plus que dire. Et mon teint a dû virer au blanc d'albâtre, car je sens tout mon sang descendre dans mes pieds qui deviennent d'une lourdeur terrifiante.

Madame Bellamy explose tout à coup d'un rire contagieux et se tourne vers son mari, réjouie, portant sa main devant sa bouche.

— Vous avez encore perdu votre pari, mon cher ! lâche-t-elle tout en enfonçant la pointe de son ombrelle dans les côtes de son époux. Je vous l'avais dit que même un irlandais ne pourrait me résister.

— Eh oui, mon amie, vous avez encore gagné !

Puis son épouse se tourne vers moi.

— Si vous pratiquez le métier de photographe aussi bien que celui de faussaire, nous allons avoir droit à un album magnifique !

Et les voilà qui s'éloignent déjà.

— Madame... dis-je pour tenter de les garder face à mon appareil. Les mariés m'ont demandé de photographier tous les invités à leur arrivée, avec les présents qu'ils apportent, posés à leurs pieds...

Elle me toise de la tête aux pieds.

— Pour que ce jeune chien vienne y soulager sa vessie, sans doute ?

— Je...

— De toute façon, notre cadeau sera tout autre et ne tiendra pas dans une boîte. Une simple enveloppe... N'est-ce pas mon cher ?

— Oui, mon aimée. Et maintenant, allons voir mon scélérat de fils. Il m'a manqué !

Eh bien, quel couple !

— Monsieur Dickens ?

Je me retourne en entendant cette voix.

— Gamin ! Mais que fais-tu là ?

— Je viens voir si vous êtes prêt. Tout seul pour tout ce travail, je suis bien placé pour comprendre. Ma belle est inquiète. Elle a bien conscience qu'une photographie ratée ne peut pas être rattrapée.

— Rassure-la, mon garçon. Je vais faire aujourd'hui les plus beaux clichés de mariage qu'on ait jamais vus ! Vous serez des modèles du genre !

— Je vous fais confiance, monsieur Dickens.

— Samuel...

Il me sourit et repart, en me lâchant un « On part pour l'église sous peu. Soyez prêt sur le parvis. »

Je hoche la tête et commence aussitôt à embarquer mon matériel dans le fiacre de James.

La cérémonie est magnifique. J'ai demandé à James de veiller sur mon matériel, installé sur le parvis de l'église, et moi je me glisse à l'intérieur.

Le prêtre qui officie est un peu *vieux jeu*, et il n'a pas accepté l'usage de l'appareil photo dans ce lieu sacré.

Je regarde la jeune Eleanor qui est, dans cette robe sublime, d'une beauté à vous couper le souffle ! Comment le jeune Roy aurait-il pu ne pas en tomber amoureux ?

Et surtout, qu'aurait pu faire une aussi jolie jeune fille entre les griffes de ce monstre de Kingsley ?

D'ailleurs, on m'a dit que celui-ci commençait à développer les symptômes des derniers stades de la syphilis, en particulier la perte de la vue qui se profile, mais aussi un début de démence, qui ne pourra

que l'amener vers un de ces asiles d'aliénés pour gens riches.

Je me dis que l'on finit toujours par payer pour ses erreurs...

Je laisse là ces pensées pour un homme qui n'en vaut pas la peine et reviens vers le doux spectacle qui s'offre à moi.

Je me suis laissé dire que les jeunes couturières de l'ancien atelier de madame Virginia avaient cousu sur cette robe des ailes de scarabées, récoltées par mademoiselle Pearl au fil des années. Elle en faisait collection en les conservant à chaque fois qu'elle trouvait un scarabée sans vie, parce que *ça brille et c'est plein de couleurs*... En m'approchant, je vois que cela donne un résultat époustouflant ! La lumière joue avec les reflets de ces décorations hors du commun... Que ne puis-je faire des clichés en couleurs !

Madame Virginia aurait de plus, paraît-il, glissé dans l'ourlet de la robe un de ses cheveux. Superstition de couturière ayant pour but de porter chance aux jeunes mariés...

Je vois Brewster se faufiler et s'approcher de moi.

— Mon cher monsieur Dickens, il faudra que vous m'expliquiez les rudiments de la technique photographique.

— Eh bien, je n'y suis pas opposé, jeune homme. Par contre, si je suis soupçonné de vous avoir vous aussi fait tomber dans le piège de cette pratique, je crains de m'attirer les foudres de vos parents !

— Détrompez-vous, cher monsieur Dickens, détrompez-vous !

— Tiens donc ?

— Vous savez sans doute que mon père vient de signer un accord avec cette marque française de papier, Canson®[13], qui s'est lancée dans la fabrication de papier photographique ?

— Oui, Roy m'en a parlé.

— Et c'est cela qui nous a sauvés de la faillite. Et puis, Père est très intéressé par l'essor de cette technique, que l'on voit maintenant trouver sa place dans des domaines de plus en plus variés, en dehors de l'aspect artistique lui-même.

— Tout cela est passionnant, en effet.

— Et à ce propos, vous pourriez aussi vous tourner vers d'autres pratiques. Cela pourrait vous permettre de ne plus vous occuper de ces... fausses identités...

— Jeune homme, je suis toujours ouvert à de nouvelles idées. Mais pour le reste, tant que les mœurs n'auront pas évolué en ce qui concerne les mariages forcés, je crains fort que cette partie de mon activité ne soit pas mise en sommeil...

— Oh ! Je vois. Eh bien, nous dirons que je n'ai rien entendu, dans ce cas.

— Je vous remercie, jeune homme. Et maintenant, je dois retourner

me poster en bas des marches. Je vois que la cérémonie touche à sa fin.

Madame Euphémia et son époux ont réussi leur petit effet : ils ont tendu aux jeunes mariés une très élégante enveloppe, au ventre rebondi. Ils tenaient à ce que ce soit le dernier cadeau qu'ils ouvrent.

L'enveloppe contenait un voyage de noces totalement organisé, hôtels, visites de monuments et surtout les billets pour une traversée en bateau vers... l'Amérique !

— Sur le premier pont, cette fois, a précisé madame Euphémia.

Cela a bien fait rire tous les invités, même si pour certains ce rire était plus jaune que pour les autres.

Et voilà, la journée se termine ainsi.

Dîner champêtre, des personnes qui circulent dans tous les sens, des rires, des hommes un peu *gais* du fait d'un certain abus de boissons, des femmes qui les sermonnent et leur assènent des coups d'éventails, des enfants qui courent, des chiens qui jouent et ne perdent pas une occasion de chiper un amuse-bouche ou un autre...

Des gens heureux, en bref, juste des gens heureux...

Avant de nous quitter...

Un petit « safari photo », dans les rues de Londres, en cette fin de dix-neuvième siècle,
en compagnie de Roy et Eleanor,
ça vous dit ?

J'ai bien envie de vous présenter brièvement certains lieux, ou certains comportements et habitudes, qui sont évoqués dans ce livre, au fil des chapitres.

Alors... imaginez donc que vous marchez, vos pieds dans une de ces paires de bottines, fermées par des boutons, tenant vos pieds bien serrés, pour déambuler sur les pavés de la chaussée...

Roy est là et vous explique, de sa voix un tantinet enjôleuse, l'histoire des endroits que vous traversez.

Ici, vous dit-il, *voici la gare de Saint Pancras, où nous sommes arrivés, accueillis par William et Brewster, de retour de notre escapade à Liverpool. Un sacré morceau d'architecture que cette gare ! Il aura fallu pas moins de quatre années, entre le premier coup de pelle et le départ du premier train, pour l'ouvrir enfin aux voyageurs. Et encore, à ce moment-là, les travaux n'étaient pas terminés ! Pas du tout pour des raisons techniques, non non. Uniquement pour des raisons financières. Car cet édifice aura coûté la bagatelle de 438.000 £ ! Vous vous ferez une meilleure idée de ce que cela représente si je vous dis qu'à mon époque un ouvrier gagnait environ 30 £ par an !*

Et puis, vous poursuivez votre chemin et comme par magie, vous changez de décor.

C'est alors qu'Eleanor vous prend par la manche de votre robe, bouffante et un peu trop chaude pour cette saison d'été en plein

Londres.

Regardez ! dit-elle toute excitée. *Voici l'atelier où travaillait Virginia avant son mariage avec William ! Et c'est ici exactement, là où vous venez de poser votre pied, que mon amour de Roy m'a pris la main pour la première fois et l'a baisée tendrement... nous sommes dans Jermyn Street, à quelques pas finalement de Trafalgar Square. Vous pouvez voir la colonne avec la statue de Nelson qui se dresse au milieu de cette place ! Cette construction fait quarante-quatre mètres de haut.*

Tout en marchant en compagnie du jeune couple, vous parvenez sur la place en question.

Auparavant, ajoute Eleanor, *se trouvaient là les écuries royales. Les quatre lions ont été rajoutés plus tard. Pour ma part, je trouve cela un peu pompeux... Mais chut... Ce sera notre secret...*

Vous voilà à présent dans un fiacre. Vous vous en faisiez une tout autre idée, bien plus romantique et tranquille que cela. Mais vous êtes bringuebalée en tous sens ! Eh oui, à cette époque, la suspension hydraulique n'existait pas... Et les pavés dans les rues n'ajoutent rien au confort approximatif de la chose. Quant aux banquettes, couvertes de cuir et d'un rembourrage sommaire, votre séant est plutôt pressé d'en sortir...

Juste le temps de traverser la place de Trafalgar Square, et vous êtes déjà arrivés. Vous vous demandez comment les gens survivaient à un tel voyage sur plusieurs heures !

Pour descendre de là, Roy vous tend sa main, en parfait gentleman. Ah ! Voilà qui est romantique ! Et puis... il est vraiment beau garçon, ce jeune homme...

Et voici la National Gallery ! vous dit Roy. *Dont je dois avouer que nous autres londoniens ne sommes pas peu fiers ! Elle a été fondée en 1824, et démarra fort modestement, avec seulement trente-huit peintures. Mais depuis, des donations régulières étoffent la collection, et permettent d'y voir toujours des nouveautés.*

Oh non ! Vous allez devoir à nouveau monter dans un de ces maudits fiacres ! C'est à se demander si cela ne serait pas plus confortable de s'asseoir près du cocher. Dans votre vie du vingt-et-unième siècle, ce ne serait guère problématique. Mais en la circonstance, habillée de façon aussi élégante et aussi peu pratique, avec votre robe à la Jane Austen (que vous adorez !), crinoline et plusieurs couches d'étoffes, il vaut mieux ne pas y penser !

À la descente, Roy vous tend de nouveau sa main, petit instant de récompense après ce voyage.

Eleanor vous emmène d'un pas rapide à l'entrée d'un parc.

Et voilà Kensington Gardens ! C'est ici que mon Roy chéri a fait ces si jolies photos de Pearl et de moi, avec ce coquin de Snowball. Ce parc est magnifique et jouxte Hyde Park, dont il n'est séparé que par la Serpentine, un petit cours d'eau bien rafraîchissant au cœur de l'été ! Hyde Park est le plus vallonné des deux. Il a été construit au départ sur une superficie d'un « hide », d'où son nom. Il s'agit d'une vieille unité de mesure valant en gros une trentaine d'hectares.

Vous marchez un peu dans ce magnifique lieu, croisez des enfants en culottes courtes et col bateau, qui jouent à faire rouler un cerceau grâce à une badine ou qui font flotter leurs bateaux sur l'eau de la Serpentine...

C'est sous cet arbre que j'ai fait les photos de ma douce Eleanor et de ma sœur, précise Roy. *Et... sous cet autre arbre que j'ai reçu les terribles confidences, toutes en larmes et en peur de l'avenir, de celle qui est devenue depuis mon épouse adorée.*

Mais Eleanor interrompt son mari, pour vous faire remarquer une femme qui passe un peu plus loin, en compagnie de son époux et de ses enfants.

Vous voyez cette robe ?

Bien sûr que vous la voyez ! On ne voit qu'elle ! Elle est d'un vert brillant et profond. D'une beauté unique en son genre.

Nous appelons cette couleur le Paris Green. Elle a été très utilisée pour teinter les tissus de nos robes. Le problème, c'est que la teinture est à base d'arsenic, dont vous savez qu'il est mortel. Ainsi, lorsqu'il se met à pleuvoir sur les tissus qui en sont imprégnés, la personne qui porte ce vêtement peut mourir quelques minutes après la première goutte de pluie, empoisonnée... Il y a eu plusieurs décès à cause de cette teinture, mais il faut croire que les femmes de mon époque aiment vivre dangereusement !

Et voilà, la visite est terminée et le jeune couple vient de vous déposer à la gare de Saint Pancras, qui vous permettra de regagner votre époque et monter dans l'Eurostar pour rejoindre le sol français.

Cette gare où, faut-il le préciser, sera plus tard tournée une des scènes de Harry Potter, personnage qui ne sera créé que bien longtemps après l'histoire de Roy et Eleanor...

Il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte...

Et pourtant, je vous laisse ici des moyens de me joindre, car il se trouve que j'adore papoter avec les lectrices et lecteurs de mes livres.

Et pour peu que mes écrits vous aient plu, l'échange sera forcément agréable et riche en découvertes !

Voici donc mon adresse mail, mais aussi les RS sur lesquels je communique le plus régulièrement :

Mail: madisonhathaway.auteure@gmail.com
FB : Madison Hathaway
Instagram : madisonhathaway_auteure

Et puis, si cette histoire vous a plu, sachez que la suprême récompense des auteurs indépendants reste une note et pourquoi pas un bref commentaire, sur les sites, marchands et autres, comme Amazon, Babelio ou Livraddict...

Au plaisir de vous retrouver pour de prochaines histoires !

[1]

Roy est un personnage secondaire du livre *Amour et Fines Dentelles,* du même auteur.

[2] Les personnages qui entourent Virginia et son époux William, sont tous présents dans *Amour et fines dentelles*, du même auteur.

[3] Louis Daguerre est né en 1787 près de Paris. Il fut tout d'abord peintre et décorateur de théâtre. Il tenta de spolier Niepce après sa mort de l'invention de premier procédé photographique.

[4] Nicéphore Niepce est né en 1765 à Chalon-sur-Saône. Il est connu avant tout pour être le « père » de la photographie.

[5] L'usage de la « poudre à éclairs », mélange de magnésium, potassium et antimoine, n'est apparu qu'en 1887. Elle a gardé longtemps son rôle de « flash », malgré sa dangerosité avérée !

[6] Nom donné à la grande famine qui toucha l'Irlande en 1845, 46 et 47, où les cultures de pommes de terre furent toutes détruites par un champignon. L'alimentation était basée depuis des décennies sur ce tubercule, et l'absence de récoltes fit mourir près d'un million et demi d'irlandais et en vit presque autant migrer vers le Canada et l'Amérique.

[7] L'Irlande reprocha longtemps à la Couronne anglaise l'absence d'aide envers la population irlandaise à la suite de cette famine, alors que l'Angleterre occupait les terres irlandaises depuis des siècles et aurait donc dû protéger ses habitants.

[8]

Bière irlandaise rousse, brassée depuis 1710.

[9] Porcelaine tendre mise au point à la fin du 18ème siècle par Josiah Spode, et qui ajoute de la cendre d'os à la recette de base de la porcelaine.

[10]

Les traversées transatlantiques se faisaient sans contrôle de quoi que ce soit au départ. Les autorités sanitaires ou autres décidaient à l'arrivée de qui pouvait rester ou devait repartir. Cela ne s'appliquait pas aux voyageurs du premier et du deuxième pont.

[11]

Il s'agit du docteur Jean-Martin Charcot, officiant à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris.

[12]

Équivalent d'une demi-livre sterling. Sachant qu'un salaire mensuel d'ouvrier est d'environ 2,5 livres...

[13]

Cette marque de papier française avait commencé à cette époque à fabriquer du papier photographique, pressentant là une opportunité d'avenir.